John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
220.6
v.3

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME III.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

ADAMS 270.6
v.3

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME III.

OU TOME I.

DE

L'HISTOIRE
DE LA GUERRE DE SEPT ANS.

CHAP. I.

Des arrangemens intérieurs de la Prusse et de l'Autriche durant la paix. Page 13.

CHAP. II.

De la Guerre et de la Politique depuis 1746 *jusqu'à* 1756. 29.

CHAP. III.

Cause de la rupture entre la France et l'Angleterre; négociation de Milord Holderness; alliance de la Prusse et de l'Angleterre; offres de Mr Rouillé; ambassade du Duc de Nivernois; la France piquée; guerre déclarée aux Anglois; le Duc de Richelieu prend le Cap Breton; bateaux plats qui épouvantet les An-

glois ; ils font venir des Hanovriens et des Hessois ; les Russes se renforcent sur la frontière de la Prusse ; les Autrichiens rassemblent deux armées en Bohême ; intelligence dans les archives de Dresde, où tout le mystère d'iniquité se découvre ; brouilleries avec l'Autriche ; raisons pour déclarer la guerre ; première disposition des troupes ; projet de campagne. 59.

CHAP. IV.

Marche en Saxe ; fameux camp de Pirna ; entrée en Bohême ; bataille de Lowositz ; campagne du maréchal Schwerin ; secours de Schandau battu ; prise des Saxons ; quartiers d'hiver ; cordon. 84.

CHAP. V.

De l'hiver de 1756 *à* 1757. 120.

CHAP. VI.

Campagne de 1757. 139.

CHAP. VII.

De l'hiver de 1757 *à* 1758. 258.

CHAP. VIII.

Campagne de 1758. 271.

CHAP. IX.

De l'hiver de 1758 *à* 1759. 341.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE DE SEPT ANS.

TOME I.

AVANT-PROPOS.

J'AVOIS tracé le tableau des deux guerres que nous avons faites en Silésie et en Bohème; c'étoit l'ouvrage d'un jeune homme, et la suite de cette démangeaison d'écrire qui en Europe est devenue une espèce de maladie épidémique. Depuis la paix de 1746 j'avois renoncé à l'histoire, parce que des intrigues politique, si elles ne mènent à rien, ne méritent pas plus de considération que des tracasseries de société; et quelques détails sur l'administration intérieure d'un État ne fournissent pas une matière suffisante à l'histoire. La guerre qui survint en 1756 me fit changer de sentiment: elle avoit été préparée avec tant d'art et d'artifice; le nombre des ennemis

qui nous la firent, étoit si supérieur aux forces prussiennes, qu'un sujet aussi important ne me parut pas indigne d'être transmis à la postérité. Pour cet effet, à la fin de chaque campagne je dressai des mémoires sur les événemens qu'elle avoit produits, et dont j'avois le souvenir tout récent; mais ces faits se trouvant fort liés avec la politique, je fus obligé de la faire entrer dans mon plan. J'ai eu en vue dans cet ouvrage deux objets principaux : l'un, de prouver à la postérité et de mettre en évidence qu'il n'a pas dépendu de moi d'éviter cette guerre; que l'honneur et le bien de l'État m'ont empêché de consentir à la paix sous d'autres conditions que celles qui l'ont fait conclure : l'autre, de détailler toutes les opérations militaires avec le plus de clarté et de précision qu'il m'a été possible, pour laisser un recueil authentique des si-

tuations avantageuses ou peu favorables qui se trouvent dans les provinces et dans les royaumes où la guerre sera portée, toutes les fois que la maison de Brandebourg aura des démêlés avec celle d'Autriche.

Le succès d'une guerre dépend en grande partie de l'habileté du général, de la connoissance des lieux qu'il occupe, et de l'art avec lequel il sait tirer avantage du terrain, soit en empêchant l'ennemi de prendre des postes qui pourroient le favoriser, soit en choisissant lui-même les plus convenables à ses desseins. La lecture de ces mémoires en fournira quantité d'exemples. Pour peu qu'on y prête attention, on appercevra le parti que les Autrichiens ont tiré de certaines positions, et celui que les Prussiens ont tiré de quelques autres. A Dieu ne plaise qu'on revoie une seconde guerre aussi compliquée

et aussi difficile que celle que nous venons de terminer ! Il n'est pas probable qu'un pareil enchaînement de causes ramène de long-temps les mêmes conjonctures que celles où nous nous sommes trouvés. Lorsque la Prusse n'aura pas à combattre contre tant de puissances, elle pourra toujours couvrir l'électorat de Brandebourg et la Silésie, en entrant tout de suite avec l'armée en Bohème. C'est dans une occasion semblable où les camps de la Saxe et de la Bohème, dont j'ai parlé avec détail, pourront être d'usage, et abrégeront le travail de ceux qui conduiront les armées; car une des choses les plus difficiles à la guerre, c'est, lorsqu'on la porte dans quelque contrée peu connue, de savoir s'y orienter d'abord. On est souvent contraint de prendre des positions au hasard, faute de connoître les bonnes qui se trouvent quel-

quefois dans le voisinage; on ne fait que tâtonner, et si l'on se campe mal, on s'expose aux plus grands risques : au lieu qu'en trouvant des campemens reconnus bons par l'expérience, on a jeu plus sûr, et l'on procède plus méthodiquement. J'observerai cependant que les camps sont bons ou mauvais relativement aux circonstances : par exemple, celui de Torgau est admirable quand vous avez 70,000 hommes pour le remplir; il est défectueux, si vous n'avez que 30,000 hommes contre 60,000, parce qu'il vous étend trop, vous affoiblit par conséquent, et que l'ennemi, s'il veut, pourra percer de côté ou d'autre à l'endroit que vous aurez le moins garni. Un camp est comme un vêtement; il ne doit être ni trop large, ni trop étroit pour celui qui le porte. Cependant, s'il faut choisir, il vaut mieux avoir du monde de reste

qu'on ne peut placer, que d'en avoir trop peu. Il est d'autres camps qui couvrent une partie du terrain, mais qui deviennent défectueux, si l'ennemi par ses mouvemens change de direction ; par exemple le camp de Landshut, tout admirable qu'il est pour couvrir la basse Silésie, devient mauvais et de défense nulle, aussitôt que les Impériaux tiennent Glatz et Wartha, parce qu'ils le tournent tout-à-fait. Dans des cas semblables, le jugement doit dicter le parti qu'il faut prendre; il doit empêcher surtout que l'imitation ne devienne servile, et par cela même mauvaise; pourquoi? parce que deux hommes ne se trouvent jamais dans une situation tout-à-fait semblable. Il y aura quelque chose de comparable dans leurs positions; je le veux : mais examinez-les bien, ces positions, vous trouverez des variétés infinies dans le détail, parce que la nature,

féconde en tout sens, ne fait pas les mêmes physionomies, et ne répète pas les mêmes événemens. Ce seroit donc mal raisonner que de dire : M. de Luxembourg s'est trouvé dans le cas où je suis; il s'en est tiré de cette manière; donc je ferai la même chose. Les faits passés sont bons pour nourrir l'imagination et meubler la mémoire. C'est un répertoire d'idées qui fournit de la matière, que le jugement doit passer au creuset pour l'épurer. Je le répète donc; les détails de la dernière guerre ne doivent servir qu'à augmenter le magasin des idées militaires, et à constater quelques positions principales, qui demeureront fixes, tant que les pays ne changeront pas de forme, et que la nature ne sera pas bouleversée. Il est très-probable que les généraux autrichiens ne s'écarteront pas de la méthode du maréchal Daun (qui est sans contredit

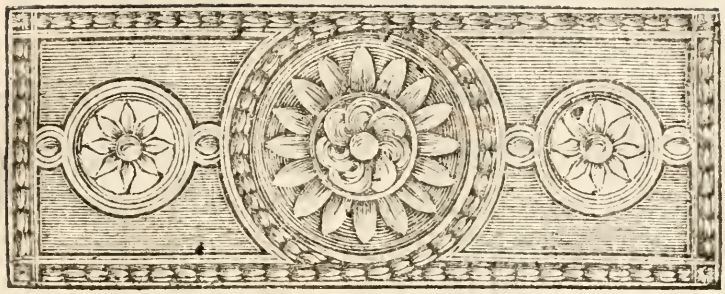
la bonne), et qu'à la première guerre on les trouvera aussi attentifs à se bien poster, qu'ils l'ont été dans celle-ci. Cela m'oblige d'observer qu'un général aura tort, s'il se hâte d'attaquer l'ennemi dans des postes de montagnes, ou dans des terrains coupés. La nécessité des conjonctures m'a forcé quelquefois d'en venir à cette extrémité; mais lorsqu'on fait une guerre à puissance égale, on peut se procurer des avantages plus sûrs par la ruse et par l'adresse, sans s'exposer à d'aussi grands risques. Accumulez beaucoup de petits avantages; leur somme en produira de grands. D'ailleurs l'attaque d'un poste bien défendu est un morceau de dure digestion : vous pouvez facilement être repoussé et battu. Vous ne l'emportez qu'en sacrifiant des 15 et des 20,000 hommes; ce qui fait une brèche cruelle dans une armée. Les recrues, supposé que vous en trou-

viez en abondance, réparent le nombre, mais non pas la qualité des soldats que vous avez perdus. Votre pays se dépeuple en renouvelant votre armée; vos troupes dégénèrent, et si la guerre est longue, vous vous trouvez enfin à la tête de paysans mal exercés, mal disciplinés, avec lesquels vous osez à peine paroître devant l'ennemi. A la bonne heure qu'on s'écarte des règles dans une situation violente; la nécessité seule peut faire recourir aux remèdes désespérés: comme on donne de l'émétique au malade, lorsqu'il ne reste aucune ressource pour le guérir. Mais ce cas excepté, il faut, selon moi, procéder avec plus de ménagement, et n'agir qu'avec poids et mesure, parce que celui qui à la guerre donne le moins au hazard, est le plus habile.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur le style que j'ai adopté. J'ai été si excédé du *Je* et du *Moi*, que je me suis

décidé à parler en troisième personne de ce qui me regarde. Il m'auroit été insupportable, dans un aussi long ouvrage, de parler toujours en mon propre nom. Du reste je me suis fait une loi de m'attacher scrupuleusement à la vérité, et d'être impartial; parce que l'animosité et la haine d'un auteur n'instruisent personne, et qu'il y a de la foiblesse, et de la pusillanimité même, à ne pas dire du bien de ses ennemis, et à ne leur pas rendre la justice qu'ils méritent. Si malgré moi je me suis éloigné de cette règle que je me suis prescrite, la postérité me le pardonnera, et me corrigera où je mérite d'être repris. Tout ce que je pourrois ajouter à ce que je viens de dire seroit superflu, et peut-être qu'un ouvrage, fait, comme celui-ci, pour être lu par peu de personnes, pouvoit se passer tout-à-fait d'avant-propos.

A Potsdam le 3 de Mars 1764.



CHAPITRE I.

Des arrangemens intérieurs de la Prusse et de l'Autriche durant la paix.

La paix dont jouissoit l'Europe permit à toutes les puissances de tourner leur attention sur l'intérieur de leurs États. Le Roi commença par réformer les abus qui s'étoient introduits dans la police générale. Il travailla, à l'aide de nouveaux établissemens, à l'augmentation de ses finances; il s'appliqua à raffermir la discipline militaire, à perfectionner les forteresses, et à faire pour son armée des amas de toutes les armes et fournitures nécessaires, dont il se fait dans la guerre une si prodigieuse consommation.

La justice, mal administrée durant le règne précédent, et qui étoit devenue très-injuste, méritoit des soins, et une attention particulière. L'on s'étoit accoutumé à éluder les lois. Les procureurs faisoient un trafic honteux de la bonne foi; il suffisoit d'être riche pour gagner sa cause, et d'être pauvre pour la perdre. Ces abus, devenant de jour en jour plus intolérables, demandoient nécessairement une réforme, tant pour les personnes des juges, des avocats et des procureurs, que pour les lois mêmes, qu'il falloit éclaircir, et dont surtout il falloit retrancher ces formalités qui, ne touchant point au fond de la cause, prolongent les procédures.

Le Roi chargea son grand chancelier de Cocceji de ce travail. C'étoit un homme d'un caractère intègre et droit, dont la vertu et la probité étoient dignes des beaux temps de la république romaine; savant et éclairé, il sembloit, comme Tribonien, être né pour la législation et pour le bonheur des hommes. Ce savant jurisconsulte entreprit avec tant de zèle cet ouvrage pénible et délicat, qu'après un an d'un travail assidu les cours souveraines de justice,

purgées de tous les sujets qui en avoient fait la honte, furent remplies par des magistrats vertueux. Le nouveau code des lois pour toutes les provinces de la domination prussienne fut achevé, et après qu'il eut été approuvé par les Etats, ces lois furent promulguées. On étendit ses vues jusques sur l'avenir; et comme l'expérience des choses humaines apprend que les meilleures institutions se corrompent, ou deviennent inutiles, si l'on en détourne les yeux, et si l'on ne ramène pas ceux qui doivent les observer aux premiers principes qui en ont posé les fondemens, on régla qu'il se feroit tous les trois ans une visite générale des cours souveraines de justice, pour tenir la main à l'observation des nouvelles lois, et pour punir les officiers de justice qui auroient prévariqué. Cet ordre nouveau, introduit dans la justice, raffermit le bonheur des citoyens, en assurant les possessions de chaque famille: chacun put vivre en paix à l'abri des lois, qui régnèrent seules.

Quelques soins que le feu Roi se fût donnés pour régler et arranger les finances de l'Etat, il n'avoit pu tout faire: il n'eut ni le temps ni

les moyens d'achever un aussi grand ouvrage; et ce qui restoit à perfectionner étoit immense, tant pour les terres à défricher que pour les manufactures à établir, le commerce à étendre et l'industrie à encourager. Les premières années du règne du Roi furent données à la guerre, et il ne put tourner son attention sur l'intérieur, qu'après avoir assuré la tranquillité au dehors. Il y avoit le long de l'Oder, depuis Swinemunde jusqu'à Kustrin, de vastes marais, qui peut-être de tout temps avoient été incultes. On forma le projet de défricher cette contrée. On tira un canal depuis Kustrin jusqu'à Wrietzen, qui saigna ces terres marécageuses, où deux mille familles furent établies. On continua depuis Schwedt jusqu'au-delà de Stettin ces établissemens, et douze cents familles y trouvèrent une vie aisée et abondante; cela fit une nouvelle petite province, que l'industrie conquit sur l'ignorance et sur la paresse. Les fabriques de laine, qui étoient assez considérables, manquoient cependant de fileurs; on en fit venir des pays étrangers, et l'on en forma différens villages de deux cents familles chacun. Dans le duché de Magdebourg c'étoit un usage immémorial

mémorial, que les habitans du Vogtland vinssent y faire la récolte, après laquelle ils s'en retournoient chez eux. Le Roi leur donna des établissemens dans le duché, et fixa ainsi dans ses Etats un grand nombre de ces étrangers. Par les différentes opérations que nous venons de rapporter, le pays s'accrut pendant cette paix de 280 nouveaux villages. Le soin des campagnes ne fit pas négliger celui des villes. Le Roi en bâtit une nouvelle sur la Swine, dont elle tire son nom, et en fit en même temps un port, nommé Swinemunde, à l'embouchure de l'Oder, en creusant davantage le canal, et en nettoyant ce bassin. La ville de Stettin y profita le péage qu'elle payoit autrefois aux Suédois en passant à Wolgast par la Peene, ce qui contribua beaucoup à rendre son commerce plus florissant, et y attira des étrangers. On établit dans toutes les villes de nouvelles manufactures : celles d'étoffes riches et de velours trouvèrent la place qui leur convenoit le mieux à Berlin; les velours légers et les étoffes unies s'établirent à Potsdam ; Splittgerber fournit à toutes les provinces le sucre qu'il raffinoit à Berlin. Une fabrique de basin rendit la ville

de Brandebourg florissante. A Francfort sur l'Oder on fabriqua du cuir de Russie; à Berlin, à Magdebourg et à Potsdam, des bas et des mouchoirs de soie. La fabrique de Wegely s'accrut du double. Les plantations de mûriers furent encouragées dans toutes les provinces; les personnes attachées aux églises donnèrent l'exemple aux cultivateurs, et leur enseignèrent à élever cet insecte précieux qui originairement vient des Indes, et dont le duvet fait la soie. Dans des lieux où il y avoit du bois en abondance, que l'éloignement des rivières empêchoit de débiter, on établit des ferronneries, qui dans peu fournirent aux forteresses et aux besoins de l'armée des canons de fer, des boulets et des bombes. On trouva dans la principauté de Minden et dans le comté de la Mark de nouvelles salines, qui furent raffinées. On perfectionna celles de Halle, en y construisant, pour la gradation du sel, des bâtimens qui épargnent le bois. En un mot l'industrie fut encouragée dans la capitale et dans les provinces. Le Roi remit en vigueur le droit d'étappe que les Saxons avoient disputé à la ville de Magdebourg, et par le moyen de quelques douanes

établies sur les frontières, le commerce des provinces prussiennes fut presque en équilibre avec celui de la Saxe. La compagnie d'Emden établit un négoce important à la Chine. En diminuant les droits d'exportation à Stettin, Kœnigsberg et Colberg, les revenus des douanes augmentèrent du double. Il résulta de ces diverses opérations de finances, que, sans compter les revenus de la Silésie et de l'Ost-Frise, et sans que le Roi chargeât ses peuples d'un denier de nouvel impôt, les revenus de la couronne se trouvèrent augmentés en 1756 de 1,200,000 écus; et d'après un dénombrement que l'on fit des habitans de toutes les provinces, leur nombre se monta à 5 millions d'ames. Comme il est certain que le nombre des sujets fait la richesse des États, la Prusse pouvoit alors se compter du double plus puissante qu'elle ne l'avoit été dans les dernières années de Frédéric-Guillaume, père du Roi.

Les finances et la justice n'absorbèrent pas toute l'attention du Roi; le militaire, cet instrument de la gloire et de la conservation des États, ne fut pas négligé. Le Roi le surveilla de près, pour que la discipline et la subordi-

nation fussent rigoureusement maintenues dans chaque province. Les troupes se rassembloient régulièrement toutes les années dans des camps de paix, où on les dressoit aux grandes évolutions et aux manœuvres. L'infanterie s'exerçoit aux différens déploiemens, aux formations, aux attaques de plaine, aux attaques de postes, aux défenses de villages et de retranchemens, aux passages de rivières, aux marches couvertes à colonnes renversées, aux retraites, et enfin à toutes les manœuvres qu'il faut faire devant l'ennemi. La cavalerie s'exerçoit aux différentes attaques serrées et à intervalles, aux reconnoissances, ou fourrages verts et secs, aux différentes formations, et à prendre des points de vue sur des alignemens prescrits. On poussa, dans quelques régimens dont les cantons étoient les plus peuplés, le nombre des surnuméraires par compagnie à 36 hommes, et à 24 au moins : quoiqu'on ne fît aucune nouvelle levée, le nombre de ces surnuméraires faisoit sur le total de l'armée une augmentation de 10,000 combattans. Tous les bataillons, tous les régimens de cavalerie avoient à leur tête de vieux commandans, officiers éprouvés, pleins de va-

leur et de mérite. Le corps des capitaines étoit composé d'hommes mûrs, solides, et braves. Les subalternes étoient choisis; plusieurs étoient pleins de capacité et dignes d'être élevés à des grades supérieurs. En un mot l'application et l'émulation qui régnoient dans cette armée, étoient admirables. Il n'en étoit pas de même des généraux, quoiqu'il y en eût quelques-uns d'un vrai mérite. Le plus grand nombre avoit, avec beaucoup de valeur, beaucoup d'indolence. On suivoit l'ordre du tableau pour l'avancement, de sorte que l'ancienneté du service et non les talens décidoient de la fortune. Cet abus étoit ancien; il n'avoit porté aucun préjudice dans les guerres précédentes, parce que le Roi, n'agissant qu'avec une armée, n'avoit pas besoin de faire beaucoup de détachemens, et que les troupes et les généraux autrichiens, auxquels il eut à faire, n'étoient que médiocres, et avoient entièrement négligé la tactique. Le Roi fit une bonne acquisition en attirant de Russie le maréchal Keith à son service. C'étoit un homme doux dans le commerce, ayant des vertus et des mœurs, habile en son métier, et qui, avec la

plus grande politesse, étoit d'une valeur héroïque dans un jour de combat. Le corps de l'artillerie avoit été augmenté. Le Roi le porta à trois bataillons, dont le dernier étoit destiné pour les garnisons. Il étoit bien exercé et en bon état, mais trop peu nombreux pour la profusion d'artillerie et de bouches à feu que la mode introduisit bientôt dans les armées. Ils auroit fallu le doubler; mais comme cela n'avoit point été usité dans les guerres précédentes, et que ces deux bataillons avoient suffi au service qu'on en demandoit, on ne songea pas d'abord à l'augmenter. Durant la paix on construisit les ouvrages de Schweidnitz, et l'on perfectionna ceux de Neisse, de Cosel, de Glatz et de Glogau. Schweidnitz devoit servir de dépôt pour l'armée, au cas que la guerre se portât en Bohème sur cette frontière; et comme les Autrichiens avoient montré peu de capacité dans la dernière guerre pour l'attaque et la défense des places, on se contenta de construire légèrement ces ouvrages : ce qui étoit dans le fond très-mal raisonné, car les places ne se construisent pas pour un temps, mais pour toujours; et qui pouvoit garantir d'ail-

leurs que l'Impératrice-reine n'attirât pas quelque habile ingénieur à son service, qui, apportant avec lui un art qui manquoit à l'armée autrichienne, le lui enseignât et le rendît commun ? Mais si l'on fit des fautes, on eut dans la suite sujet de s'en repentir, et d'apprendre à raisonner plus solidement.

D'autre part on prévit qu'une armée en bon état et bien entretenue ne suffit pas pour faire la guerre, mais qu'il faut de grosses provisions de réserve, pour l'armer, pour l'habiller, et la renouveler, pour ainsi dire; ce qui donna lieu à faire de grands amas de toutes sortes de fournitures, de selles, étriers, mords, bottes, gibernes, ceinturons, etc. On conservoit dans l'arsenal 50,000 fusils, 20,000 sabres, 12,000 épées, autant de pistolets, de carabines et de bandoulières; en un mot tout ce qu'il faut sans cesse renouveler, et que le temps ne donne pas toujours le moyen d'avoir assez promptement dans le besoin. On avoit fait fondre de la grosse artillerie, consistant en 80 pièces de batterie, et en 20 mortiers, qui fut déposée dans la forteresse de Neisse. Les amas de poudre à canon que l'on avoit faits, montoient à

56,000 quintaux, répartis dans les différentes places du royaume. Les magasins d'abondance étoient remplis de 36,000 winspels de farines et de 12,000 d'avoine; de sorte que par ces mesures et par ces arrangemens préalables tout étoit préparé pour la guerre qu'on prévoyoit, et qui ne paroissoit pas éloignée. Dans l'année 1755 le Roi fit même une augmentation dans les régimens de garnison. Ceux de Silésie furent portés à huit bataillons, ceux de Prusse à trois, ceux de la Marche électorale à deux; ce qui fait en tout 13 bataillons. Dans un pays pauvre le souverain ne trouve pas de ressources dans la bourse de ses sujets, et son devoir est de suppléer par sa prudence et sa bonne économie aux dépenses extraordinaires, qui deviennent indispensables. Les fourmis amassent en été ce qu'elles consomment en hiver, et le prince doit ménager durant la paix les sommes qu'il faut dépenser dans la guerre. Ce point, malheureusement si important, n'avoit pas été oublié, et la Prusse se trouvoit en état de faire quelques campagnes de ses propres fonds; en un mot elle étoit prête à paroître dans l'arène au premier signal, et à se mesurer avec ses en-

nemis. Vous verrez dans la suite combien cette précaution fut utile, et la nécessité où se trouve un roi de Prusse, par la situation bizarre de ses provinces, d'être armé et préparé à tout événement, pour ne pas servir de jouet à ses voisins et à ses ennemis. Il auroit fallu au contraire en faire davantage, si les facultés de l'État l'avoient permis; car le Roi avoit dans la personne de l'Impératrice-reine une ennemie ambitieuse et vindicative, d'autant plus dangereuse, qu'elle étoit femme, entêtée de ses opinions, et implacable.

Cela étoit si vrai, que dès-lors elle préparoit dans le silence du cabinet les grands projets qui éclatèrent dans la suite. Cette Princesse, dévorée d'ambition, vouloit aller à la gloire par tous les chemins; elle mit dans ses finances un ordre inconnu à ses ancêtres, et non-seulement répara par de bons arrangemens ce qu'elle avoit perdu par les provinces cédées au roi de Prusse et au roi de Sardaigne, mais même augmenta considérablement ses revenus. Le comte Haugwitz devint contrôleur général de ses finances. Sous son administration les revenus de l'Impératrice montèrent à 36 millions de florins ou 24 millions d'écus. L'empereur

Charles VI, son père, possesseur du royaume de Naples, de la Servie, et de la Silésie n'en avoit pas eu autant. L'Empereur son époux, qui n'osoit se mêler des affaires du gouvernement, se jeta dans celles du négoce; il ménageoit tous les ans de grosses sommes de ses revenus de Toscane, et les faisoit valoir dans le commerce. Il établissoit des manufactures, et prêtoit sur gages; il entreprit la livraison des uniformes, des armes, des chevaux et des habits d'ordonnance pour toute l'armée impériale. Associé avec un comte Boltza et un marchand nommé Schimmelmann, il avoit pris à ferme les douanes de la Saxe, et en l'année 1756 il livra même le fourrage et la farine à l'armée du Roi, qui étoit en guerre avec l'Impératrice son épouse. Durant la guerre l'Empereur avançoit des sommes considérables à cette Princesse sur de bons nantissemens. Il étoit en un mot le banquier de la cour.

L'Impératrice avoit senti dans les guerres précédentes la nécessité d'une meilleure discipline. Elle choisit des généraux actifs, et capables de l'introduire dans ses troupes : de vieux officiers, peu propres aux emplois qu'ils

occupoient, furent renvoyés avec des pensions, et remplacés par des jeunes gens de condition, pleins d'ardeur et d'amour pour le métier de la guerre. On formoit toutes les années des camps dans les provinces, où les troupes étoient exercées par des commissaires-inspecteurs bien versés dans les grandes manœuvres de la guerre. L'Impératrice se rendit elle-même à différentes reprises dans les camps de Prague et d'Olmutz, pour animer les troupes par sa présence et par ses libéralités. Elle savoit faire valoir mieux qu'aucun prince ces distinctions auxquelles on attache tant de prix; elle récompensoit les officiers qui lui étoient recommandés par ses généraux, excitant partout l'émulation, les talens, et le désir de lui plaire. En même temps se formoit une école d'artillerie sous la direction du Prince de Lichtenstein : il porta ce corps à six bataillons, et l'usage des canons à cet abus inouï auquel il est parvenu de nos jours; par zèle pour l'Impératrice il dépensa pour cet objet au-delà de cent mille écus de son propre bien. Enfin, pour ne rien négliger de ce qui pouvoit avoir rapport au militaire, l'Impératrice fonda

près de Vienne un collége où la jeune noblesse étoit instruite dans tous les arts qui ont rapport à la guerre; elle attira d'habiles professeurs de géométrie, de fortification, de géographie et d'histoire, qui formèrent des sujets capables: ce qui devint une pépinière d'officiers pour son armée. Par tous ces soins le militaire acquit dans ce pays un degré de perfection où il n'étoit jamais parvenu sous les empereurs de la maison d'Autriche, et une femme exécuta des desseins dignes d'un grand homme. Cette princesse, qui portoit ses vues sur toutes les parties de l'administration, peu satisfaite de la manière dont les affaires étrangères et politiques s'étoient jusques-là traitées, fit choix du comte Kaunitz sur la fin de l'année 1755. Elle lui donna la patente de premier ministre, pour qu'une seule tête réunît toutes les branches du gouvernement. Nous aurons lieu dans son temps de faire connoître plus particulièrement cet homme, qui joua un si grand rôle: il entra dans tous les sentimens de sa souveraine; il eut l'art de flatter ses passions et de s'attirer sa confiance. Dès qu'il parvint au ministère, il travailla à former des alliances, et à isoler le roi

de Prusse, pour préparer les voies à ce projet, que l'Impératrice avoit tant à cœur, de recouvrer la Silésie, et d'abaisser ce Prince; mais comme c'est là proprement la matière du chapitre suivant, nous n'en dirons pas davantage sur ce sujet.

Voilà comment ces deux puissances durant la paix se préparoient à la guerre, telles que deux athlètes, qui aiguisent leurs armes, et qui brûlent de l'impatience de s'en servir.

CHAPITRE II.

De la Guerre et de la Politique depuis 1746 *jusqu'à* 1756.

La paix de Dresde eut le destin de la plupart 1746.
des traités qui se sont faits entre les souverains; elle suspendit les hostilités, sans déraciner les germes de discorde qui subsistoient entre l'Autriche et la Prusse. Quelque dissimulation qu'employât la cour de Vienne, elle avoit le cœur trop ulcéré de la perte de la Silésie, pour

que les effets de son animosité et de sa haine ne lui échappassent point, et ne se manifestassent pas enfin. La guerre entre ces deux puissances n'avoit donc point été terminée proprement, mais elle avoit changé de forme ; et quoique les armées ne se combattissent plus en campagne, les Autrichiens continuoient les hostilités du fond de leur cabinet. La ruse, l'intrigue, l'artifice, étoient les armes dont ils se servoient, pour brouiller les Prussiens avec toutes les cours de l'Europe, et pour leur susciter, s'il étoit possible, des ennemis jusques aux extrémités de notre globe ; nous en rapporterons des témoignages suffisans : mais pour mettre plus d'ordre et plus de clarté dans ce que nous allons dire, nous parcourrons successivement les événemens principaux qui arrivèrent dans les différentes cours de l'Europe. Et comme après la paix de Dresde la guerre ne laissa pas de continuer entre la cour de Vienne et l'Angleterre d'une part, et la France et l'Espagne de l'autre, nous nous voyons obligés d'en faire un tableau raccourci, pour ne rien omettre de ce qui peut servir à l'intelligence de cette histoire.

Les armées impériales et alliées ne prospérèrent pas en Flandre, où elles avoient le maréchal de Saxe en tête. A la fin de cette année ce Maréchal gagna la bataille de Rocoux. On en attribua la perte en partie au prince de Waldeck, qui s'étoit mal posté, et en partie aux Autrichiens, qui ne soutinrent pas les Hollandois. Le prince Charles de Lorraine, après avoir été spectateur de la défaite des Hollandois, envoya le prince Louis de Bronswic pour couvrir leur retraite; il s'en acquitta si bien, que les alliés gagnèrent Mastricht, sans que les François, qui les poursuivoient, pussent les entamer. Guerre. Autriche et France. 1746.

Le maréchal de Saxe ouvrit la campagne suivante par la prise de la plupart des places de la Flandre hollandoise. Louis XV se rendit en personne à l'armée. La présence du Roi et de ses Ministres fut un surcroît d'embarras pour le comte de Saxe, et une charge pour l'armée. Les courtisans remplissoient le camp d'intrigues, et contrecarroient le général; une cour aussi nombreuse demandoit par jour 10,000 rations pour les chevaux des équipages. Mais ni la cour de Versailles, ni les ennemis de la France 1747.

ne purent empêcher le comte de Saxe de conserver la supériorité durant cette campagne. Il avoit d'abord formé le projet d'assiéger Mastricht; pour en imposer à l'ennemi, il feignit d'en vouloir à Bergen-op-zoom. Le duc de Cumberland s'apperçut de la feinte, se mit en marche et gagna promptement les environs de Mastricht. Le Comte, se voyant prévenu, quitta en hâte son camp de Malines, et se porta au-delà de S. Tron sur les hauteurs de Henderen. Les alliés, qui se trouvoient dès la veille à la commanderie de Yons, négligèrent d'occuper cette hauteur importante : indécis sur le choix de leur champ de bataille, et vacillant dans leurs résolutions, ils mirent le feu à des villages et l'éteignirent; garnirent ces villages de troupes, qu'ils retirèrent ensuite; et après avoir embrasé le village de Lafeld le matin de l'action, ils l'éteignirent encore et y placèrent du monde, quoiqu'à 2,000 pas au-devant de leur front. Ce fut à ce village où la bataille s'engagea. Le maréchal de Saxe, témoin des mouvemens inconséquens des alliés, crut que Lafeld étoit vide de troupes; il se proposa de s'en saisir, et le trouva garni d'ennemis. L'attaque commença

sur

sur le champ, et à force de la renouveler et de sacrifier du monde, les François emportèrent le village; ce qui décida l'action. Les alliés se retirèrent à Mastricht, sans que le maréchal de Saxe les poursuivît, parce que M. de Clermont-Tonnerre se dispensa de charger l'ennemi avec sa cavalerie, malgré les ordres réitérés qu'il avoit reçus; cette désobéissance à son général lui valut le bâton de maréchal de France. Louis XV ne gagna donc proprement par cette victoire que le stérile avantage de camper sur le champ de bataille, et le duc de Cumberland, quoique battu, garantit Mastricht d'un siège. Pour ne pas laisser néanmoins écouler inutilement la campagne, le comte de Saxe se rabattit sur Bergen-op-zoom. Il chargea M. de Lœwendahl de cette difficile entreprise. Les excellens ouvrages de Coehorn, et l'art admirable avec lequel il avoit construit les mines de cette place, la défendirent presque seuls. M. de Cronstrom en étoit gouverneur : il avoit 90 ans; son esprit étoit caduc et son corps infirme. La garnison n'étoit pas des meilleures, et les officiers, sans expérience, ne savoient s'ils devoient employer les mines ou l'inondation

pour leur défense ; ils eurent le sort de cet âne fameux dans l'école, qu'on dit être mort de faim entre deux boisseaux d'avoine, pour n'avoir pu faire un choix. Les François donnèrent l'assaut à la place, et l'emportèrent sans trouver presque de résistance; à peine le gouverneur eut-il le temps de se sauver en bonnet de nuit et en robe de chambre. Cet exploit termina pour cette année les succès des François en Flandre.

La fortune fut moins contraire aux Impériaux en Italie et en Provence. La révolution arrivée à Gènes fit à la vérité manquer l'expédition du comte de Braun sur Toulon. Cette révolution se fit par hazard. Les Autrichiens maltraitoient quelques bourgeois qui travailloient à embarquer de l'artillerie pour Antibes. Le peuple s'ameuta, soutint ses concitoyens insultés, et dans les premiers accès de sa fureur chassa de Gènes le marquis de Botta et toute la garnison autrichienne. Ce contrecoup fit manquer l'armée de Provence de vivres et de munitions, et obligea M. de Braun à vider cette province. Il mit à son retour le siège devant Gènes; mais cette ville le soutint sans succomber. La France y envoya des secours sous

M. de Boufflers et depuis sous le duc de Richelieu ; ils prirent tous deux de si justes mesures, qu'ils rendirent les efforts des Autrichiens inutiles. Les troupes françoises et espagnoles, combinées sous M. de Belle-Isle, voulurent, après la retraite de M. de Braun, se rouvrir le chemin de l'Italie. Les François s'approchèrent les premiers du col de l'Assiette. M. de Belle-Isle, trouvant ce poste foiblement défendu, jugea qu'il pourroit l'insulter ; il manda les Espagnols pour l'attaquer à forces réunies, et les Espagnols différèrent trois jours avant de le joindre. Cela donna le temps au roi de Sardaigne de renforcer ceux qui défendoient cette gorge, qu'il lui importoit si fort de conserver. Sur cela les Espagnols arrivèrent, et quoique les conjonctures ne fussent plus les mêmes que lorsque M. de Belle-Isle avoit mandé ce renfort, il n'en voulut point avoir le démenti ; il attaqua donc les Sardes avec beaucoup de vigueur, et après avoir employé tout ce que lui pouvoit inspirer le courage et l'audace, il se fit tuer en arrachant de ses mains une palissade du retranchement ennemi : ne pouvant surmonter les obstacles que la nature

et l'art lui avoient opposés, ses efforts ne servirent qu'à augmenter ses pertes. Les troupes des deux couronnes furent partout repoussées, et le nombre d'officiers de condition et des plus grandes maisons, qui périrent, mit toute la France en deuil. Le public, souvent injuste, rempli de préjugés, et apparemment mal instruit, taxa cette entreprise de témérité; elle n'étoit que hardie, et n'auroit pas manqué, si M. de Belle-Isle eût pu exécuter son projet lorsqu'il le conçut, et si la lenteur des Espagnols ne lui eût pas fait perdre les lauriers qu'il étoit près de cueillir.

1748. Cependant les François se dédommageoient en Flandre des mauvais succès qu'ils avoient eus vers les Alpes. Le génie du comte de Saxe avoit pris de l'ascendant sur tous les ennemis de la France. Ce maréchal ouvrit la campagne en mettant son armée en marche sur plusieurs colonnes. L'une menaçoit Luxembourg, l'autre Bois-le-Duc, une autre Venlo; leurs mouvemens vinrent se réunir à Mastricht, dont elles formèrent l'investissement et firent le siège. Mais quelque brillans que fussent les succès du comte de Saxe, ses triomphes mêmes com-

Paix d'Aix-la chapelle.

mençoient à devenir onéreux à la France. On en étoit à la huitième campagne, et la durée d'une guerre dont les commencemens avoient été funestes, épuisoit la nation. Toutes les puissances belligérantes s'en lassoient de même; après avoir souvent changé de cause, elle n'en avoit aucune à la fin. Le moment de la frénésie étoit passé : elles pensèrent sérieusement à la paix, et entrèrent en négociation; chacune sentoit ses plaies secrètes et avoit besoin de tranquillité pour les guérir. Les Anglois craignoient d'augmenter leurs dettes nationales, chef-d'œuvre du crédit idéal, dont l'abus pronostique une faillite entière. La cour impériale, soutenue des subsides de l'Angleterre, auroit à la vérité continué la guerre aussi long-temps que ses alliés lui en auroient fourni les moyens : cependant elle consentit à la paix, afin de ménager ses ressources pour un projet qui lui tenoit plus à cœur que la guerre de Flandre. La France se ressentoit de ses grandes dépenses; elle avoit de plus à craindre que la disette n'occasionnât la famine dans ses provinces méridionales, dont les ports étoient bloqués par les flottes angloises. A ces raisons

d'état, que le ministère de Versailles alléguoit en public, se joignoient des causes secrètes, qui furent ses plus puissans motifs. Depuis peu Madame de Pompadour étoit devenue la maîtresse du Roi; elle appréhendoit que la continuation de la guerre n'engageât Louis XV à se mettre tous les ans à la tête de son armée. Les absences sont dangereuses pour les favoris et pour les maîtresses; elle comprit que pour fixer le cœur de son amant, il falloit écarter tout prétexte qui pût l'éloigner d'elle, en un mot qu'il falloit faire la paix; et dès-lors elle y travailla de tout son pouvoir. Lorsque M. de S. Séverin partit de Versailles pour Aix-la-chapelle en qualité de Plénipotentiaire, elle lui dit ces propres mots : » *Au moins souvenez-vous, Monsieur, de ne pas* » *revenir sans la paix; le Roi la veut à tout* » *prix.* » Le congrès s'assembla donc à Aix-la-chapelle. La ville de Mastricht se rendit et la paix fut publiée. Par ce traité la France rendit à la maison d'Autriche toutes ses conquêtes en Flandre et en Brabant; moyennant quoi l'Impératrice céda les duchés de Parme et de Plaisance à Don Philippe, réversibles toutefois à la maison d'Autriche, puisqu'il étoit stipulé

que lorsque Don Carlos monteroit sur le trône d'Espagne, Don Philippe lui succéderoit au royaume de Naples : et il est remarquable que cet article ainsi conçu fut ratifié sans la participation ni le consentement du roi d'Espagne, de celui de Naples, et de Don Philippe. Aussi témoignèrent-ils leur mécontentement, en protestant contre toutes les mesures prises à Aix-la-chapelle, contraires à l'indépendance de leurs couronnes. Les intérêts de la France et de l'Angleterre furent réglés dans le 7me article, où l'Angleterre s'engage à rendre le cap Breton aux François, et où les deux couronnes se garantissent leurs possessions respectives en Amérique, selon la teneur du traité d'Utrecht; elles convinrent toutefois de nommer des commissaires pour vider quelques différens sur les limites du Canada. Enfin l'article 22 contient la garantie de la Silésie par toutes les puissances.

Il est visible, pour peu qu'on y donne d'attention, que cette paix faite à la hâte étoit l'ouvrage d'un mouvement précipité, et que les puissances sacrifioient à l'embarras présent de leurs affaires les intérêts de l'avenir. On éteignoit d'une part l'incendie qui embrasoit l'Eu-

rope, et de l'autre on amassoit des matières combustibles, propres à prendre feu à la première occasion. Il ne falloit que la mort du roi d'Espagne pour exciter de nouveaux troubles, et les limites indéterminées du Canada ne pouvoient manquer de mettre un jour les François aux prises avec les Anglois. Quelquefois une campagne de plus, ou de la fermeté dans les négociations, termineroit pour longtemps les querelles des souverains; mais on préfère les palliatifs aux topiques, et une trève que l'on signe par impatience, à une paix solide.

De la cour de Vienne.

La cour de Vienne avoit perdu par cette guerre les duchés de Silésie, de Parme et de Plaisance. Elle souffroit impatiemment cette diminution de puissance; et comme elle en rejetoit la faute principale sur les Anglois, qu'elle n'accusoit pas sans raison de sacrifier les intérêts de leurs alliés aux leurs propres, céla la dégoûtoit de cette alliance et la portoit à sonder le terrain à la cour de Versailles, afin d'essayer de détacher cette puissance de la Prusse, et en même temps de trouver quelque expédient pour concilier les intérêts des deux cours. Le

comte Kaunitz, duquel ce projet venoit particulièrement, étant plénipotentiaire de l'Impératrice-reine à Aix-la-chapelle, ne tarda pas à en faire les premières ouvertures à M. de S. Séverin, en lui disant par manière d'insinuation, que si la France vouloit s'entendre avec la maison d'Autriche, il y auroit des engagemens de bienséance à prendre entre les deux cours, moyennant lesquels la Flandre et le Brabant pourroient demeurer en propriété à Sa Majesté très-chrétienne, pourvû qu'elle voulût obliger le roi de Prusse à restituer la Silésie à l'Impératrice-reine. L'appât étoit bien propre à tenter la cour de Versailles, si Louis XV, excédé de la guerre qu'il venoit de terminer, n'eût craint d'en recommencer une nouvelle pour exécuter ce projet; de sorte que M. de S. Séverin déclina ces offres, tout avantageuses qu'elles étoient.

De la France.

Le comte Kaunitz ne s'en tint pas là; cet homme, si frivole dans ses goûts et si profond dans les affaires, fut envoyé comme ambassadeur à Paris. Il y travailla, avec une assiduité et une adresse infinie, à faire revenir les François de cette haine irréconciliable, qui depuis Fran-

çois I et Charles V subsiste entre les maisons de Bourbon et de Habspourg; il répétoit souvent aux ministres, que l'agrandissement des Prussiens étoit leur ouvrage, qu'ils en avoient été payés d'ingratitude et qu'ils ne tireroient aucun parti d'un allié qui n'agissoit que pour ses propres intérêts; d'autres fois il leur disoit, comme si la force de la conviction lui eût arraché ces paroles: » Il est temps, Messieurs, que » vous sortiez de la tutelle où les rois de Prusse » et de Sardaigne et nombre de petits Princes » vous tiennent; leur politique ne tend qu'à » semer la zizanie entre les grandes puissances, » ce qui leur procure des moyens d'agrandisse- » ment : nous ne faisons la guerre que pour » eux; il n'y a qu'à nous entendre, et nous » prêter mutuellement à des arrangemens qui en » ôtant tout sujet de différent entre les premières » puissances de l'Europe, servent de base à une » paix solide et permanente. » Ces idées parurent d'abord bizarres à une nation qui avoit pris l'habitude, par une longue suite de guerres, de regarder la maison impériale comme son ennemie perpétuelle. Quoique le ministère françois se sentît flatté de l'idée de ces grandes puissances

qui donneroient des lois à l'Europe, et de cette paix perpétuelle, cependant d'autres considérations le retenoient encore. Le comte Kaunitz, sans se rebuter, revint souvent à la charge; à force de répéter les mêmes propos, la cour de France, se familiarisant avec ces idées, vint à se persuader insensiblement que ces deux grandes maisons n'étoient pas aussi incompatibles que leurs ancêtres l'avoient cru. Il falloit du temps à ce germe pour se développer et pour se fortifier. Toutefois la doctrine du comte Kaunitz fit des prosélytes, et causa quelques refroidissemens entre la cour de Versailles et celle de Berlin. On le remarqua surtout à la mission de milord Tirconel à Berlin. Ce ministre, effarouché de cette idée de tutelle que le comte Kaunitz avoit tant rebattue, parloit sans cesse avec affectation de l'indépendance des grandes puissances. Un jour il tint même des propos assez imprudens, dont le sens étoit : *Pour peu que le roi de Prusse tergiverse avec nous, nous le laisserons tomber, et il sera écrasé.* Les François conservèrent cependant les dehors d'une amitié de bienséance vis-à-vis du Roi, quoique la cour de Versailles, ne regardant pas

des liaisons à prendre avec l'Impératrice-reine comme impossibles, ne se sentît plus d'éloignement pour elle. Les choses restèrent en France sur ce pied, jusqu'à ce que les vexations des Anglois obligèrent Louis XV à recourir aux armes.

De la Ruſſie.

La cour de Vienne, ne trouvant pas dans celle de Versailles autant de facilité qu'elle se l'étoit promis, toujours occupée cependant à lier sa partie, se tourna vers celle de Péterbourg, où elle mit tout en mouvement pour rendre son union plus étroite avec la Russie, et pour brouiller l'impératrice Élisabeth avec le roi de Prusse; un ministre russe étoit sûr que sa haine contre la Prusse lui étoit payée, et les Autrichiens en augmentoient le salaire, à mesure qu'il y mettoit plus d'aigreur. Ceux qui étoient à la tête du gouvernement ne cherchoient donc qu'à semer la discorde entre les cours de Péterbourg et de Berlin, et une chose innocente par elle-même leur en fournit le prétexte. La nécessité d'établir une balance dans le Nord avoit déterminé la France, la Prusse et la Suède, à faire une triple alliance. Le comte Bestuchew affecta d'en prendre ombrage; il remplit l'Impératrice d'appréhensions,

et porta les choses au point, que tout de suite les Russes formèrent des camps considérables en Finlande sur les frontières des Suédois, et en Livonie vers celles de la Prusse. Ces démonstrations se renouvelèrent depuis toutes les années. Dans des conjonctures aussi critiques 1750.
il s'éleva un différent entre la Russie et la Suède touchant les limites de la Finlande, qu'on n'avoit pas assez exactement déterminées par le traité d'Abo. Ce prétexte fâcheux donnoit aux Russes la liberté de commencer la guerre, lorsqu'ils le jugeroient à propos. La cour de Vienne fomenta ces dissensions, dans le dessein d'inquiéter le roi de Prusse, et de l'induire à quelque fausse démarche, qui pût le commettre avec la Russie. Cependant l'Impératrice-reine se contenta de fournir des alimens à l'aigreur des deux cours, sans précipiter le moment de la rupture. La situation où le Roi se trouvoit étoit délicate et embarrassante; elle auroit pu devenir dangereuse, s'il n'eût pas eu le bonheur d'être informé des desseins les plus secrets de ses ennemis, en se procurant toute la correspondance des ministres de Saxe avec les cours de Vienne et de Péterbourg. Le comte

de *** se sentoit humilié par la paix de Dresde; il étoit jaloux de la puissance du Roi, et travailloit de concert avec la cour de Vienne à Péterbourg, pour y communiquer la haine et l'envie dont il étoit dévoré. Ce ministre ne respiroit que la guerre; il se flattoit de profiter des premiers troubles de l'Europe, pour abaisser un voisin dangereux de la Saxe; il comprenoit que cet électorat ne seroit pas épargné, et que les premiers efforts des Prussiens s'y porteroient: et toutefois il laissoit dépérir l'état militaire. Nous n'examinerons pas si sa conduite fut bien conséquente; il ne devoit pas ignorer que tout État se trompe, qui, au lieu de se reposer sur ses propres forces, se fie à celles de ses alliés.

Il n'y avoit donc rien de caché pour le Roi; et les fréquentes nouvelles qu'il recevoit, lui servoient comme de boussole pour se diriger au milieu des écueils qu'il avoit à éviter, et l'empêchoient de prendre de pures démonstrations pour un dessein formé de lui déclarer incessamment la guerre. L'ascendant de la cour de Vienne sur celle de Péterbourg augmentoit cependant de jour en jour; il devoit s'accroître

rapidement, parce que l'esprit du Ministre étoit préparé à recevoir favorablement les impressions qu'on pouvoit lui donner des Prussiens. Le comte de Bestuchew avoit soupçonné M. de Mardefeld, ministre du Roi, d'être d'intelligence avec M. de la Chétardie, pour lui faire perdre son poste. Afin de se venger de ces offenses particulières, il engagea l'Impératrice à conclure une alliance avec les cours de Vienne et de Londres. Ce traité étoit avantageux à la Russie par deux raisons : premièrement parce que l'union de la maison d'Autriche étoit convenable à la Russie, pour s'opposer conjointement aux entreprises de la Porte ; et en second lieu par les subsides de l'Angleterre, qui depuis inondèrent Péterbourg. Les choses étant ainsi disposées, il ne fut pas difficile à l'Impératrice-reine de rompre toute correspondance entre la Prusse et la Russie ; ni les ménagemens que le Roi gardoit dans ces circonstances scabreuses, ni une conduite toujours mesurée qu'il tint vis-à-vis de la cour de Péterbourg, ne purent empêcher que les choses n'en vinssent bientôt à un éclat. Traité de 1746.

Un homme d'une extraction obscure, revêtu du caractère de ministre de Russie, fut 1753.

l'instrument dont M. de Bestuchew se servit pour brouiller les deux cours. Ce ministre, chargé de saisir la première occasion d'en venir à une rupture, prit le premier prétexte qui se présenta pour remplir les intentions de sa cour. Le Roi donnoit des fêtes à Charlottembourg à l'occasion du mariage du prince Henri avec la princesse de Hesse. Les ministres étrangers y parurent : le fourrier de la cour eut ordre de les inviter tous à souper; il s'acquitta de sa commission, mais il ne put trouver le ministre russe, qui étoit parti exprès une demi-heure avant les autres. Ce ministre déclara le lendemain qu'il ne paroîtroit plus à la cour après l'affront fait à l'Impératrice en sa personne, et qu'il attendroit le retour de son courier de Péterbourg, pour régler sa conduite ultérieure sur les ordres qu'il en recevroit : ce courier arriva; le ministre russe partit sur le champ et furtivement de Berlin, escorté pendant qu'il traversoit la ville par les secrétaires de légation autrichiens et anglois. L'évasion de ce ministre obligea le Roi à rappeler également son ministre de Péterbourg. Dès que les Autrichiens furent délivrés en Russie d'un ministre

nistre prussien qui les gênoit, ils lâchèrent la bride à leur mauvaise volonté, et n'eurent point honte de débiter les mensonges et les calomnies les plus atroces, pour envenimer l'esprit de l'impératrice Elisabeth contre le Roi. Ils lui persuadèrent que ce Prince avoit tramé un complot contre sa vie, afin d'élever le prince Iwan sur le trône. L'Impératrice, qui étoit d'un caractère indolent et facile, les crut sur leur parole, voulant s'épargner la peine d'examiner la chose, et conçut pour le Roi une haine irréconciliable. La France n'avoit dans ce temps aucun ministre à Péterbourg ; celui que la Suède y entretenoit étoit plus russe que suédois, et par conséquent peu propre à servir le Roi : de sorte qu'il n'y avoit aucune voie pour parvenir à l'Impératrice, et pour la tirer de l'erreur où la jetoient le ministre d'Autriche et ses créatures. La cour de Vienne, satisfaite des sentimens de haine et d'animosité dont elle avoit rempli la cour de Péterbourg contre la Prusse, étoit trop habile pour pousser les choses plus loin ; elle se contenta d'avoir disposé les esprits à la rupture, mais n'en voulut pas précipiter l'événement, pour achever ses arrange-

mens intérieurs, et pour attendre qu'une occasion favorable lui permît de mettre au jour ses vastes projets. C'étoit ainsi que la cour de Vienne agitoit toute l'Europe, et tramoit sourdement contre la Prusse une confédération que le premier événement important devoit faire éclater.

Cependant les différens que la Suède avoit avec la Russie pour les frontières de la Finlande furent terminés à l'amiable; mais vers la fin de l'année 1756 il se fit dans ce royaume une espèce de révolution, dont nous ne saurions nous dispenser de parler en peu de mots, parce que ses suites influèrent sur les affaires générales de l'Europe : voici ce qui y donna lieu. La cour s'étoit depuis long-temps brouillée avec les sénateurs du parti françois, à cause d'une place de major général vacante, que le Roi destinoit à M. de Lieven, et le sénat à M. de Fersen. Le sénat l'emporta. La cour, vivement piquée de cet affront, contraria depuis dans toutes les occasions le parti françois. Les comtes de Brahé et de Horn, et le sieur de
1755. Wrangel, avec nombre de seigneurs des premières familles du royaume, attachés au parti

de la cour, lui firent espérer la supériorité à la diète, en faisant élire un maréchal qui fût entièrement à sa dévotion. Cependant l'événement tourna d'une manière toute opposée, et le comte Fersen, ennemi de la cour, obtint cette charge par les intrigues et l'appui de la faction françoise. Dans cette diète, commencée le 17 Octobre 1755, le sénat, fier de sa supériorité, présenta un mémoire aux États, pour décider le grand différent qui subsistoit entre lui et le Roi au sujet de la distribution des charges. Comme les juges étoient à la disposition de l'ambassadeur de France, le sénat triompha; il abusa de sa victoire, et s'en servit pour diminuer cette ombre d'autorité dont le Roi avoit joui jusqu'alors selon les lois du royaume. L'insolence de ces magistrats alla même jusqu'à dépouiller la Reine des joyaux de la couronne, et de ceux qui lui avoient été donnés; il s'en fallut peu qu'au mépris de la majesté souveraine ces sénateurs séditieux n'entreprissent de renverser le trône. Ces procédés outrageans firent de vives impressions sur la cour, et sur ceux qui lui étoient attachés, principalement sur l'esprit des comtes Brahé et Horn et du sieur de

Wrangel. Ces seigneurs s'assemblèrent dans les premiers mouvemens de leur indignation, et résolurent de changer par un coup hardi la forme du gouvernement. Le Roi n'eut pas assez d'ascendant sur eux, pour les engager à tempérer le parti violent qu'ils avoient pris: leurs mesures, concertées tumultuairement, furent plus mal exécutées encore; et par un mélange d'audace et de timidité, ils hésitèrent au moment de l'exécution. Une entreprise différée est d'ordinaire découverte; quelques amis foibles, auxquels ils s'étoient confiés, les trahirent. Le sénat prit des mesures vigoureuses, pour se mettre à l'abri de toute entreprise. Le comte Brahé fut arrêté; le sieur de Wrangel et quelques autres seigneurs de ce parti eurent le bonheur de se sauver. Le nom du Roi parut dans la déposition des conjurés. Enfin le comte Brahé, et plusieurs personnes d'une naissance obscure, périrent sur l'échafaud, et le Roi fut entièrement dépouillé des prérogatives dont son prédécesseur et lui avoient joui selon la forme de gouvernement établie depuis la mort de Charles XII. Dès-lors M. d'Havrincourt, ambassadeur de France, fut

véritablement roi de Suède; il gouverna despotiquement cette nation, et l'engagea depuis dans la guerre d'Allemagne d'une manière irrégulière, et opposée aux constitutions du gouvernement : ce qui ne seroit pas arrivé, si le roi légitime avoit conservé l'autorité dont il devoit jouir selon les lois. Tout le service que le roi de Prusse put rendre à son beau-frère, fut de représenter à la cour de Versailles qu'il seroit séant de faire changer de conduite au ministre arrogant qui mettoit toute la Suède en combustion; mais la France aimoit mieux voir M. d'Havrincourt à la tête de ce royaume que celui qui en étoit le roi légitime.

Du Danemarck. 1754.

L'année précédente il étoit survenu un autre démêlé, mais moins fâcheux, entre la Prusse et le Danemarck. C'étoit au sujet d'un procès que la comtesse de Bentinck avoit avec son mari. Cette femme avoit cédé au comte de Bentinck une terre située sur la frontière de l'Ostfrise, et depuis elle s'étoit repentie du contrat formel qu'elle avoit passé pour cet objet. Les juges ordonnèrent le séquestre : le Roi, en qualité de directeur du cercle de Westphalie, devoit en être chargé; la cour de

Vienne en donna la commission au roi de Danemarck. Ce prince y envoya des troupes; les Prussiens les prévinrent; le roi de Danemarck prit feu, et il auroit employé des menaces, si sa modération ne l'avoit retenu. Cependant cette affaire fut appaisée par la médiation de la France. Tout le monde étoit content : mais la comtesse de Bentinck, qui aimoit à chicaner, rompit l'accord qu'on avoit moyenné; elle alla plaider à Vienne, d'où elle retourna dans son comté; et comme personne ne parut disposé à se mêler de ses affaires, son procès demeura indécis.

De l'Angleterre. 1754 et 1755.

Il sembloit qu'il se fût répandu en Europe durant cette paix un esprit de discorde qui divisoit toutes les cours. Il survint au Roi des différens avec l'Angleterre, qui pensèrent le commettre avec cette couronne. Durant la dernière guerre les armateurs anglois avoient enlevé quelques vaisseaux appartenant à des marchands prussiens. Les Anglois étoient juge et partie dans leur propre cause, de sorte que le tribunal de leur amirauté déclara ces vaisseaux de bonne prise. Le Roi, après avoir fait les représentations convenables à la cour de

Londres, mit l'affaire en négociation. Les Anglois ne se relâchèrent point, et tinrent peu de compte de ce qu'on alléguoit sur l'illégalité de leurs procédés; enfin, après avoir inutilement épuisé toutes les voies de conciliation, il ne resta d'autre expédient, pour indemniser les sujets prussiens, que de mettre en séquestre la somme que le Roi devoit aux Anglois, selon qu'il s'y étoit engagé par la paix de Breslau. C'étoit le remboursement de 1,800,000 écus, que la maison d'Autriche avoit empruntés sur la Silésie, pour soutenir la guerre contre la Porte en 1737 et 1738. Le dernier terme qui restoit à acquitter des 300,000 écus fut arrêté. Les Anglois en furent irrités; cela donna lieu à des déclarations assez vives de part et d'autre: le ministre d'Autriche à Londres se donna de grands mouvemens pour envenimer cette affaire, et peut-être auroit-elle eu des suites, si une querelle beaucoup plus grave entre la France et l'Angleterre au sujet du Canada n'y eût fait diversion.

Il n'y eut pas jusqu'au duc de Mecklenbourg qui, se repòsant sur la protection dont il jouissoit de la part de la cour impériale, ne

Duc de Mecklenbourg. 1755.

s'émancipât à chicaner le Roi. Il s'agissoit des levées de soldats, dont les ancêtres du Roi avoient été en possession de temps immémorial dans le Mecklenbourg. Le duc à l'instigation de la cour de Vienne s'y opposa, et le Roi se fit justice à lui-même ; on enleva quelques soldats mecklenbourgeois, et l'on arrêta quelques baillis qui s'étoient opposés aux
1756. enrôlemens. Le Duc fit grand bruit; mais voyant que ses éclats n'aboutissoient à rien, il prit le parti de s'accommoder, et l'affaire fut terminée à l'amiable. Bientôt après, lorsque l'Impératrice-reine vit la guerre sur le point de s'allumer entre l'Angleterre et la France, cherchant un prétexte pour rompre avec la Prusse, elle persuada au duc de Mecklenbourg de porter ses plaintes à la diète de Ratisbonne. La cour de Vienne auroit voulu faire passer la chose pour une violation de la paix de Westphalie, et se servir de ce prétexte pour déclarer la guerre au Roi et pour réclamer en même temps le secours des puissances qui avoient garanti cette paix. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage que ce prétexte ayant manqué à la cour de Vienne, il ne lui fut pas difficile

d'en trouver un autre. L'occasion qu'elle désiroit avec impatience ne tarda pas à se présenter; elle la saisit avec empressement. Lorsque les souverains veulent en venir à une rupture, ce n'est pas la matière du manifeste qui les arrête; ils prennent leur parti, ils font la guerre, et laissent à quelque jurisconsulte laborieux le soin de les justifier.

De la Hollande et du Portugal. 1755.

Si nous n'avons pas fait mention de la Hollande dans cet ouvrage, c'est que depuis la guerre de 1740, sur-tout depuis la mort du Stadhouder, elle ne jouoit aucun rôle en Europe. Il ne nous reste qu'à rapporter succintement une calamité singulière, dont le Portugal se ressentit, et qui faillit à bouleverser ce royaume. Il éprouva un tremblement de terre dont les secousses furent si violentes, qu'elles détruisirent la ville de Lisbonne; les maisons, les églises, les palais, tout fut bouleversé, englouti, ou dévoré par les flammes échappées des entrailles de la terre. Il y périt entre 15 et 20,000 ames; beaucoup d'autres villes et villages de ce royaume furent ébranlés ou renversés. Ce tremblement de terre se fit sentir le long des côtes de l'Océan jusqu'aux frontières

de la Hollande. On ne peut attribuer la cause de ce malheur qu'aux efforts d'un feu souterrain, qui, resserré dans les entrailles de la terre, s'est creusé un canal, et a formé un gouffre sous le Portugal, d'où il tend à s'échapper et à se mettre en liberté ; et peut-être qu'un jour la postérité verra naître un volcan à la place où Lisbonne a subsisté jusqu'ici. Mais on eût dit que ce n'étoit pas assez des fléaux du ciel pour affliger ce malheureux globe ; peu après la méchanceté des hommes arma leurs mains impies : ils se déchirèrent pour un vil amas de boue ; la haine, l'obstination, la vengeance se portèrent aux derniers excès. Toute l'Europe nagea dans le sang, et le mal moral dont le genre humain fut la victime, surpassa de beaucoup le mal physique dont Lisbonne avoit éprouvé la rigueur.

CHAPITRE III.

Cause de la rupture entre la France et l'Angleterre ; négociation de milord Holderness ; alliance de la Prusse et de l'Angleterre ; offres de M. Rouillé ; ambassade du duc de Nivernois ; la France piquée ; guerre déclarée aux Anglois ; le duc de Richelieu prend le cap Breton ; bâteaux plats qui épouvantent les Anglois ; ils font venir des Hanovriens et des Hessois ; les Russes se renforcent sur la frontière de la Prusse ; les Autrichiens rassemblent deux armées en Bohème ; intelligence dans les archives de Dresde, où tout le mystère d'iniquité se découvre ; brouilleries avec l'Autriche ; raisons pour déclarer la guerre ; première disposition des troupes ; projet de campagne.

Après nous être fait une idée de la situation où se trouvoient les puissances de l'Europe au 1755.

commencement de l'année 1755, il faudra vous mettre sous les yeux les causes des dissensions qui donnèrent lieu à la guerre entre la France et l'Angleterre. Les affaires présentes tiennent si fort aux événemens passés, qu'il faut remonter au traité d'Utrecht pour arriver aux sources de ces brouilleries. Elles tirent leur origine d'anciens démêlés que les François avoient eus avec les Anglois sur les limites du Canada. Louis XIV, pressé de conclure le traité d'Utrecht, afin de détacher la reine Anne de la grande alliance, ordonna à ses plénipotentiaires de signer sans chicane. Ces plénipotentiaires se servirent de termes équivoques, pour marquer les limites du Canada sur lesquelles rouloit le différent. Ce que la France gagnoit par ce traité, valoit plus que toutes ses possessions dans cette contrée stérile. Mais dès que les troubles de l'Europe furent appaisés, les Anglois et les François interprétèrent chacun à leur avantage l'article des limites de leurs possessions en Amérique. Il y eut quelques débats entre les colonies de ces deux nations, sans cependant que ces querelles sourdes dégénérassent en hostilités ouvertes. Par le traité de paix d'Aix-la-cha-

pelle on auroit dû applanir toutes les difficultés. M. de S. Séverin et ses collègues, obligés par les ordres réitérés de la cour de France d'accélérer la signature des préliminaires, renvoyèrent la discussion des limites de ces colonies à l'examen des commissaires que les deux cours nommeroient après la conclusion de la paix : ces commissaires s'étant assemblés, loin que leurs conférences rapprochassent les esprits des deux nations, le mécontentement et l'aigreur n'allèrent qu'en augmentant. L'ambassade du duc de Mirepoix, et la négociation qu'il entama à Londres, ne produisit rien ; on se reprochoit mutuellement de la mauvaise foi. Les troupes angloises et françoises dans l'Amérique en venoient à des hostilités ; elles s'enlevoient des forts, et on se faisoit déjà la guerre sans se l'être déclarée. Dans les relations de ces contrées les officiers anglois ne manquoient pas de rejeter la faute de leurs violences sur les François : ils envoyoient de part et d'autre des factums, pour justifier leur conduite ; la ville de Londres en étoit inondée. La nation angloise, facile à s'enflammer lorsqu'elle croit avoir à se plaindre de la France, déjà mécontente de la paix d'Aix-

la-chapelle, ne respiroit que la guerre; la conduite du duc de Cumberland acheva de rendre cette fermentation générale. Il voyoit que le grand âge du Roi son père l'approchoit des bornes de la vie; pour augmenter son crédit, et pour avoir plus d'influence dans le règne suivant, il avoit formé le dessein de remplir le conseil de ses créatures, et de faire passer tous les grands emplois de la couronne à des personnes qui lui fussent entièrement dévouées. Il s'étoit déterminé dans son choix en faveur du sieur Fox, qu'il destinoit à la place de chef de la trésorerie, et à tous les emplois dont le duc de Newcastle étoit revêtu. Mais cette élévation du sieur Fox ne pouvoit avoir lieu qu'en déplaçant le duc de Newcastle : et cela étoit d'autant plus difficile, que ce seigneur jouissoit d'un grand crédit sur l'esprit du Roi; qu'il étoit considéré dans le parlement par ses longs services, par sa vertu, et par son bon naturel; qu'il étoit estimé de la nation à cause de ses immenses richesses, de toutes les places qu'il avoit à donner, et enfin du nombre de membres du parlement que ses possessions lui donnoient le droit d'élire. Le duc de Cumberland imagina que

le meilleur moyen pour faire abandonner au duc de Newcastle ses grands emplois, seroit d'engager la nation dans une guerre avec la France, par où il mettroit le ministre dans la nécessité d'ajouter de nouvelles dettes à celles dont le gouvernement étoit déjà surchargé; ce qui fourniroit des griefs à l'opposition: ou bien il se flattoit de profiter des mauvais succès possibles au commencement d'une guerre, pour en rejeter la faute sur le ministre, et le déterminer à force d'inquiétudes et de persécutions à renoncer de lui-même à ses emplois. Ce projet étoit vaste et compliqué. Pour le mettre en exécution, il falloit commencer par envenimer les querelles des deux nations, et les porter à rompre la paix. Cela fut facile : au seul nom de François le peuple de Londres entre en fureur ; les matières combustibles étoient rassemblées, elles s'embrasèrent bien vîte. Ce peuple fougueux obligea le roi George à faire quelques armemens. Une démarche en entraîna insensiblement une autre; on en vint à des voies de fait; des violences donnèrent lieu à des représailles, et dès la fin de 1754 la guerre entre les deux nations parut inévitable. On

remarqua cependant que le ministère de Versailles agit avec plus de mesure et de modération, et que les mauvais procédés venoient tous de la part des Anglois.

Les deux Rois, se voyant menacés de la guerre, tâchèrent chacun de leur côté de fortifier leur parti, en resserrant les anciennes alliances, ou en en formant de nouvelles. Le Roi fut alors recherché par les François et par les Anglois. Son alliance avec la cour de Versailles n'étoit point expirée : toutefois les possessions des François aux Indes étoient exceptées des garanties de la Prusse; et dans ces conjonctures il paroissoit que le partage des Prussiens seroit de demeurer neutres pendant ces troubles, et d'en être les simples spectateurs. Ce n'étoit pas ce que l'on pensoit à Versailles; la cour paroissoit croire que le roi de Prusse étoit à l'égard de la France, ce qu'est un despote de Valachie à l'égard de la Porte, c'est-à-dire, un prince subordonné, et obligé de faire la guerre dès qu'on lui en envoie l'ordre. Elle se persuadoit de plus, qu'en portant la guerre dans l'électorat de Hanovre, elle feroit mollir le roi de la Grande-Bretagne, et termineroit ainsi au centre de l'Em-

l'Empire les différens qui subsistoient aux Indes entre elle et les Anglois. M. Rouillé, alors ministre des affaires étrangères, dit un jour à M. de Knyphausen, dans l'intention d'engager le Roi à contribuer à cette diversion : » Écrivez, » Monsieur, au roi de Prusse, qu'il nous assiste » dans l'expédition de Hanovre; il y a là de » quoi piller : le trésor du roi d'Angleterre est » bien fourni, le Roi n'a qu'à le prendre; c'est, » Monsieur, une bonne capture. » Le Roi lui fit répondre que de pareilles propositions étoient convenables pour négocier avec d'autres, et qu'il espéroit qu'à l'avenir M. Rouillé voudroit bien apprendre à distinguer les personnes avec lesquelles il avoit à traiter. Ces négociations devinrent plus vives sur la fin de 1755. Le roi George, informé du dessein des François, alarmé de l'orage qui menaçoit son électorat, se persuada que la manière la plus sûre de le conjurer étoit de conclure une alliance défensive avec la Prusse; il savoit que les liens qui unissoient le roi de Prusse au roi de France étoient sur le point de finir, parce que le terme du traité de Versailles expiroit au mois de Mars de l'année 1756, et il chargea mylord Holder-

ness, son secrétaire d'état, d'entamer la négociation avec la cour de Berlin. Mylord Holderness, incertain des dispositions du roi de Prusse sur cette alliance, pour ne point exposer son maître à un refus direct, en hasarda les premières propositions par le duc de Bronswic. Ces ouvertures se firent sous le prétexte d'assurer le repos de l'Allemagne contre le danger dont la menaçoit une guerre prochaine. On demandoit au Roi d'entrer dans des mesures qui pussent assurer et affermer la tranquillité publique. Cette proposition tiroit à grande conséquence : dans la situation où se trouvoit alors la Prusse, le parti qu'elle alloit prendre influoit sur la paix et sur la guerre. Si l'on renouveloit le traité avec la France, il falloit attaquer l'électorat de Hanovre; ce qui étoit s'attirer sur les bras les forces des Anglois, des Autrichiens et des Russes. Si l'on concluoit une alliance avec l'Angleterre, il étoit probable que les François ne portoient point la guerre dans l'Empire, et que la Prusse se trouveroit liée avec la Grande-Bretagne et avec la Russie; ce qui sembloit obliger l'Impératrice-reine à demeurer en paix, quelque envie qu'elle eût de

reconquérir la Silésie, et quelques préparatifs qu'elle eût faits pour agir aussitôt que l'occasion le lui permettroit. Avant que de se déterminer, le Roi jugea néanmoins à propos de s'assurer de la façon de penser de la cour de Russie : mais comme il avoit dans la personne du chancelier Bestuchew un ennemi déclaré, il ne fut pas possible de tirer des éclaircissemens directs de Péterbourg même, où toute intelligence entre les deux cours étoit rompue; il eut donc recours au S^r. de Klinggræff, son ministre à la cour impériale, et à mylord Holderness lui-même, pour savoir dans quels termes la Russie étoit avec l'Angleterre, et surtout si c'étoit la cour de Vienne ou celle de Londres qui avoit plus d'influence à Péterbourg. Le S^r. de Klinggræff répondit que les Russes étant une nation intéressée, il n'y avoit aucun doute qu'ils ne fussent plus attachés à ceux qui pouvoient les acheter, qu'à ceux qui n'avoient rien à leur donner; que l'Impératrice-reine manquoit souvent de ressources pour ses propres dépenses; qu'ainsi les Russes s'en tiendroient aux Anglois, que des richesses immenses mettoient en état de leur payer de gros subsides.

La réponse de mylord Holderness portoit que l'intelligence entre l'Angleterre et la Russie étant parfaite, le roi George comptoit fermement sur l'amitié de l'impératrice Élisabeth. Les informations que le Roi tiroit de son ministre à la Haye se trouvèrent quadrer si bien avec ce qu'on lui avoit écrit de Vienne et de Londres, qu'il crut que tant de personnes ne pouvoient se tromper toutes sur le même sujet, et que leurs conjectures étant les mêmes, elles devoient être justes. Ce fut ce qui le détermina ; il entra en négociation avec l'Angleterre, et fit répondre à mylord Holderness qu'il n'étoit pas éloigné de prendre avec le roi de la Grande-Bretagne des mesures innocentes, défensives, et uniquement relatives à la neutralité de l'Allemagne. Ces deux puissances se trouvant d'accord sur les principes de leurs liaisons, elles parvinrent bientôt à la conclusion du traité, qui fut signé à Londres le 16 Janvier 1756. Ce traité contenoit quatre articles, dont les trois premiers étoient relatifs aux garanties réciproques que ces deux puissances se donnoient pour la sureté de leurs propres États ; le dernier regardoit directement l'Allemagne, et portoit des

engagemens pour empêcher que des troupes étrangères n'y entrassent. Il y avoit deux articles secrets ; on convenoit par l'un que les Pays-bas autrichiens seroient exceptés de la garantie de l'Allemagne, et par l'autre l'Angleterre s'engageoit à payer 20,000 livres sterlings aux négocians prussiens qui avoient à prétendre un dédommagement des prises non restituées que les Anglois avoient faites sur eux pendant la dernière guerre. Ce traité arriva, signé, à Berlin environ un mois après que le duc de Nivernois s'y fut rendu. Louis XV envoyoit ce seigneur au Roi, pour renouveler l'alliance de Versailles dont le terme alloit finir, et plus encore pour faire entrer la Prusse dans le projet que la France méditoit contre l'électorat de Hanovre. L'argument le plus fort qu'employa le duc de Nivernois, pour engager le Roi dans cette alliance et dans cette guerre, fut de lui offrir la souveraineté de l'île de Tabago. Il faut savoir qu'après la guerre de 1740 les François avoient donné cette île au comte de Saxe ; et comme les Anglois en parurent très-mécontens, il fut stipulé qu'elle demeureroit déserte et ne pourroit être cultivée par aucune

nation. Cette offre étoit trop singulière pour être reçue. Le Roi tourna la chose en plaisanterie, et pria le duc de Nivernois de jeter les yeux sur quelqu'un qui fût plus propre que lui à devenir gouverneur de l'île de Barataria; il déclina de même le renouvellement d'alliance et la guerre dont il avoit été question; et pour agir avec la plus grande candeur vis-à-vis de la France, pour la convaincre de l'innocence des nouveaux engagemens qu'il avoit pris avec l'Angleterre, il ne fit point difficulté de montrer en original au duc de Nivernois le traité qui venoit d'être signé à Londres. La nouvelle de cette alliance causa une vive sensation à Versailles dans l'esprit de Louis XV et de son conseil; peu s'en fallut qu'ils ne dissent que le roi de Prusse s'étoit révolté contre la France. Examiné par un esprit impartial, le fait étoit différent. L'alliance de la Prusse avec la France alloit expirer dans deux mois; le Roi en qualité de souverain étoit autorisé à contracter des liaisons avec des peuples qui pouvoient assurer à ses États leur plus grand avantage. Il ne manquoit donc ni à sa parole ni à son bonheur en s'unissant avec le roi d'Angleterre, surtout dans

la vue de maintenir en paix par ces nouveaux arrangemens et ses États et toute l'Allemagne. Mais les François n'entendirent pas raison : il ne s'agissoit à Versailles que de la défection du roi de Prusse, qui abandonnoit perfidement ses anciens alliés; et la cour se répandit en reproches qui firent juger qu'elle ne borneroit pas son ressentiment à de simples paroles.

Nous avons vu dans le chapitre précédent par combien de ruses et de souplesse la cour de Vienne tâchoit de se rapprocher de celle de Versailles, et avec quelle application le comte Kaunitz avoit profité de son séjour à Paris pour familiariser l'esprit de la nation françoise avec l'idée de l'alliance autrichienne. Un moment d'humeur de Louis XV, et la mode qui s'introduisoit dans le conseil de Versailles de déclamer contre le roi de Prusse, firent tout d'un coup germer cette semence. La vivacité extrême de la nation françoise lui fit envisager une alliance avec la maison d'Autriche comme un rafinement supérieur de politique. Sur cela le comte de Starenberg fut chargé par l'Impératrice-reine de proposer l'alliance entre les deux cours. On fut bientôt

d'accord, parce qu'on vouloit la même chose des deux côtés; elle fut signée au nom du roi très-Chrétien par M. Rouillé et l'abbé de Bernis le 9 de Mai 1756. Ce fameux traité de Versailles, annoncé avec tant d'ostentation, nommé l'Union des grandes puissances, étoit de sa nature défensif, et contenoit en substance la promesse d'un secours de 24,000 hommes, au cas qu'une des puissances contractantes fût attaquée. Ce fut cependant cette alliance qui encouragea l'Impératrice-reine à l'exécution du grand projet qu'elle méditoit depuis longtemps.

L'union que les maisons d'Autriche et de Bourbon venoient de former, commençoit à faire soupçonner que le traité de Londres pourroit ne pas maintenir la tranquillité de l'Allemagne. La paix ne tenoit plus qu'à un cheveu; il ne s'agissoit que d'un prétexte, et quand il ne faut que cela, la guerre est comme déclarée; bientôt elle parut inévitable, car on apprit que tous les politiques s'étoient trompés sur le compte de la Russie. Cette puissance, chez laquelle les intrigues des ministres autrichiens prévalurent, rompit avec l'Angleterre

à cause de l'alliance que le roi de la Grande-Bretagne avoit conclue avec le roi de Prusse. M. de Bestuchew s'étoit trouvé un moment indécis entre sa passion pour les guinées, et la haine qu'il avoit pour le Roi; mais la haine l'emporta. L'impératrice Élisabeth, ennemie de la nation françoise depuis la dernière ambassade de M. de la Chétardie, aima mieux se liguer avec elle que de conserver une ombre d'union avec une puissance qui avoit la Prusse pour alliée. La cour de Vienne, agissant dans toutes les cours de l'Europe, profitoit des passions des souverains et de leurs ministres, pour les attirer à soi, et les gouverner selon les fins qu'elle se proposoit.

Durant ces reviremens de système si subits et si inattendus, les vaisseaux anglois ne gardoient plus de mesures avec les François; leurs vexations et les attentats qu'ils commettoient, poussèrent le roi de France presque malgré lui à leur déclarer la guerre. Les François annoncèrent avec ostentation qu'ils se préparoient à faire de leur côté une descente en Angleterre; ils répandirent des troupes le long des côtes de la Bretagne et de la Normandie; ils firent

construire des bateaux plats, pour transporter ces troupes, et assemblèrent quelques vaisseaux à Brest. Ces démonstrations épouvantèrent les Anglois; il y eut des momens où cette nation, qui passe pour si sage, se crut perdue. Le roi George, afin de la rassurer, eut recours à des troupes Hanovriennes et Hessoises, qu'il fit passer dans le royaume. On prit ainsi le change à Londres; les François y trouvèrent leur compte, et tandis qu'ils faisoient cet appareil pour un débarquement vis-à-vis des côtes de la Grande-Bretagne, ils firent une descente dans l'île de Minorque. Le duc de Richelieu, chargé de cette expédition, mit le siège devant Port-Mahon. Les Anglois ne s'apperçurent du dessein des François, que lorsqu'ils l'eurent exécuté; ils envoyèrent néanmoins une flotte dans la Méditerannée au secours de la place assiégée : leur amiral Byng fut battu par l'escadre françoise. Le gouvernement anglois, pour se disculper aux yeux d'une populace furieuse du malheur qui venoit d'arriver, fut obligé de lui sacrifier une victime, et fit arquebuser l'amiral Byng, dont bien des personnes sensées prétendoient prou-

ver l'innocence. Le duc de Richelieu essaya en vain de faire brêche à Port-Mahon, dont les ouvrages sont taillés dans le roc; impatient de ce que le siège tiroit en longueur, il fit donner un assaut général à la place : les François l'escaladèrent et la prirent.

Pendant que la fortune favorisoit les François dans le Sud de l'Europe, les affaires du Nord devenoient de jour en jour plus critiques ; les Russes formoient en Livonie des camps plus forts et plus considérables que tous ceux qu'ils y avoient eus les années précédentes. La cour de Russie étoit induite à ces démarches par celle de Vienne, qui réclamoit le traité de Péterbourg, comme si la guerre étoit déclarée, et comme si le cas de l'assistance avoit lieu. Une armée de 50,000 Moscovites sur la frontière de la Prusse devenoit un objet important; quelle que fût la cause de cet armement, l'effet en paroissoit redoutable. Le Roi avoit un canal par lequel il tiroit des avis certains sur les projets de ses ennemis, qui étoient près d'éclater; c'étoit un commis de la chancellerie secrète de Dresde, qui remettoit toutes les semaines au ministre prussien les dépêches

De l'année 1746.

que sa cour recevoit de Péterbourg et de Vienne, ainsi que la copie de tous les traités qu'il avoit trouvés dans les archives. Il parut par ces écrits que la cour de Russie s'excusoit de ne pouvoir entreprendre la guerre cette année, à cause que sa flotte n'étoit pas en état d'entrer en mer; mais elle promettoit en revanche de plus grands efforts pour l'année prochaine. Sur ces éclaircissemens le Roi prit le parti d'envoyer, en guise de réserve, un corps en Poméranie, composé de 10 bataillons et de 20 escadrons. Ces troupes se cantonnèrent
Août. aux environs de Stolpe, où elles ne pouvoient donner aucune jalousie à la Russie, et où néanmoins elles étoient à portée de renforcer le maréchal de Lehwald, dès qu'il seroit dans le cas d'appréhender quelque entreprise de la part des ennemis.

Bientôt la cour de Vienne rassembla plus de troupes en Bohème qu'à son ordinaire : elle en forma deux armées; l'une, sous les ordres du prince Piccolomini, campa près de Kœnigsgrætz; la principale, commandée par le maréchal Braun (Broune), s'établit près de Prague. Ce n'étoit pas assez : la cour amassa en Bohème

des magasins de guerre; elle fit rassembler des chevaux pour le transport des vivres, et pour la nombreuse artillerie qu'elle vouloit employer dans son armée; en un mot elle faisoit de ces préparatifs qui d'ordinaire n'ont lieu que lorsqu'une puissance se propose d'en attaquer une autre. Les dépêches de Dresde, qui venoient au Roi, étoient remplies des projets que formoit la cour de Vienne d'attaquer les états du Roi, et apprenoient que faute d'un meilleur prétexte l'Impératrice-reine s'en tiendroit à celui que fournissoit le différent que le Roi avoit eu avec le duc de Mecklenbourg. Ce différent étoit une bagatelle, et l'affaire étoit accommodée et assoupie. Il s'étoit agi du droit de faire des recrues. Le Duc s'étoit avisé de trouver mauvais qu'on l'exerçât; après qu'on lui eut prouvé la justice de la chose, comme il ne vouloit pas se rendre, le Roi se fit justice à lui-même. Quoiqu'il ne fût plus question de cette misère, l'Impératrice voulut la rappeler; elle prétendoit faire envisager les procédés du Roi comme contraires aux lois de l'Empire, et comme une violation de la paix de Westphalie: ce qui devoit l'engager à prendre fait et

cause pour le duc de Mecklenbourg, et à réclamer l'assistance de tous les garans de cette paix de Westphalie. La connoissance qui vint au Roi de ce dessein, jointe aux mouvemens de trois armées sur ses frontières, qui menaçoient d'un jour à l'autre d'une rupture ouverte, donna lieu à l'explication que demanda le Roi à la cour de Vienne sur la cause de ce grand armement; on pria cette cour de faire une réponse cathégorique, pour qu'on sût si elle avoit intention de maintenir la paix avec le Roi, ou de la rompre. La réponse du comte Kaunitz se trouva conçue en termes équivoques et ambigus; mais il s'expliqua plus ouvertement avec le comte de Flemming, ministre du Roi de Pologne à Vienne, lequel rendit compte de cet entretien dans une relation à sa cour. La copie de cette dépêche fut envoyée incontinent de Dresde à Berlin; le comte Flemming y dit : » Le comte Kaunitz se propose » d'inquiéter le Roi par ses réponses et de le » pousser à commettre les premières hostilités.» Il est vrai que le style en étoit si arrogant et si fier, qu'il en résultoit assez clairement que l'Impératrice-reine vouloit la guerre, et même

qu'elle vouloit que le Roi passât pour l'agresseur. Il étoit néanmoins probable que cette année s'écouleroit encore sans que les ennemis de la Prusse en vinssent aux dernières extrémités, parce que la cour de Péterbourg vouloit différer la guerre jusqu'à l'année suivante, et qu'il étoit apparent que l'Impératrice-reine attendroit que tous ses alliés fussent prêts, pour attaquer le Roi à forces réunies. Ces considérations donnèrent lieu d'examiner ce problème : s'il étoit plus avantageux de prévenir ses ennemis en les attaquant incontinent, ou s'il valoit mieux attendre qu'ils eussent achevé leurs grands préparatifs, en remettant à leur discrétion les entreprises qu'ils trouveroient bon de former. Quelque parti que l'on prît dans ces conjonctures, la guerre étoit également sûre et inévitable; il falloit donc calculer s'il y auroit plus d'avantage à la différer de quelques mois, ou à la commencer incessamment ? Vous verrez par la suite de cette histoire que le roi de Pologne étoit un des plus zélés partisans de l'union que l'Impératrice-reine avoit formée contre la Prusse. L'armée saxonne étoit foible : on

savoit qu'elle montoit à peu près à 18,000 hommes : mais on savoit aussi que pendant l'hiver même cette armée devoit être augmentée, et qu'on vouloit la porter au nombre de 40,000 combattans. En différant la guerre, le Roi donnoit donc le temps à ce voisin mal intentionné de se rendre plus formidable ; sans compter que la Russie ne pouvant pas entrer en action cette année, et la Saxe n'ayant pas achevé de perfectionner ses arrangemens, ces conjonctures paroissoient favorables, pour gagner sur les ennemis, en les prévenant dès la première campagne, des avantages qu'on perdroit par une délicatesse déplacée, si l'on renvoyoit les opérations à l'année suivante. De plus, par cette inaction on facilitoit aux ennemis le moyen de fondre à forces réunies sur les états du Roi, qui auroient servi de théâtre aux combats dès l'ouverture de la première campagne ; au lieu qu'en portant la guerre chez les voisins dont les mauvais desseins étoient mis en évidence, on l'établissoit chez eux, et l'on ménageoit par là les provinces de la domination prussienne. Quant à ce nom si terrible d'agresseur, c'étoit un vain

épouvantail,

épouvantail, qui ne pouvoit en imposer qu'à des esprits timides : il n'y falloit faire aucune attention dans une conjoncture importante, où il s'agissoit du salut de la patrie ; puisque le véritable agresseur est sans doute celui qui oblige l'autre à s'armer, et à le prévenir par l'entreprise d'une guerre moins difficile, pour en éviter une plus dangereuse, parce que de deux maux il faut choisir le moindre. Après tout, que les ennemis du Roi l'accusassent d'être agresseur, ou qu'ils ne le fissent point, cela revenoit au même, et ne changeoit rien au fond de l'affaire, la conjuration des puissances de l'Europe contre la Prusse étant toute formée. L'Impératrice-reine, celle de Russie, le roi de Pologne étoient d'accord et sur le point d'entrer en action, de sorte que le Roi n'en auroit eu ni un ami de moins, ni un ennemi de plus. Enfin il s'agissoit du salut de l'État et du maintien de la maison de Brandebourg : n'auroit-ce pas été dans un cas aussi grave, aussi important, commettre en politique une faute impardonnable, que de s'arrêter à de vaines formalités, dont on ne doit pas s'écarter dans le cours ordinaire des choses, mais auxquelles il ne faut

pas se soumettre dans des cas extraordinaires comme celui-ci, où l'irrésolution et la lenteur auroient tout perdu, et où l'on ne pouvoit se sauver qu'en prenant une résolution vigoureuse et prompte, et en l'exécutant avec activité?

Les différentes raisons que nous venons d'alléguer déterminèrent le Roi à prévenir ses ennemis : il fit signifier à la cour de Vienne qu'il prenoit sa réponse pour une déclaration de guerre, et qu'il se préparoit à la lui faire; il travailla ensuite aux dispositions nécessaires pour mettre les troupes en mouvement. Pour
Août. cette année la Prusse n'avoit rien à craindre de la part de la Russie par les raisons que nous avons rapportées plus haut, de sorte que le maréchal Lehwald se contenta de rassembler aux environs de Kœnigsberg les troupes qu'il avoit sous ses ordres, afin de les avoir à portée, et de pouvoir les mettre en campagne, si les circonstances l'exigeoient.

Le Roi se proposa d'attaquer les Autrichiens avec deux armées. Le maréchal Schwérin, qui reçut le commandement de celle de Silésie, devoit pénétrer dans le cercle de Kœnigsgrætz; l'autre, opposée aux Saxons et aux Autrichiens

en même temps, devant être naturellement la plus forte, fut formée des régimens de la Poméranie, de l'Électorat, du duché de Magdebourg, et des provinces de la Westphalie. Le Roi voulut la commander en personne: son dessein étoit d'entrer en Saxe sur plusieurs colonnes en même temps; ou pour désarmer les troupes, si on les trouvoit répandues dans leurs quartiers; ou pour les combattre, si on les trouvoit rassemblées en corps, afin de ne point garder un ennemi à dos en avançant en Bohème, et s'exposer à une perfidie semblable à celle des Saxons en l'année 1744. Le Roi se trouvoit autorisé à cette démarche par l'expérience du passé, par les engagemens que les Saxons avoient avec la maison d'Autriche, enfin par leurs mauvaises intentions, qui se manifestoient dans les dépêches de tous leurs ministres, que le Roi avoit en main; ainsi des raisons tirées du droit, de la politique et de la guerre appuyoient et justifioient sa conduite. Il fut en même temps résolu de gagner dans cette première campagne le plus de terrain qu'on pourroit, pour mieux couvrir les États du Roi, en éloigner la guerre autant qu'il seroit

possible, et la porter en Bohème, pour peu que cela parût faisable. Telles furent les dispositions générales qu'opposa le Roi à la ligue des plus grandes puissances de l'Europe, qui alloient l'assaillir. Bientôt les troupes prussiennes se mirent en marche, et commencèrent leurs opérations en Saxe et en Bohème, comme nous en rendrons compte dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Marche en Saxe; fameux camp de Pirna; entrée en Bohème; bataille de Lowofitz; campagne du maréchal Schwérin; secours de Schandau, battu; prise des Saxons; quartiers d'hiver; cordon.

En commençant cette guerre, il falloit préalablement ôter aux Saxons les moyens de s'en mêler et de nuire aux Prussiens. Pour porter la guerre en Bohème, on avoit l'électorat de Saxe à traverser; si l'on ne s'en rendoit pas maître,

on laissoit un ennemi derrière soi, qui, en ôtant la libre navigation de l'Elbe aux Prussiens, les obligeoit à quitter la Bohème aussitôt que le roi de Pologne le voudroit. Les Saxons en avoient usé ainsi dans la guerre de 1744, où, en interdisant cette navigation aux troupes du Roi, ils rendirent son expédition infructueuse. On ne se fondoit pas sur des conjectures vagues, pour leur supposer le même dessein. On avoit en main les preuves de leur mauvaise volonté; ainsi ç'auroit été commettre une faute irrémissible en politique, que de ménager par foiblesse un prince allié de l'Autriche, qui n'attendoit à se déclarer ouvertement pour elle que le moment où il pourroit le faire impunément: de plus, comme le Roi prévoyoit que la plus grande partie de l'Europe se préparoit à l'attaquer, il ne pouvoit couvrir la Marche électorale de Brandebourg qu'en occupant la Saxe, où il valoit mieux établir le théâtre de la guerre qu'aux environs de Berlin. Il fut donc résolu de porter la guerre en Saxe, de s'assurer de l'Elbe, et de tâcher, pour peu que l'occasion s'en présentât favorable, de désarmer les troupes saxonnes.

Au mouvement que quelques régimens firent pour se rendre de la Poméranie dans l'Électorat, les troupes saxonnes prirent une position entre l'Elbe et la Mulde ; elles entrèrent peu après dans leurs quartiers ordinaires, et bientôt elles se rassemblèrent de nouveau en cantonnant. Toutes ces marches et contremarches ne donnèrent point le change : le Roi savoit positivement que le dessein de la cour étoit d'assembler l'armée au camp de Pirna, où les Saxons, occupant une position inattaquable, croyoient pouvoir attendre en sureté les secours que les Autrichiens leur avoient fait espérer, et cependant ils se flattoient d'amuser les Prussiens par de frivoles négociations; de sorte que sans faire attention aux différentes marches de ces troupes, on s'en tint au projet de se porter incessamment avec l'armée au déboucher de la Bohème.

Le Roi divisa son armée en trois corps. La marche de ces trois colonnes se dirigea sur Pirna, qui fut le centre de leur réunion commune. La première partit de Magdebourg aux ordres du prince Ferdinand de Bronswic; elle prit le chemin de Leipsic et passa par Borne,

Chemnitz, Freyberg et Dippoldiswalda, pour se rendre à Cotta. La seconde colonne, où se trouvoit le Roi, marcha sur Pretsch, tandis que le prince Maurice de Dessau se rendit maître de Wittenberg; après quoi ce détachement, réuni au reste du corps, passa l'Elbe à Torgau, d'où le Roi se porta par Strehlen et Lommatsch à Wilsdruf. Ce fut là qu'on apprit avec certitude que toutes les troupes saxonnes s'étoient rendues à Pirna, que le Roi y étoit en personne, qu'il n'y avoit point de garnison à Dresde, mais que la Reine y étoit demeurée. Le Roi fit complimenter la reine de Pologne, et les troupes prussiennes entrèrent dans cette capitale, en observant une si exacte discipline que personne n'eut à s'en plaindre. L'armée campa près de Drèsde, d'où elle s'avança le lendemain vers Pirna, et se posta entre l'Elbe, Sédelitz et Zest. La troisième colonne sous le commandement du prince de Bévern traversa la Lusace, où ayant été jointe à Elsterwerda par 25 escadrons de cuirassiers et de housards venant de la Silésie, elle se porta sur Bautzen, sur Stolpen, et enfin sur Lohmen. Le prince Ferdinand arriva en même temps à Cotta, de sorte

que par la jonction de ces trois colonnes aux environs de Pirna, les troupes saxonnes se trouvèrent entièrement bloquées. Cependant le voisinage de tant d'armées ne donna lieu à aucun incident; on ne commit aucune hostilité. Les Saxons souffrirent avec beaucoup de civilité qu'on les affamât, et chacun de son côté tâcha d'assurer son établissement le mieux qu'il put. Le roi de Pologne, dans l'intention de gagner du temps, entama une négociation: il étoit plus aisé pour les Saxons d'écrire que de se battre; ils firent à plusieurs reprises des propositions, qui, n'ayant rien de solide, furent rejetées; leur but étoit d'obtenir une parfaite neutralité, et le Roi ne pouvoit y donner les mains, parce que les engagemens du roi de Pologne avec la cour de Vienne et la Russie lui étoient trop bien connus. Les Saxons cependant faisoient retentir toute l'Europe de leurs cris; ils répandoient les bruits les plus injurieux aux Prussiens sur leur invasion dans cet Électorat : il étoit nécessaire de désabuser le public de toutes ces calomnies, qui, n'étant point réfutées, s'accréditoient et remplissoient l'Europe de préjugés contre la conduite du

Roi. Depuis long-temps il possédoit la copie des traités du roi de Pologne et des relations de ses ministres aux cours étrangères. Quoique ces pièces justifiassent pleinement les entreprises de la Prusse, on ne pouvoit en tirer parti. Si on les eût publiées, les Saxons les auroient taxées de pièces supposées et forgées à plaisir, pour autoriser une conduite audacieuse qu'on ne pouvoit soutenir que par des mensonges. C'est ce qui obligea d'avoir recours aux pièces originales qui se trouvoient encore dans les archives de Dresde. Le Roi donna des ordres pour qu'on s'en saisît; elles étoient toutes emballées et prêtes à être envoyées en Pologne. La Reine, qui en fut informée, voulut s'y opposer; on eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle feroit mieux de céder par complaisance pour le roi de Prusse, et de ne point se roidir contre une entreprise qui, quoique moins mesurée qu'on n'auroit souhaité, étoit cependant la suite d'une nécessité absolue. Le premier usage qu'on fit de ces archives fut d'en donner l'extrait connu au public sous le titre de *Mémoire raisonné sur les desseins dangereux des cours*

de Vienne et de Dresde, avec les pièces justificatives.

Pendant que cette scène se passoit au château de Dresde, les troupes prussiennes et saxonnes demeuroient dans l'inaction, le roi de Pologne s'amusant de l'espérance des secours autrichiens qui devoient lui venir, et le roi de Prusse ne pouvant rien entreprendre contre un terrain vis-à-vis duquel le nombre et la valeur devenoient inutiles. Il ne sera pas hors de propos, pour l'intelligence des événemens que nous aurons à rapporter dans la suite, que nous entrions dans un détail circonstancié sur le fameux camp de Pirna, et sur la position que les troupes saxonnes y occupoient. La nature s'étoit complue, dans ce terrain bizarre, à former une espèce de forteresse, à laquelle l'art n'avoit que peu ou rien à ajouter. A l'orient de cette position coule l'Elbe entre des rochers, qui en rétrécissant son cours la rendent plus rapide; la droite des Saxons s'appuyoit à la petite forteresse de Sonnenstein près de l'Elbe : dans un bas-fond, au pied de ces rochers, est située la ville de Pirna dont le camp tire son nom; le front, qui fait face au

Nord, s'étend jusqu'au Kohlberg; celui-ci fait comme le bastion de cette courtine, devant laquelle règne un ravin de 60 à 80 pieds de profondeur, qui de là tournant vers la gauche entoure tout le camp, et va aboutir au pied du Kœnigstein. Du Kohlberg, qui forme une espèce d'angle, une chaîne de rochers dont les Saxons occupoient la crête, ayant l'aspect tourné vers l'Occident, va, laissant Rottendorf devant soi, et se rétrécissant vers Struppen et Léopoldsheim, se terminer aux bords de l'Elbe à Kœnigstein. Les Saxons, trop foibles pour remplir le contour de ce camp, qui présentoit de tous côtés des rochers inabordables, se bornèrent à bien garnir les passages difficiles, et cependant les seuls par lesquels on pût venir à eux; ils y pratiquèrent des abattis, des redoutes et des palissades; à quoi il leur étoit facile de réussir, vu les immenses forêts de pin dont les cimes de ces monts sont chargées. Ce camp, un des plus forts de l'Europe, ayant été examiné et reconnu en détail, fut jugé à l'abri des surprises et des attaques; et comme le temps et la disette pouvoient seuls vaincre tant d'obstacles, on résolut de le bloquer étroitement, pour

empêcher que les troupes saxonnes ne tirassent des vivres des environs, et d'en user en tout comme dans un siège en forme. Dans cette vue le Roi destina une partie de son monde à faire la circonvallation de ce camp, et l'autre fut employée à former l'armée d'observation. Cette disposition, la meilleure qu'on pût imaginer dans ces conjonctures, étoit d'autant plus sage, que les Saxons, s'étant réfugiés en hâte sur ces rochers, n'avoient pas eu le temps d'amasser beaucoup de subsistances, et que ce qu'ils en avoient ne pouvoit les mener tout au plus qu'à deux mois. Bientôt les troupes du Roi occupèrent tous les passages par lesquels les secours ou les vivres auroient pu arriver aux Saxons. Le Prince de Bévern avec sa division prit les postes de Lohmen, Wehlen, Oberswaden et Schandau tout le long de l'Elbe; sa droite communiquoit à la division du Roi par le pont qui fut construit proche de la briqueterie; 10 bataillons et 10 escadrons, qui campoient auprès du Roi, occupoient l'emplacement depuis l'Elbe et le village de Sédelitz jusqu'à Zest, où commençoit la division du prince Maurice, qui s'étendoit au-delà de

Cotta par des détachemens qu'il avoit poussés à Léopoldsheim, Markersdorf, Hennersdorf, et Nœllendorf : en tout 38 bataillons et 30 escadrons servoient à former cette circonvallation dont nous venons de parler.

D'autre part le maréchal Keith eut le commandement de l'armée d'observation; elle consistoit en 29 bataillons et en 70 escadrons. Le prince Ferdinand de Bronswic entra le premier en Bohème avec l'avant-garde ; ayant passé Péterswalde, il rencontra à Nœllendorf M. de Wied, général autrichien, avec 10 bataillons de grenadiers et de la cavalerie à proportion; il le délogea du village : l'Autrichien prit la fuite, et le Prince poursuivit sa marche. Le maréchal Keith approcha immédiatement après d'Aussig, et se campa à Johnsdorf, d'où il détacha M. de Mannstein, qui s'empara du château de Tetschen, pour assurer la navigation de l'Elbe. Les choses en restèrent là en Saxe et dans cette partie de la Bohème jusqu'à la fin du mois. D'un autre côté M. de Piccolomini campoit avantageusement près de Kœnigsgrætz sur les hauteurs situées entre le confluent de l'Adler et de l'Elbe. Son camp, de figure angu- Septembre.

laire, n'étoit abordable d'aucun côté. Le maréchal de Schwérin venoit de déboucher avec son armée par le comté de Glatz, d'où il s'avança d'abord à Nachod, puis sur les bords de la Métau, et enfin sur Aujest, où il défit M. de Buccow, qui, venant au-devant de lui avec un corps de cavalerie, se fit bien battre et perdit 200 hommes. Le maréchal de Schwérin ne pouvoit rien entreprendre sur M. de Piccolomini dans le poste où se tenoient les Autrichiens; il n'y avoit aucun grand projet à former, ni pour des sièges, ni pour des batailles; et comme la saison étoit d'ailleurs assez avancée, il se contenta de consommer toutes les subsistances qu'il trouva en Bohème, et fourragea jusques sous les canons de l'armée impériale, sans que M. de Piccolomini fît mine de s'en appercevoir. Un détachement de housards prussiens défit 400 dragons ennemis proche de Hohenmaut, et en ramena la plus grande partie prisonniers. C'est à quoi se bornèrent les entreprises du maréchal de Schwérin, par la raison que M. de Piccolomini, se gardant bien de faire des mouvemens, demeura scrupuleusement renfermé dans son camp, qui

valoit mieux qu'une infinité de places de guerre.

Les grands coups ne purent se porter cette année que par l'armée du Roi. Cette armée avoit les Saxons à prendre, et les secours qui pouvoient leur venir, à éloigner. Les choses s'embrouilloient de jour en jour davantage de ce côté-là. Quoiqu'on eût enfermé le camp de Pirna de manière à empêcher l'entrée des vivres et des secours, il avoit été toutefois impossible d'occuper tous les sentiers qui traversent les forêts et les rochers des environs. Cela faisoit que le roi de Pologne entretenoit encore, quoiqu'avec peine, une correspondance avec la cour de Vienne; et l'on apprit sur la fin de Septembre que le maréchal Braun avoit reçu des ordres de sa cour de dégager à tout prix les troupes saxonnes que les Prussiens bloquoient à Pirna. Le maréchal Braun, qui s'étoit avancé avec son armée à Budin, avoit trois moyens d'exécuter ce projet : l'un de marcher contre le maréchal Keith, et de battre cette armée, ce qui n'étoit pas facile; le second, de prendre le chemin de Billin et de Tœplitz, et d'entrer en Saxe, soit par le Bas-

berg, soit par Nœllendorf; mais ce mouvement l'obligeoit à prêter le flanc au maréchal Keith, et exposoit à être ruinés tous les magasins qu'il avoit entre Budin et Prague. Le troisième moyen qui lui restoit étoit d'envoyer un détachement à la rive droite de l'Elbe, qui, prenant par Bœhmisch Leippa, Schlukenau, et Rumbourg, se rendît à Schandau. Cette dernière expédition ne pouvoit mener à rien de décisif, parce que les Prussiens, par le moyen de leur pont de Schandau, pouvoient envoyer des secours dans cette partie, et que le terrain du côté d'Oberrathen et Schandau, coupé, difficile, et susceptible de chicanes, fournit des passages assez impraticables, pour qu'un bataillon y puisse arrêter une armée entière. Comme ce moment critique alloit décider de toute la campagne, le Roi jugea que sa personne seroit nécessaire en Bohème, pour s'opposer aux entreprises que ses ennemis pouvoient former. Il arriva le 28 au camp de Johnsdorf; les troupes y étoient postées sur un terrain étroit, dominé par des éminences, le dos appuyé contre un escarpement de rocher si serré, qu'on auroit eu de la peine, dans le cas d'une action, à porter des secours d'une

d'une partie de ce camp à l'autre, sans s'exposer à de grands embarras. Cette position se trouvant telle, qu'il falloit l'abandonner à l'approche de l'ennemi, elle fut quittée le lendemain. On étoit trop éloigné du maréchal Braun, pour en avoir des nouvelles, et comme il étoit important d'observer ses mouvemens de plus près, le Roi se mit à la tête de l'avant-garde, composée de 8 bataillons et de 20 escadrons, et s'avança à Tirmitz, où il apprit que le maréchal Braun passeroit le lendemain l'Éger proche de Budin; c'étoit précisément le temps de l'approcher pour éclairer ses démarches, et de le combattre même, si l'occasion s'en présentoit. Dans la situation où se trouvoient les choses, les projets de ceux qui commandoient ces armées étoient si opposés, qu'il falloit nécessairement qu'ils en vinssent à une décision, soit que le maréchal Braun voulût se frayer le passage en Saxe l'épée à la main, soit qu'il n'agît que par des détachemens. Le 30 l'armée du Roi le suivit sur deux colonnes: à peine l'avant-garde eut-elle gagné la croupe du Pascopol, qu'elle découvrit un camp dans la plaine de Lowositz; la droite s'en appuyoit à Wielhotta; Septembre.

Lowositz étoit devant son front; Sulowitz se trouvoit devant sa gauche, dont l'extrémité se prolongeoit derrière l'étang de Schirkowitz. L'avant-garde poursuivit sa marche : elle délogea de Welmina quelques centaines de pandours; ils occupoient un poste d'avertissement. Ce village est situé dans un bassin entouré de rochers, dont la plupart sont taillés en forme de pain de sucre; cependant cette hauteur et le bassin même dominent les plaines des environs. Le Roi fit avancer en diligence son infanterie, pour occuper les vignes et les débouchés du côté de la plaine de Lowositz. Les troupes arrivèrent vers les dix heures, et passèrent la nuit au bivouac à peu de distance derrière l'avant-garde, qui étoit postée vis-à-vis
Octobre. de l'ennemi. Le lendemain 1 d'Octobre on fut reconnoître dès la pointe du jour ce camp qu'on avoit découvert la veille; un brouillard épais étendu sur la plaine empêcha de distinguer les objets. On voyoit comme à travers un crêpe la ville de Lowositz, et à côté, de la cavalerie en deux troupes, dont chacune paroissoit être de cinq escadrons. Sur cela on déploya l'armée; une colonne d'infanterie se

forma par la droite, l'autre par la gauche : la cavalerie se mit en seconde ligne ; car le terrain, trop étendu pour la petite armée du Roi, l'obligea d'employer 20 bataillons pour sa première ligne, de sorte qu'il ne lui en resta qu'une réserve de 4. Les autres se trouvoient, ou à la garde des magasins, ou en détachemens. Le champ de bataille sur lequel les troupes du Roi se formèrent, alloit en s'élargissant par la gauche. Le penchant des montagnes vers Lowositz est couvert de vignes divisées en petits enclos de pierre à hauteur d'appui, qui distinguent les limites des propriétaires; M. de Braun avoit garni ces enclos de pandours, pour arrêter les Prussiens : ce qui fit qu'à mesure que les bataillons de la gauche se formoient, ils s'engageoient avec l'ennemi aussitôt qu'ils entroient en ligne. Cependant ce feu étoit mal nourri; et comme les pandours ne faisoient pas une résistance vigoureuse, l'on se confirma dans l'opinion où l'on étoit, que ce détachement qu'on avoit vu la veille campé dans ces environs, se préparoit à la retraite, et que les pandours qui tirailloient dans ces vignes et les troupes de cavalerie répandues dans la plaine, étoient des-

tinés à faire l'arrière-garde des autres. Cela paroissoit d'autant plus plausible, que l'on ne découvroit aucune trace d'une armée. On se trompoit fort dans ces suppositions; car les premières troupes qu'on avoit vues à Lowositz, étoient l'avant-garde de M. de Braun. Les Autrichiens ignoroient la marche de l'armée du Roi, et n'en furent informés qu'en la voyant déboucher de Welmina : le maréchal Braun en fut averti par le général qui commandoit son avant-garde; sur quoi la nuit même il vint le joindre avec son armée à Lowositz. Le brouillard dont nous avons parlé dura jusques vers les 11 heures, et ne se dissipa tout-à-fait que lorsque l'action fut près de finir. En supposant toujours qu'on n'avoit à faire qu'à une arrière-garde, on fit tirer quelques volées de canon contre la cavalerie autrichienne; ce qui l'inquiéta et la fit changer de position et de forme à plusieurs reprises : tantôt elle se mettoit en échiquier, quelquefois sur trois lignes, puis en ligne contigüe; quelquefois cinq ou six troupes tirant vers leur gauche disparoissoient, bientôt après elles paroissoient plus nombreuses qu'elles ne sembloient être au commencement.

Enfin ennuyé de cette manœuvre oiseuse, qui faisoit perdre le temps et n'avançoit point les affaires, le Roi crut qu'en faisant charger cette cavalerie par une vingtaine d'escadrons de dragons, cette arrière-garde seroit bien vîte dissipée, et le combat terminé. Sur quoi les dragons descendirent des hauteurs, et se formèrent au bas sous la protection de l'infanterie prussienne; ils choquèrent et renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent vis-à-vis d'eux. En poursuivant les fuyards, ils reçurent du village de Sulowitz en flanc et de front un feu de petites armes et d'artillerie qui les ramena à la position où ils s'étoient formés au pied des vignes. On jugea dès-lors qu'il ne s'agissoit plus d'arrière-garde, mais que le maréchal Braun se trouvoit avec les Autrichiens vis-à-vis de l'armée. Le Roi voulut retirer sa cavalerie, pour la remettre en seconde ligne sur la hauteur; mais par des quiproquo, malheureusement trop fréquens les jours de bataille, il arriva que tous les cuirassiers s'étoient joints aux dragons, et qu'avant que l'aide de camp pût leur apporter les ordres du Roi, s'abandonnant à leur impétuosité et au désir de se signaler, ils donnèrent pour la se-

conde fois : ils eurent bientôt culbuté la cavalerie ennemie, et quoiqu'ils reçussent le même feu qui avoit ramené les dragons à la première charge, ils poursuivirent les Autrichiens jusqu'à trois mille pas; emportés par leur ardeur ils franchirent un fossé large de 50 pieds, à trois cents pas au-delà duquel un autre fossé plus profond encore couvroit l'infanterie impériale. M. de Braun fit aussitôt jouer 60 pièces de ses batteries contre la cavalerie prussienne, et la força de revenir se former de nouveau au pied de la montagne; ce qu'elle exécuta avec ordre, n'étant point poursuivie. Le Roi, ne voulant plus risquer qu'elle se livrât à de pareilles saillies, la fit repasser en seconde ligne derrière son infanterie. Pendant que cette cavalerie revenoit, le feu de la gauche commençoit à devenir et plus vif et plus considérable : le maréchal Braun vouloit changer l'état de la question; se voyant sur le point d'être assailli, il aima mieux attaquer lui-même. Dans cette vue il avoit fait filer 20 bataillons derrière Lowositz, qui s'étant glissés successivement le long de l'Elbe vinrent soutenir les pandours qui se battoient dans les vignes, et

tâchèrent même de tourner le flanc gauche des Prussiens. L'infanterie les repoussa vigoureusement; elle força les enclos des vignes les uns après les autres, et descendant dans la plaine, elle poursuivit quelques bataillons ennemis, qui de frayeur se précipitèrent dans l'Elbe. Une autre troupe de fuyards se jeta dans les premières maisons de Lowositz, faisant mine de s'y défendre; alors quelques bataillons de la droite furent détachés, pour renforcer la gauche de manière que la gauche des Prussiens s'appuyât à l'Elbe, et dans cette disposition elle s'avança fièrement d'un pas déterminé sur Lowositz, sans que la droite de l'armée du Roi quittât la hauteur où elle étoit appuyée. Les grenadiers tirèrent dans les maisons par les portes et les fenêtres; ils y mirent enfin le feu, pour achever plus vîte; et quoique ces troupes eussent consumé toute leur poudre, cela n'empêcha pas que les régimens d'Itzenplitz et de Manteufel n'entrassent dans Lowositz la bayonnette baissée, et ne forçassent neuf bataillons tout frais, que M. de Braun y avoit envoyés, à leur céder la place et à prendre la fuite. Alors toutes les troupes de l'ennemi qui

avoient combattu dans cette partie, lâchèrent le pied, et cédèrent la victoire aux Prussiens. Le Roi ne put pas profiter de ce succès autant qu'il l'auroit souhaité, parce qu'il n'avoit proprement battu que l'aile droite des impériaux; ils occupoient encore le village de Sulowitz, et comme leur gauche se trouvoit postée derrière le fossé dont nous avons parlé, ils ne donnèrent point prise à la cavalerie prussienne. En même temps M. de Braun fit faire un beau mouvement à ses troupes; il fit avancer quelques brigades de sa gauche qui n'avoient point combattu, dont il se servit pour couvrir ses troupes débandées, qui sortoient de Lowositz et s'enfuyoient en grand désordre. Il se retira la nuit, et fit occuper Leutmeritz par un détachement qui rompit le pont de l'Elbe qu'il avoit devant lui. Le Maréchal avec le gros de son armée reprit son camp de Budin, et détruisit tous les ponts de l'Éger, pour en empêcher le passage aux Prussiens. L'armée du Roi perdit en morts et blessés 1200 hommes à ce combat; MM. de Quadt et de Luderitz, tous deux généraux de bataille, y furent tués; on ne fit que 700 prisonniers, parmi lesquels

un prince Lobkowitz, général des Impériaux. Si la cavalerie avoit pu être employée sur la fin de l'action, le nombre des prisonniers eût été bien plus considérable. Le prince de Bévern fut détaché le lendemain avec 8,000 hommes à Schirkowitz, village situé à la droite de la position du Roi, à demi-chemin de Budin. Il envoya de son camp des partis le long de l'Éger pour en reconnoître les passages, et plus encore pour donner de l'attention et causer de la jalousie à M. de Braun, afin de le contenir par ces démonstrations, et l'empêcher de penser à secourir le roi de Pologne et les troupes saxonnes. L'armée de Bohême s'en tint là; trop foible pour rien entreprendre contre l'ennemi, elle se contenta de l'observer. Le Roi ne pouvoit en effet agir offensivement. Pour donner vraiment de la jalousie à M. de Braun, il falloit passer l'Éger, et dans ce cas le détachement des Impériaux de Leutmeritz, se trouvant derrière les Prussiens, étoit à portée de leur enlever leur magasin d'Aussig: de plus, en passant l'Éger on s'éloignoit trop de sa ligne de défense, et l'on se mettoit hors de portée d'envoyer en Saxe de prompts secours. Si l'on

se déterminoit à prendre Leutmeritz, loin de gagner par là, on se trouvoit dans un plus grand embarras, parce qu'on s'affoiblissoit par la garnison que demandoit cette ville, et que ne pouvant pas garnir les hauteurs qui l'environnent et qui la dominent, on auroit exposé cette garnison à être enlevée aussitôt qu'attaquée. Toutes ces raisons firent que le Roi fut obligé de se contenter d'avoir gagné une bataille au commencement de cette guerre, et qu'il borna ses projets à empêcher que M. de Braun ne fît des détachemens, ou, s'il en faisoit, à pouvoir en envoyer de tout aussi forts au secours du camp de la Saxe. L'armée prussienne de Bohème étoit de la moitié plus foible que celle des Impériaux; mais les troupes étoient si bonnes, si bien disciplinées, et les officiers si pleins de valeur, qu'elles se comptoient, si non supérieures, du moins égales à l'ennemi. Quelle que soit la bonne opinion qu'on a de soi-même, la sécurité est toujours dangereuse à la guerre, et il vaut mieux prendre des précautions superflues, que de négliger les nécessaires; et comme le nombre étoit du côté des Autrichiens, que d'ailleurs le Roi auroit pu se voir

obligé de faire des détachemens, il ordonna qu'on travaillât à élever quelques batteries, et à retrancher les parties les plus foibles de son camp : ces mesures se trouvèrent d'autant plus sages, qu'on apprit le 6 que M. de Braun avoit détaché à la sourdine quelques régimens de son armée; que ce corps, taxé à 6,000 hommes, ayant passé par Raudnitz, s'avançoit vers Bœhmisch-Leippa, pour suivre de là la route qui mène en Saxe. Quoique ce détachement ne causât pas de grandes appréhensions, le Roi en avertit le margrave Charles et le prince Maurice demeurés en Saxe, et se mit à la tête d'un renfort de cavalerie, pour les mener au camp de Sédelitz, où il n'étoit resté que 30 escadrons; ce qui n'étoit pas suffisant pour arrêter les Saxons, sur-tout s'ils avoient entrepris de percer du côté de Hohendorf et de Tœplitz. Sa Majesté partit le 13 de Lowositz avec 15 escadrons, et arriva le 14 à midi à son armée, qu'elle trouva à Struppen, quartier que le roi de Pologne avoit occupé durant tout le temps que les Saxons avoient été bloqués.

Les choses avoient entièrement changé de face en Saxe, depuis que le Roi avoit pris le

commandement de son armée en Bohème. La bataille de Lowositz avoit frappé la cour; elle n'espéroit que foiblement l'assistance des Impériaux. Les troupes étant d'ailleurs menacées d'une disette prochaine, les généraux saxons voulurent se frayer eux-mêmes un chemin à travers les Prussiens; leur projet étoit de se sauver en passant l'Elbe, et ils tentèrent de jeter un pont à Wilsted: vis-à-vis de ce lieu se trouvoit une redoute prussienne, qui coula à fond quelques-uns de leur bateaux; ce qui dérangea leurs mesures. Ils changèrent alors de dessein, et firent transporter leurs pontons à Halbstadt, qu'ils regardoient comme l'endroit le plus propre et le plus convenable pour leur sortie, surtout à cause des secours que M. de Braun venoit de leur promettre de nouveau. Toutes les opérations que les armées firent alors dans ces contrées, se trouvoient si intimement liées avec la nature du terrain, que nous sommes obligés pour l'intelligence du lecteur de lui en donner l'idée la plus nette que nous pourrons. Par la description que nous avons faite du poste de Pirna, on a pu juger de la force de son assiette; mais s'il étoit difficile de l'emporter, il

n'étoit pas moins difficile d'en sortir. La plus naturelle, la plus aisée de ses issues est par Léopoldsheim; en descendant de leurs rochers, les Saxons prenoient, par Hermersdorf et Nœllendorf, le chemin de la Bohème. Ce n'est pas à dire qu'ils auroient forcé ce passage sans perte; il y avoit toutefois apparence qu'ils auroient sauvé une partie de leur monde. Tœplitz une fois gagné, ils ne rencontroient plus que de légers obstacles, et personne ne pouvoit les empêcher de se joindre par Eger aux Autrichiens. Il y a toute apparence que les généraux saxons ne connoissoient pas les situations de Halbstadt, de Burkersdorf, de Schandau, de Ziegenruck, et surtout qu'ils ignoroient la disposition dans laquelle les Prussiens occupoient ces postes; sans quoi ils ne se seroient jamais engagés dans une aussi mauvaise affaire. M. de Lestwitz étoit posté avantageusement avec 11 bataillons et 15 escadrons entre Schandau et un village nommé Wendische-Fehre. M. de Braun, qui étoit entré en Saxe à la tête de son détachement, vint se camper vis-à-vis de lui. Les Autrichiens occupèrent les villages de Mitteldorf et d'Altendorf; mais trouvant M. de Lest-

witz plus fort qu'ils ne l'avoient prévu, ils n'eurent garde de l'attaquer. M. de Braun ne pouvoit pas se porter sur Burkersdorf, dont une chaîne de rochers impraticables le séparoit; il ne trouvoit pas son compte à s'engager avec M. de Lestwitz; et cependant, pour prêter la main aux Saxons du côté d'Altstadt, il étoit obligé de faire défiler son monde deux à deux par des chemins étroits vis-à-vis des Prussiens, et sous le feu de leurs petites armes. De tous ces différens partis il n'y en avoit aucun qu'un homme expérimenté, comme l'étoit M. de Braun, pût prendre sans risquer sa réputation; il aima donc mieux se tenir dans l'inaction, que de mener inutilement ses troupes à la boucherie. Du
Octobre. côté d'Altstadt, où les Saxons avoient résolu de passer l'Elbe, est à la rive droite de ce fleuve une petite plaine, dominée par le Lilienstein, rocher escarpé, qui en borne une partie; aux deux côtés de ce rocher se présentoient cinq bataillons prussiens, aux ordres de M. de Retzow, derrière des abattis qui en forme de croissans alloient s'appuyer des deux côtés au coude que l'Elbe forme en cet endroit; cinq cents pas derrière ce poste 6 bataillons et 5

escadrons occupoient le défilé de Burkersdorf; derrière ce défilé se trouve une chaîne de rochers âpres et escarpés, nommé le Ziegenruck, qui, embrassant tout ce terrain, aboutit des deux côtés à l'Elbe. Pour percer de ce côté-là, les Saxons avoient donc trois postes à forcer consécutivement, les uns plus redoutables que les autres. Ce fut néanmoins pour tenter leur évasion de ce côté qu'ils commencèrent dès le onze d'Octobre à établir leurs ponts. Les Prussiens se gardèrent bien de les traverser dans cet ouvrage. Leur descente de Tirmsdorf vers l'Elbe étoit assez praticable; mais lorsque leurs ponts furent achevés, et que de l'autre bord ils voulurent monter le rocher pour gagner la plaine d'Altstadt, ils ne trouvèrent qu'un sentier étroit qui servoit aux pêcheurs. Il fallut une demi-journée pour y faire passer deux bataillons; les pluies abondantes qui tombèrent, achevèrent d'abymer ce chemin : ils furent obligés d'abandonner leurs canons, qu'il étoit impossible de transporter à l'autre rive; ainsi toute leur artillerie resta sur les retranchemens qu'ils venoient de quitter. La lenteur de leur passage fut cause que la cavalerie, l'infanterie,

le bagage, l'arrière-garde de tout ce corps pêle-mêle et en désordre demeurèrent aux environs de Struppen. Le 13, avant le jour, le prince Maurice d'Anhalt fut le premier averti de l'évasion des Saxons; l'armée prit sur le champ les armes, et se mettant sur sept colonnes, elle gravit encore avec peine contre ces rochers de Pirma, tout abandonnés qu'ils étoient de leurs défenseurs; les généraux la formèrent sur la crête de ces montagnes entre le Sonnenstein et Rottendorf. M. de Ziethen avec ses housards attaqua aussitôt l'arrière-garde de l'ennemi, et la poussa jusqu'à Tirmsdorf; les compagnies franches, et les chasseurs prussiens se logèrent dans un bois proche de cette arrière-garde, d'où ils l'incommodèrent beaucoup par leur feu. Le prince Maurice, qui survint, envoya le régiment de Prusse infanterie occuper une hauteur derrière les Saxons. A peine eut-on tiré deux coups de canon de cette colline, que les Saxons, surpris de recevoir du feu d'un endroit duquel ils n'en attendoient pas, et mis en désordre, prirent soudain la fuite; les housards se jetèrent sur le bagage, qu'ils pillèrent, et les chasseurs se glissèrent dans un bois voi-

sin

sin de l'Elbe, d'où ils tirèrent sur l'arrière-garde saxonne, qui achevoit de passer le pont. Ils perdirent alors entièrement la tête : ils coupèrent eux-mêmes les cables de leur pont; le courant l'entraîna jusqu'à Rathen, où les Prussiens le prirent. Le prince Maurice fit aussitôt camper les troupes sur les hauteurs de Struppen; leur gauche alloit vers l'Elbe, et leur droite se prolongeoit derrière un ravin profond qui va se perdre du côté de Hennersdorf. Telle étoit la situation des choses, lorsque le Roi arriva avec ses dragons à Struppen. Les Saxons attendoient un certain signal dont ils étoient convenus avec les Impériaux, pour attaquer de concert les Prussiens : ce signal ne se donna point; ce qui acheva de leur faire perdre toute espérance. Ils ne furent que trop convaincus alors, en voyant la manière dont M. de Retzow étoit posté, qu'il leur étoit impossible de se faire jour eux-mêmes. D'un autre côté le roi de Pologne, qui s'étoit réfugié au Kœnigstein, pressoit de là vivement ses généraux d'attaquer M. de Retzow à Lilienstein, et le comte Rutowsky lui remontroit à son tour avec force l'inutilité de cette entreprise, qui mèneroit

à une effusion de sang et à un massacre dont après tout le Roi ne pourroit tirer aucun avantage. M. de Braun se trouvoit dans un cas aussi embarrassant, mais moins fâcheux : il avoit devant lui un corps de troupes prussiennes, supérieur en nombre; et comme toute communication lui étoit coupée avec le Kœnigstein, qu'il rencontroit des empêchemens physiques dans toutes les entreprises qu'il pouvoit former pour dégager les Saxons, et qu'il avoit à craindre que ces troupes se rendant prisonnières à son insu, il n'eût aussitôt toute l'armée prussienne sur les bras, il jugea la situation de l'armée saOctobre. xonne désespérée, et ne pensant plus qu'à sauver son propre détachement, il se retira le 14 en Bohème. Les housards prussiens le suivirent; M. de Warneri battit son arrière-garde et passa 300 grenadiers cravates au fil de l'épée. Cette entreprise si mal exécutée donna lieu aux reproches les plus injurieux, que se firent les généraux saxons et les généraux autrichiens ; ils avoient tort les uns et les autres. Le général saxon, qui avoit fait le projet de cette évasion, étoit le seul coupable; il avoit sans doute consulté des cartes fautives; il n'a-

voit jamais été sur les lieux, dont la situation lui étoit inconnue : car quel homme sensé choisira pour sa retraite un défilé qui passe par des rochers escarpés dont l'ennemi est le maître? Ces lieux tout-à-fait contraires par leur position aux manœuvres que les Autrichiens et les Saxons avoient dessein d'y faire, furent les vraies causes des malheurs que ces derniers y éprouvèrent; tant l'étude du terrain est importante, tant la situation des lieux décide des entreprises militaires et de la fortune des États. Le roi de Pologne fut du haut du Kœnigstein spectateur de la situation déplorable où se trouvoient ses troupes, manquant de pain, entourées d'ennemis, et ne pouvant pas même par une résolution désespérée se faire jour aux dépens de leur sang, parce que toute ressource leur étoit ôtée; pour ne les point voir périr de faim et de misère, il fut obligé de consentir qu'elles se rendissent prisonnières de guerre, et qu'elles missent bas les armes.

Le comte Rutowsky fut chargé de dresser cette triste capitulation. Tout ce corps se rendit, et les officiers s'engagèrent sur leur honneur à ne plus servir contre les Prussiens durant cette

guerre; comme on comptoit sur leur parole, on les relâcha. Pour ne point humilier un ennemi vaincu, le Roi fit rendre au roi de Pologne les drapeaux, les étendards et les timbales qui appartenoient à ses troupes; il consentit aussi d'accorder la neutralité à la forteresse de Kœnigstein. Mais dans le temps même qu'il tâchoit d'adoucir le sort du roi de Pologne, celui-ci concluoit en secret un traité avec l'Impératrice-reine, par lequel il lui cédoit, moyennant un certain subside, 4 régimens de dragons et 2 pulks d'ulans, qu'il entretenoit en Pologne : ces procédés ne servoient qu'à justifier la conduite que les Prussiens avoient tenue jusqu'alors. Le roi de Pologne, dégoûté de la guerre plus que jamais après la scène qui venoit de se passer, demanda le libre passage pour sa personne, afin d'aller s'établir en Pologne; non-seulement on le lui accorda, mais on poussa l'attention jusqu'à faire retirer toutes les troupes prussiennes qui se trouvoient sur son passage, pour dérober à sa vue des objets qui ne pouvoient que lui faire de la peine. Il partit le 18 avec ses deux fils et son ministre pour Varsovie.

L'armée saxonne qui venoit de se rendre consistoit en 17,000 têtes; l'artillerie qu'on prit passa 80 pièces de canon. Le Roi distribua ces troupes, et en forma vingt nouveaux bataillons d'infanterie : mais il commit la faute de n'y point mêler de ses sujets, à l'exception des officiers, qui étoient tous de ses États; cette faute influa dans la suite sur le peu d'usage qu'on tira de ces régimens, et sur les mauvais services qu'ils rendirent. Après la reddition des Saxons le Roi retourna en Bohème, pour en retirer son armée. Le maréchal Keith quitta le 25 le camp de Lowositz, et se replia sur Linay, sans que l'ennemi le suivît; le régiment d'Itzenplitz, qui gardoit un gué de l'Elbe au village de Solesel, fut attaqué cette nuit même, et se défendit si bien, que non content de repousser l'ennemi, il lui fit encore des prisonniers. De Linay l'armée continua paisiblement sa marche par Nœllendorf, Schœnwalde, Gishubel, et arriva le 30 en Saxe : le Roi la fit cantonner entre Pirna et les frontières de la Bohème.

En même temps que l'armée du Roi entroit en Saxe, le maréchal de Schwérin quittoit les

environs de Kœnigsgrætz et se retiroit en Silésie. Comme il étoit en marche vers Skalitz, il fut suivi par quelques milliers de Hongrois, qui harceloient son arrière-garde. Le Maréchal, qui n'entendoit pas raillerie, se mit à la tête d'une partie de sa cavalerie, fondit brusquement sur eux, les défit, et les poursuivit jusqu'à Smirsitz, après quoi il reprit tranquillement sa marche, et se trouva avec son armée le 2 de Novembre sur la frontière de la Silésie.

Novembre.

La tranquillité dans laquelle se tinrent les ennemis permit de faire entrer de bonne heure les troupes dans leurs quartiers; on forma le cordon pour les quartiers d'hiver. Le prince Maurice eut le commandement de la division qu'on envoya à Chemnitz et à Zwickau, d'où il envoya des détachemens pour garder les gorges de la Bohème, et fit retrancher les postes d'Ausche, d'Oelsnitz, et du Basberg : M. de Hulsen commandoit les brigades de Freyberg et de Dippoldiswalde, et tenoit les postes de Sayda, de Frauenberg, et d'Einsidel. Le Roi confia à M. de Zastrow la gorge de Gishubel, et le passage de Hœhlendorf; de là, en passant l'Elbe, le cordon prenoit de Dresde par Bi-

schofswerda jusqu'à Bautzen, où une tête de 10 bataillons et d'autant d'escadrons étoit prête à porter des secours où le besoin le demanderoit. M. de Lestwitz se tenoit à Zittau avec 6 bataillons; pour assurer sa communication, il avoit des détachemens à Hirschfelde, Ostritz, et Marienthal. Le prince de Bévern avoit les postes de Gœrlitz et de Lauban sous ses ordres, avec 10 bataillons et 15 escadrons. M. de Winterfeld et le prince de Wurtemberg, qui allèrent avec un détachement en Silésie, continuoient le cordon, en prenant de Greiffenberg et Hirschberg, à Landshut et Friedland. M. de Fouquet couvroit le comté de Glatz; un autre corps de l'armée du maréchal de Schwérin hiverna du côté de Neustadt, et servit à couvrir la haute Silésie contre les incursions que les Impériaux auroient pu y faire de la Moravie.

Ce fut dans cette disposition que les troupes prussiennes passèrent l'hiver de 1756 à 1757.

CHAPITRE V.

De l'hiver de 1756 *à* 1757.

L'INVASION des Prussiens en Saxe causa une vive sensation en Europe; plusieurs cours n'en savoient pas les raisons, ou, ne voulant pas même les connoître, blâmoient et désapprouvoient la conduite du Roi. Le roi de Pologne crioit contre la violence des Prussiens; ses ministres dans les cours étrangères exagéroient les maux de la Saxe, envenimoient et calomnioient les démarches les plus innocentes du Roi. Ces clameurs retentissoient à Versailles, à Péterbourg, et par toute l'Europe. Le roi de France étoit déjà piqué de ce que le roi de Prusse, au lieu de renouveler le traité de Versailles, venoit de conclure avec le roi d'Angleterre l'alliance de Londres. D'un côté, les ministres autrichiens aigrissoient l'esprit de la nation françoise, pour l'entraîner dans la guerre d'Allemagne; d'un autre, on se servoit des larmes de la Dauphine pour émouvoir la com-

passion de Louis XV, afin qu'il prît le parti du roi de Pologne. Le roi très-Chrétien se rendit à d'aussi vives sollicitations, et résolut de porter la guerre en Allemagne. Il ne suspendit les effets de cette démarche que pour la colorer par un prétexte apparent et naturel; M. de Broglio, ambassadeur de France en Saxe, eut ordre de le fournir, en donnant lieu aux Prussiens d'insulter à son caractère. C'étoit l'homme le plus propre qu'on pût choisir pour brouiller des cours. La commission dont il étoit chargé donna lieu à la conduite bizarre qu'il tint pendant que les Saxons étoient bloqués dans leur camp de Pirna. Il étoit demeuré à Dresde; il voulut à différentes reprises se rendre à Struppen auprès du roi de Pologne: quoique cela fût généralement défendu, il voulut forcer les gardes, pour s'attirer des violences de leur part; il essaya inutilement de passer la chaîne des vedettes; on lui opposa, toutes les fois qu'il tenta de le faire, tant de politesse et tant de fermeté, qu'il ne put se rendre auprès du roi de Pologne, ni trouver un prétexte léger pour brouiller le roi de Prusse et le roi de France. Cela impatienta la cour de Ver-

sailles, qui, sans chercher d'autres détours, renvoya M. de Knyphausen, ministre prussien à Paris, et rappela M. de Valori qui résidoit à Berlin. Cette démarche d'éclat obligea le Roi, à son retour de Bohème, de faire signifier à M. de Broglio à Dresde, où le Roi établissoit son quartier, que toute intelligence venant d'être rompue entre les deux cours par le rappel des ministres, il n'étoit plus séant qu'un ambassadeur de France résidât dans un lieu où se trouvoit Sa Majesté, et qu'il n'avoit qu'à se préparer à partir incessamment pour aller trouver le roi de Pologne, auprès duquel il étoit accrédité. M. de Broglio reçut cette déclaration avec cet air de dignité et de hauteur que les ministres françois savent prendre lorsqu'ils se souviennent des belles années de Louis XIV. Cependant il n'en partit pas moins promptement pour Varsovie. La cour de Versailles, qui vouloit la rupture, et qui, ayant perdu de vue le point fixe de sa politique de pousser la guerre par mer contre les Anglois, ne se conduisoit que par ses caprices et des impulsions étrangères, déclara qu'elle regardoit l'invasion des Prussiens en Saxe comme une violation de la paix de

Westphalie, dont elle étoit garante; elle crut le prétexte de cette garantie suffisant pour se mêler de cette guerre, et pour y entraîner même les Suédois. L'abbé de Bernis, qui avoit été le promoteur de l'alliance conclue avec la maison d'Autriche, reçut le poste qu'avoit eu M. Rouillé, et devint ministre des affaires étrangères. Enfin l'impétuosité françoise, qui pousse l'esprit de cette nation d'un extrême à l'autre, l'inconséquence des ministres, l'animosité dont le roi de France étoit déjà rempli contre le roi de Prusse, la nouveauté et la mode, accréditèrent tellement à la cour cette alliance des Autrichiens, qu'on la considéroit comme un chef-d'œuvre de politique. Les ministres impériaux étoient seuls à la mode; et ils se servirent si adroitement de l'influence qu'ils avoient dans le conseil de Louis XV, qu'au lieu de 24,000 hommes d'auxiliaires que la France étoit obligée de donner à l'Impératrice-reine, ils intriguèrent si bien, que le printemps suivant 100,000 François passèrent le Rhin. Bientôt les Suédois furent sommés par le ministère de Versailles de remplir la garantie du traité de Westphalie. Le sénat de cette nation

étoit depuis long-temps aux gages de la France. Quoique les constitutions du royaume défendent en termes exprès et positifs de ne point déclarer la guerre sans le consentement des trois ordres qui forment la diète ou les états généraux, les partisans de la France violèrent cette loi fondamentale, et passant par-dessus toutes les formalités usitées en pareils cas, ils adoptèrent aveuglément les mesures que le roi de France leur prescrivoit. Pendant que la cour de Versailles préparoit si laborieusement les moyens de bouleverser l'Allemagne, un fou pensa causer une révolution en France; c'étoit un fanatique obscur, qui, ayant servi en qualité de domestique dans un couvent de Jésuites en Flandre, se proposa d'assassiner Louis XV. Ce malheureux, nommé Damiens, se rendit à Versailles, pour y épier le moment d'exécuter son abominable projet. Un soir que le Roi devoit partir pour Choisi, cet insensé se glisse dans la foule, approche du Roi par derrière, et lui plonge son couteau dans le côté. Il fut arrêté sur le champ. La blessure du monarque fut trouvée légère. Le parlement se saisit du coupable; les prisons furent remplies de personnes

qu'il avoit chargées par ses dépositions, mais qui étant innocentes recouvrèrent la liberté; et jusqu'à présent le public n'a été instruit que vaguement des motifs qui ont porté ce monstre à cet attentat atroce. La cour de Vienne, qui agissoit si puissamment à Versailles, n'étoit pas moins diligente à intriguer chez les autres puissances de l'Europe; elle dépeignoit à Péterbourg l'entrée des Prussiens en Saxe sous les couleurs les plus noires : c'étoit une injure faite à la Russie; c'étoit braver les forces de cet empire; c'étoit un mépris manifeste des garanties que l'impératrice Élisabeth avoit données au roi de Pologne de son électorat. Pour appuyer ces insinuations, les Autrichiens prodiguoient à Péterbourg les calomnies contre la Prusse, et les sommes d'argent qu'ils y répandoient ne furent pas inutiles à leur dessein. Pour hâter la marche des troupes russes, l'Impératrice-reine promit de payer annuellement un subside de deux millions d'écus à l'impératrice Élisabeth: cette somme étoit proprement payée par la France; c'étoit l'évaluation du contingent qu'elle devoit à l'Autriche, qui par ce subside engageoit la Russie à déclarer la guerre à la Prusse.

Cependant les ministres de l'Impératrice-reine ne travailloient pas avec moins de zèle à Ratisbonne pour engager dans ces troubles les États de l'Empire ; de leur côté les François intimidèrent la diète par leurs menaces, au point qu'elle souscrivit aveuglément aux volontés de la cour de Vienne : il fut résolu par les conclusions de cette diète que le S. Empire formeroit une armée d'exécution, qui s'avanceroit tout droit dans l'électorat de Brandebourg. Le commandement de cette armée fut décerné au prince de Hildbourghausen, maréchal au service d'Autriche. Alors le fiscal de l'Empire se mit sur les rangs; il avança que les rois de Prusse et d'Angleterre devoient être mis au ban de l'Empire : quelques princes représentèrent que, si autrefois l'électeur de Bavière avoit été condamné à ce ban, cela ne s'étoit fait qu'après sa défaite à la bataille de Hœchstædt, et que dès que les armées impériales en auroient gagné de pareilles, il seroit libre à chacun de procéder contre les deux Rois. La France comprit que si l'on se précipitoit à publier cet arrêt, la cour de Vienne commettroit sa dignité, et qu'il y au-

roit à craindre de plus, que les deux Rois et leurs adhérens ne se séparassent entièrement du saint Empire romain; ils firent toutes ces représentations à Vienne, et conseillèrent à la Reine d'attendre les succès de la fortune, pour penser ensuite aux mesures ultérieures qu'elle auroit à prendre. Quoique cet avis prévalût, cela n'empêcha pas le fiscal d'agir avec une indécence et une grossièreté insupportables contre des Rois, envers lesquels des ennemis même observent communément des procédés honnêtes et respectueux. Il auroit été difficile de répondre aux écrits injurieux et amers de cette diète, si M. de Plotho, ministre du Roi à Ratisbonne, n'eût pas eu le talent et l'adresse de tremper sa plume dans le même fiel. Le style de la cour impériale n'étoit pas plus doux: on le distinguoit néanmoins des écrits du fiscal par des insolences pleines de fierté et par quelque chose de plus piquant, mêlé d'arrogance et de hauteur. Le Roi, indigné contre ces procédés, fit insinuer à l'Impératrice qu'on pouvoit être ennemi sans se dire des injures; qu'il suffisoit aux souverains de vider leurs débats par l'épée, sans prostituer leur dignité par des

écrits en style des halles : ces remontrances furent long-temps vaines, et n'acquirent du poids qu'après le gain de quelques batailles.

Tandis que toute l'Europe s'armoit contre les rois de Prusse et de la Grande-Bretagne, l'Angleterre se trouvoit dans une subversion générale, qui engourdissoit le gouvernement, et seroit devenue préjudiciable aux intérêts de la nation, si des changemens survenus à propos n'avoient encore à temps redressé les choses. Les dissensions domestiques qui agitoient l'intérieur de l'État, étoient fomentées par le duc de Cumberland, qui se flattoit de parvenir à remplir de ses créatures les premiers postes : c'étoit lui qui avoit soulevé la nation contre les François; c'étoit lui qui avoit allumé la guerre, dans l'espérance que le ministère ne pourroit pas se soutenir en un temps de trouble. Les premières entreprises des Anglois tournèrent si mal, qu'ils perdirent Port-Mahon; ce fut là le prétexte dont se servit le parti de ce prince, pour taxer le duc de Newcastle de malhabileté. A l'ouverture du parlement les esprits s'échauffèrent, l'animosité des partis redoubla, et tant de ressorts furent mis

L'hiver de 1756 à 1757.

en

en œuvre par les intrigues du duc de Cumberland, que le duc de Newcastle, fatigué par la faction plutôt que vaincu, résigna ses emplois; le parti de Cumberland, triomphant, fit donner les sceaux au S^r. Fox, créature du Prince. Cependant ce nouvel arrangement ne put se soutenir; M. Fox quitta de lui-même cette place qu'on lui avoit fait obtenir par tant d'intrigues, et le duc de Newcastle rentra dans ses charges. Ces déplacemens de ministres n'auroient cependant pas tiré à conséquence, s'il n'en avoit résulté une espèce d'inaction et de léthargie dans les affaires : les ministres et les grands étoient plus occupés de l'intérêt de leurs factions, que des mesures à prendre contre la France. Plus animés contre leurs compétiteurs que contre les ennemis de la nation, ils ne prenoient aucune mesure pour la campagne prochaine. Personne ne pensoit à former des projets pour la guerre de mer jusqu'alors malheureuse, encore moins pour la guerre qui étoit sur le point d'embraser l'Allemagne. Ce qui intéressoit le plus le Roi dans ce moment, c'étoit de faire prendre aux Anglois des mesures relatives à la guerre du con-

tinent; et comme il prévoyoit en gros sur quoi pourroient rouler les opérations de l'armée françoise dans l'Empire, il envoya au roi d'Angleterre un projet qu'il avoit dressé pour la défense commune de l'Allemagne. Ce mémoire rouloit sur les points suivans : il proposoit de maintenir Wésel, pour en faire la place d'armes des alliés, par où l'on restoit le maître de passer le Rhin; il demandoit qu'on assemblât l'armée en un lieu convenable derrière la Lippe entre Wésel et Lippstadt : cette position donnoit l'avantage de porter les troupes selon le besoin, soit vers le Rhin, soit vers le Wéser. De plus, si les François marchoient en Hesse, l'armée de la Lippe, en s'avançant vers Francfort, les obligeoit à quitter prise, et en attendant que les opérations auroient éloigné du Rhin l'armée alliée, la forteresse de Wésel auroit assez occupé les François, pour donner le temps de venir à son secours; d'ailleurs, tant que cette place tenoit, il n'étoit pas à présumer que les troupes françoises du bas Rhin s'enfonçassent trop dans la Westphalie. Le roi d'Angleterre, qui s'étoit peu appliqué à ces sortes de matières, lut le projet sans en

comprendre l'importance, et comme il y étoit question de soutenir Wésel, il se défia des raisons dont le roi de Prusse se servoït; il avoit en revanche une confiance entière en ses ministres de Hanovre, qui ne cessoient de lui représenter qu'il falloit se borner à la défense du Wéser. Cette idée étoit fausse en tout sens, parce que le Wéser est presque généralement guéable et que sa rive opposée à l'électorat de Hanovre domine l'autre, de sorte que la nature n'a pas voulu, quoi qu'en pût dire M. de Munchhausen, que jamais général habile se servît de cette rivière dans le sens qu'il proposoit. Son avis prévalut néanmoins, et tout ce qu'on put obtenir du roi d'Angleterre fut qu'il consentît à faire repasser les troupes hanovriennes et hessoises en Allemagne. Le manque d'harmonie entre le Roi, les Anglois et les Hanovriens mit le premier dans le cas de prendre des mesures différentes de celles qu'il avoit imaginées pour le duché de Clèves et la forteresse de Wésel: obligé d'abandonner cette place, il donna des ordres pour qu'on ruinât une partie des ouvrages; il fit transporter par mer à Magdebourg la nombreuse artillerie qui

garnissoit les remparts; et la garnison eut ordre d'évacuer la ville, et de se retirer à Bielefeld, pour se joindre au printemps à l'armée alliée, qui devoit s'y assembler sous les ordres du duc de Cumberland. Après la preuve que les ministres de Hanovre avoient donnée du crédit qu'ils avoient sur l'esprit du roi d'Angleterre, il étoit clair que pour aller à la source d'où partoient les résolutions, il falloit s'adresser à eux. On avoit tout à craindre pour l'armée du duc de Cumberland, moins commandée par ce prince que par un tas de jurisconsultes qui n'avoient jamais vu de camp, ni lu de livre qui traitât de l'art militaire, mais se croyoient égaux aux Marlborough et aux Eugène. Les intérêts du Roi étoient trop liés avec ceux du roi d'Angleterre, pour qu'il vît de sang froid le mauvais parti qu'on alloit prendre : se flattant de le prévenir, il envoya M. de Schmettau à Hanovre. Ce général fit à ces magistrats présomptueux et ignorans les représentations les plus énergiques, pour les faire renoncer au projet de campagne qu'ils avoient formé; il leur en démontra les défauts; il leur en prédit les conséquences, mais le tout en vain; s'il

leur avoit parlé arabe, ils l'auroient tout autant compris. Ces ministres, dont l'esprit étoit resserré dans une sphère étroite, ne savoient pas assez de dialectique pour suivre un raisonnement militaire; leur peu de lumières les rendoit méfians, et la crainte d'être trompés dans une matière qui leur étoit inconnue, augmentoit l'opiniâtreté naturelle avec laquelle ils soutenoient leurs opinions : toutes ces raisons rendirent la mission de M. de Schmettau infructueuse.

Les François, plus fins qu'eux, leur avoient persuadé fermement qu'ils ne vouloient que traverser leur pays; que leur projet de campagne n'étoit calculé que contre le roi de Prusse; qu'en un mot ils vouloient assiéger Magdebourg, et que pourvu que les Hanovriens se tinssent spectateurs tranquilles de cette scène durant le cours des opérations de la campagne, leur pays seroit épargné, et leurs personnes en considération. Ces ministres furent la dupe de leur crédulité, et les François les punirent de la perfidie qu'ils vouloient commettre envers le roi de Prusse, comme on le verra dans le récit de la campagne prochaine.

Pendant que toutes ces négociations agitoient l'Europe, le Roi étoit à Dresde, où la reine de Pologne lui donnoit d'autres embarras. Cette princesse, en faisant complimenter tous les jours le Roi par son grand-maître le comte de Questenberg, en lui prodiguant des assurances d'amitié, entretenoit des intelligences secrètes avec les généraux autrichiens, et les avertissoit de tout ce qu'elle étoit à portée d'apprendre. Ces menées donnèrent lieu aux précautions que l'on prit pour découvrir la correspondance. Comme on fouilloit exactement aux portes tous les ballots, toutes les marchandises et les paquets qui venoient de Bohème, on ouvrit un jour une caisse de boudins adressés à Madame Ogilvi, grande-maîtresse de la Reine, qui avoit des terres aux environs de Leutmeritz; en examinant ces boudins on les trouva tous farcis de lettres. Cette découverte rendit la cour plus retenue dans ses correspondances. Cependant le même train continuoit toujours, avec la différence qu'on s'y prenoit avec plus de finesse. Ce n'étoit pas à quoi se bornoit la mauvaise volonté de la Reine; car elle envoyoit des émissaires dans

toutes les garnisons où le Roi formoit ces régimens nouvellement levés des Saxons pris au Lilienstein; elle les faisoit exciter à la sédition, à la révolte et à la désertion. Elle en débaucha beaucoup, et fut cause qu'au commencement de la campagne des corps entiers se soulevèrent et passèrent du côté des ennemis. Le dessein du roi de Pologne et de ses alliés étoit de rétablir ces corps en Hongrie, pour les mettre sur le pied où ils étoient avant que les Prussiens les prissent : ils assemblèrent des soldats; mais manquant d'officiers, ils eurent recours à un moyen dont l'histoire ne fournit aucun exemple de la part de princes laïques. On dispensa les officiers saxons de la parole d'honneur qu'ils avoient donnée aux Prussiens de ne plus servir contre eux, et plusieurs officiers furent assez lâches pour obéir. Dans des siècles d'ignorance on trouve des papes qui relevoient les peuples du serment de fidélité qu'ils avoient prêté à leurs souverains; on trouve un cardinal Julien Césarini qui oblige un Ladislas, roi de Hongrie, à violer la paix qu'il avoit jurée à Soliman. Ce crime, qui autorisa le parjure, n'avoit été que celui de quelques pontifes

ambitieux et implacables, mais jamais celui des rois, chez lesquels on devroit retrouver la bonne foi, fût-elle bannie du reste de la terre. Si j'insiste sur de pareils traits, c'est qu'ils caractérisent l'esprit d'animosité et l'acharnement opiniâtre qui régnoient dans cette guerre, et qui la distinguent de toutes les autres. Cependant la France et l'Autriche ne retirèrent pas de ces régimens saxons les services qu'ils en attendoient; ils en furent pour leur argent et pour leur dispense.

Dans cette effervescence générale les troupes ennemies ne furent pas plus tranquilles dans leurs quartiers, que les négociateurs ne l'étoient pour leurs intrigues. Les corps que le Roi avoit en Lusace furent les plus exposés aux entreprises qu'on forma contre eux. Cette province fait du côté de Zittau une espèce de point qui s'enfonce en Bohème et va toujours en se rétrécissant. Les Autrichiens environnèrent cette partie de la Saxe par de gros détachemens qu'ils avoient à Friedland, à Gabel, et à Rombourg. Ces détachemens, commandés par de jeunes officiers qui cherchoient avec ardeur les occasions de se distinguer, furent pres-

que pendant tout l'hiver en campagne. Le prince de Lœwenstein étoit à la tête de l'un, et M. de Lascy, fils du Maréchal, qui avoit servi avec distinction en Russie, conduisoit l'autre. Ils entreprirent tantôt sur le poste d'Ostritz, tantôt sur celui de Hirschfeld ou de Marienthal, et quoiqu'ils ne parvinssent point à surprendre les officiers prussiens qui défendoient ces postes, ils tuèrent toutefois du monde inutilement. M. de Blumenthal, major au régiment Henri, perdit la vie dans une occasion pareille, et plusieurs soldats, dont on auroit pu tirer de meilleurs services, y périrent. Le corps de M. de Lestwitz à Zittau, celui du prince de Bévern à Gœrlitz, furent fatigués par des alertes perpétuelles, étant obligés d'envoyer des secours tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; l'inquiétude et l'activité des Autrichiens les tinrent continuellement sur pied et en action. Mais les ennemis se fortifièrent dans ces environs des troupes de Flandre qui venoient joindre leur armée; à la longue la partie seroit devenue inégale, et comme il falloit nécessairement des renforts aux Prussiens, pour qu'ils se soutinssent en Lusace, le Roi y fit avancer la réserve qui

jusqu'alors avoit occupé en Poméranie la partie de cette province la plus voisine de la Prusse. D'abord la destination de ces troupes avoit été de joindre le maréchal de Lehwald, pour le mettre plus en état de résister à l'armée des Russes; mais le besoin le plus pressant l'emporta sur celui qu'on ne voyoit que dans l'éloignement : il falloit considérer qu'en partageant avec trop d'égalité l'armée en trois corps, aucun des trois ne seroit assez fort pour frapper un coup vigoureux et décisif; au lieu qu'en rassemblant une grosse masse en Saxe, on pouvoit espérer de remporter dès le commencement de la campagne un avantage assez considérable sur les Impériaux, pour que leurs alliés en fussent étourdis, et que même quelques-uns d'eux se désistassent des desseins de guerre et de conquête qu'enfantoit leur ambition.

Les régimens prussiens qui venoient de la Poméranie arrivèrent vers le milieu de Mars à Gœrlitz; on les employa à fortifier les postes qui n'étoient pas assez garnis de troupes, et depuis qu'ils furent en Lusace, les ennemis se tinrent tranquilles.

Vers ce temps-là le Roi fit un tour en Silésie, pour s'aboucher avec le maréchal de Schwérin; ils se virent à Haynau. On y arrêta le projet de la campagne prochaine, et l'on prit les mesures les plus justes pour en dérober la connoissance à l'armée même; après quoi le Roi retourna en Saxe, et tout s'y prépara, ainsi qu'en Silésie, à exécuter ces desseins aussitôt que la saison et les arrangemens relatifs aux subsistances pourroient le permettre.

CHAPITRE VI.

Campagne de 1757.

Les troupes prussiennes entrèrent en canton- Avril.
nement sur la fin de Mars; elles étoient partagées en quatre corps différens. Le prince Maurice commandoit aux environs de Zwickau; le Roi avec le gros de l'armée se tenoit entre Dresde, Pirna, Gishubel et Dippoldiswalde; le prince de Bévern avoit rassemblé aux environs de Zittau le corps qui avoit hiverné

en Lusace, et le maréchal de Schwérin s'étoit avancé avec son armée sur les frontières de la Bohème entre Glatz, Friedland et Landshut. Le projet de campagne qu'on avoit formé étoit que ces quatre corps, pénétrant à la fois en Bohème, arrivassent par différentes directions à Prague, qui leur serviroit de point de ralliement. On pouvoit se promettre que ce grand mouvement jetteroit une confusion étonnante dans les différens corps des ennemis répandus dans leurs quartiers: on pouvoit espérer d'en surprendre quelques-uns et d'avoir occasion d'engager des affaires particulières avec les autres, pour en faire périr une partie en détail; ce qui donneroit un ascendant et une supériorité aux Prussiens pour le reste de la campagne, et pourroit les mener à une action décisive, dont le succès fixeroit le sort de cette guerre. Rien n'étoit plus important que de cacher ce projet; il ne pouvoit réussir qu'en en dérobant la connoissance et le soupçon même aux ennemis, et à la cour de Saxe, qui trahissoit les Prussiens, et à l'armée, pour que l'imprudence ne le divulguât pas. Afin d'en imposer également à tout le monde, on fit for-

tifier et pallissader la ville de Dresde, pour la mettre en état de défense. Le Roi choisit en même temps un certain nombre de camps avantageux à l'entour de Dresde, comme s'il se préparoit à une guerre défensive. Ces camps furent marqués à Cotta, Maxen, Possendorf, au Windberg et à Moren. Les chasseurs saxons qu'on y employa n'eurent rien de plus pressé que d'en avertir la cour, et la reine de Pologne ne manqua pas aussitôt d'en informer les généraux autrichiens. On ne s'en tint pas uniquement à ces fausses démonstrations, et pour endormir davantage les généraux ennemis, on fit quelques foibles incursions en Bohème, comme si l'on vouloit se venger par là des partis que les ennemis avoient envoyés pendant l'hiver en Lusace, pour inquiéter les Prussiens. Dans cette vue le prince Maurice fit une course vers Éger; le maréchal Keith entreprit à Schlukenau un détachement autrichien, qui ne l'attendit pas; le prince de Bévern surprit à Bœhmisch Friedland 400 fantassins et pandours, qui se rendirent prisonniers. Toutes ces petites entreprises entretinrent les Impériaux dans leur sécurité; ils se persuadèrent que le Roi se bornoit

Avril. à leur donner de petites alarmes, et ils ne le soupçonnèrent pas de plus grands desseins.

Les différens corps de l'armée prussienne se mirent en mouvement, les uns le 20, les
29. autres le 29 d'Avril. Le prince Maurice pénétra en Bohême par le Basberg, d'où il s'avança sur Commotau. Le Roi se campa à Nœllendorf; il poussa son avant-garde à Karwitz, d'où M. de Zastrow fut détaché avec sa brigade, pour occuper Aussig et chasser les Autrichiens du château de Tetschen. Le lendemain l'armée se rendit à Linay, où le prince Maurice, qui venoit de Brix, la joignit. Tous les quartiers autrichiens se replièrent en-delà de l'Éger à l'approche des Prussiens : le château de Tetschen ne se rendit que le 27; M. de Zastrow eut le malheur d'y être tué. L'armée passa ensuite le Pascopol, et traversant les plaines de
24. Lowositz, elle vint se camper à Trebnitz. On occupa le Hasenberg, et la droite s'appuya au Pascopol. Cette position se trouva vis-à-vis de celle que le maréchal Braun venoit de prendre à Budin : on savoit que ce maréchal y attendoit le lendemain une division de ses troupes, qui avoit hiverné dans les cercles

de Saaz et d'Éger; on voulut tenter de prévenir cette jonction, et même essayer si l'on ne pourroit pas combattre ce corps avant qu'il fût à portée du camp de Budin. Pour cet effet il fut résolu que la nuit même l'armée passeroit l'Éger à un mille et demi au-dessus du camp de M. de Braun; et si l'occasion ne se présentoit pas de battre cette division qui étoit en chemin, du moins devoit-il résulter de cette manœuvre qu'en tournant la position de M. de Braun, on l'obligeroit à l'abandonner. On établit en conséquence deux ponts à Koschtitz; ils ne furent achevés que le lendemain matin, que les troupes passèrent l'Éger. Les housards qu'on envoya aussitôt à la découverte rencontrèrent près de Pénitz la division qui devoit joindre M. de Braun. Cette division, étant informée du passage des Prussiens, se replia sur Welwarn, sans qu'il fût possible de l'entamer, parce que la moitié de l'armée avoit à peine passé la rivière. Le maréchal Braun ne tarda pas à s'appercevoir que son poste étoit tourné; il comprit qu'il ne pouvoit se joindre avec les troupes qui lui venoient qu'en se retirant à Welwarn, et il se mit aussitôt en marche

pour y arriver : les housards prussiens harcelèrent son arrière-garde, et firent quelques pri-
28. sonniers. L'armée du Roi se campa à Budin et employa le lendemain à réparer les ponts de l'Éger, pour assurer la communication de la Saxe : les magasins importans que les ennemis avoient à Martinowe, à Budin, et à Karwatitz, tombèrent entre les mains des Prussiens; ce qui facilita considérablement la subsistance des troupes. De Budin l'armée s'avança sur Welwarn, que l'ennemi venoit d'abandonner et l'on poussa jusqu'à Tuchomirsitz une avant-garde composée de 40 escadrons et de tous
30. les grenadiers de l'armée; le Roi, qui s'y trouvoit, vit l'armée de M. de Braun, qui étoit encore en marche. Derrière ces colonnes qui défiloient, suivoit une arrière-garde dont la contenance mal assurée fit naître l'envie de l'attaquer; M. de Ziethen donna dessus et fit 300 prisonniers. Dès le commencement les en-
Mai. nemis s'étoient postés sur le Weisse-Berg; ils l'abandonnèrent le 2 de Mai : l'avant-garde prussienne s'en saisit, et vit l'ennemi passer la ville de Prague, et prendre un camp de l'autre côté de la Moldau. L'armée du Roi occupa le même

même jour tous les environs de la ville, et en forma une espèce de circonvallation; sa droite s'appuyoit à la haute Moldau, d'où le camp alloit, en embrassant S. Roc et le couvent de la Victoire, s'appuyer à Podbaba à la basse Moldau.

Durant cette marche de l'armée du Roi, le prince de Bévern avoit poussé de son côté les opérations avec vigueur : il étoit entré le 20 d'Avril en Bohème, en s'avançant par Krottau et Kratzen sur Machendorf; sa cavalerie battit en marche un détachement autrichien, qui s'avançoit pour faire une reconnoissance. L'ennemi avoit pris à Reichenberg une position avantageuse; le comte de Kœnigseck commandoit ce corps, dont on évaluoit la force à 28,000 combattans. Ce fut le 21 d'Avril que le prince de Bévern se mit en mouvement pour l'attaquer; il s'avança sur deux colonnes, prenant le chemin de Habendorf vers l'armée ennemie. Il falloit passer une chaussée pour y arriver. Ce défilé, que les ennemis ne pouvoient défendre avec la mousquéterie, n'arrêta guères les Prussiens. Au-delà de ce passage se trouvoit le corps de M. de Kœnigseck, auquel il avoit donné la forme d'un cercle. La cava-

lerie autrichienne occupoit le centre de ce cercle, et se trouvoit rangée en trois lignes sur une petite plaine, enchassée entre les deux ailes d'infanterie qui alloient en avançant, le dos appuyé à d'épaisses forêts, ayant en quelques endroits des abattis devant elle, et des redoutes garnies d'artillerie dont le feu protégeoit la cavalerie. La droite du prince de Bévern attaqua la gauche de l'ennemi; 15 escadrons prussiens chargèrent en même temps cette cavalerie impériale dans la plaine, et la mirent en déroute. Le prince de Wurtemberg y fit des prodiges de valeur. Alors M. de Lestwitz attaqua la droite de l'ennemi et les redoutes qui couvroient Reichenberg, et quoiqu'il traversât différens défilés avant que d'y arriver, néanmoins le régiment de Darmstadt, commandé par le colonel de Hertzberg, força ces redoutes, et obligea l'ennemi à prendre la fuite; on le poursuivit de hauteur en hauteur jusqu'à Kochlitz et à Dorffel. La difficulté de ce terrain montueux, et l'impossibilité qu'il y a que des troupes qui veulent demeurer en ordre, puissent atteindre un ennemi qui fuit à la débandade, empêchèrent le prince de Bévern de rui-

ner entièrement ce corps. Les Autrichiens perdirent environ 1800 hommes à cette action, dont 800 furent pris par le prince de Bévern. La perte des Prussiens ne passa pas 300 hommes, parce que l'ennemi ne leur avoit pas opposé une résistance opiniâtre. Le prince de Bévern suivit à Libenau M. de Kœnigseck, où un défilé impraticable, derrière lequel ce général avoit formé son monde, l'empêcha de tenter de nouvelles entreprises.

De ce côté les Prussiens n'auroient pu pénétrer plus avant en Bohème, si le maréchal de Schwérin en survenant ne les eût secondés à propos. L'armée de Silésie fut la première qui entra en Bohème le 18 d'Avril; elle déboucha dans ce royaume par 5 différens chemins. Une de ces colonnes qui se dirigeoit sur Schatzlar pensa y surprendre les princes de Saxe, qui s'y trouvoient : celle qui prenoit la route de Guldene-Els rencontra 300 pandours, qui d'un rocher escarpé défendoient le passage aux Prussiens; M. de Winterfeld trouva le moyen de faire gravir contre ces rocs quelques troupes, qui prirent ces pandours à revers, et les passèrent au fil de l'épée : les trois autres colon-

nes, qui débouchèrent par le comté de Glatz, n'ayant point rencontré d'ennemis sur leur chemin, joignirent toutes le maréchal de Schwérin à Kœnigshof. Ce maréchal, ayant des nouvelles de ce qui s'étoit passé du côté du prince de Bévern, se porta derrière M. de Kœnigseck, qu'il pensa surprendre dans son camp de Libenau; les Autrichiens décampèrent en hâte et voulurent diriger leur marche sur Jung-Buntzlau: M. de Schwérin les y prévint encore, et s'empara en même temps du magasin considérable que les ennemis avoient formé à Kosmanos. Ce fut à cet endroit où le corps de la Lusace joignit l'armée de la Silésie. Cependant M. de Kœnigseck s'avançoit à grandes journées vers Prague; le maréchal le suivit à Bénatek, d'où il détacha, pour talonner l'ennemi de plus près, M. de Wartenberg qui défit près de Alt-Buntzlau l'arrière-garde autrichienne, forte de 1500 hommes, dont le plus grand nombre fut tué ou pris; mais ce brave général, un des meilleurs officiers de cavalerie de l'armée, y perdit la vie, et fut universellement regretté. M. de Fouquet, marchant alors avec l'avant-garde du maréchal à Buntzlau, s'y arrêta jusqu'au 4

de Mai, pour rétablir les ponts de l'Elbe, que l'ennemi avoit rompus pour assurer sa retraite. Le même jour le Maréchal fit passer la rivière à son armée et se campa à un mille et demi de Prague. Mai.

Une partie des troupes que M. de Piccolomini avoit commandées l'année précédente, n'étoit pas encore assemblée; le maréchal Daun en avoit reçu le commandement après la mort du premier. Sur le bruit des différentes invasions des Prussiens, ce maréchal reçut ordre de rassembler son armée, et de la mener droit à Prague; M. de Braun l'attendoit avec d'autant plus d'impatience, qu'il voyoit que toutes les forces des Prussiens alloient incessamment fondre sur lui. Le Roi étoit instruit de la marche du maréchal Daun; mais son armée ne pouvoit rien entreprendre contre M. de Braun, qui étoit couvert par la Moldau et par la ville de Prague : d'ailleurs les choses en étoient venues au point, que le sort des deux armées devoit nécessairement se décider par une bataille; et puisqu'on ne pouvoit l'engager qu'à l'autre rive de la Moldau, le Roi résolut d'attaquer M. de Braun avant sa jonction

avec M. Daun. Pour cet effet on construisit un pont sur la Moldau près de Selz, et le Roi le passa à la tête d'un détachement de 20 bataillons et de 40 escadrons; c'étoit le 5 de Mai. Ce prince eut le temps de reconnoître la position des ennemis; il trouva le front de M. de Braun d'un trop difficile abord pour l'attaquer, et s'apperçut qu'en tournant la droite des ennemis le terrain présentoit un aspect plus avantageux pour un engagement. Le lendemain de grand matin les deux armées prussiennes se joignirent à la portée du canon des ennemis; on résolut de les attaquer tout de suite. La gauche des Autrichiens s'appuyoit sur la montagne de Ziska, et se trouvoit protégée par les ouvrages de Prague; un ravin de plus de cent pied de profondeur couvroit son front; la droite se terminoit sur une hauteur, au pied de laquelle se trouve le village de Sterboholi. Pour rendre plus égal le combat qu'on méditoit, il falloit contraindre M. de Braun d'abandonner une partie de ces montagnes, et de longer dans la plaine. A cette fin le Roi changea son ordre de bataille : l'armée avoit défilé en colonnes rompues; on la mit sur deux lignes, et

on la fit marcher par la gauche, en prenant le chemin de Postchernitz. Dès que M. de Braun s'apperçut de ce mouvement, il prit sa réserve de grenadiers, sa cavalerie de la gauche et sa seconde ligne d'infanterie, avec lesquels il côtoya les Prussiens, en tenant une ligne parallèle. C'étoit précisément ce qu'on vouloit. L'armée du Roi poussa à Bichowitz par des défilés et des marais qui séparèrent un peu les troupes; la cavalerie prussienne fila au travers de ce village, où elle trouva une plaine bornée par un étang, qui lui présentoit précisément la distance qu'il lui falloit pour se former, et emboîtée entre ce village et cet étang, ses flancs se trouvoient à l'abri d'insulte : elle attaqua vigoureusement la cavalerie autrichienne; après trois charges consécutives, elle l'enfonça, et la mit entièrement en déroute. A peine 10 bataillons de la gauche furent-ils formés, avant que la seconde ligne pût les joindre, qu'ils attaquèrent l'ennemi avec plus de précipitation et de courage que de prudence; ils essuyèrent un feu d'artillerie prodigieux, et furent repoussés, mais non assurément avec honte, car les plus braves officiers et la moitié des batail-

lons étoient couchés sur le carreau. Le maréchal de Schwérin, qui malgré son grand âge conservoit encore tout le feu de sa jeunesse, voyant avec indignation des Prussiens repoussés, et saisissant un drapeau, se mit à la tête de son régiment, le conduisit à la charge, et fit des efforts de valeur extraordinaires; mais comme il n'y avoit point encore de troupes pour le soutenir, il succomba et fut tué, terminant ainsi une vie glorieuse par une mort qui la couvroit d'un nouveau lustre. La seconde ligne arriva sur ces entrefaites: le Roi attira encore à lui le prince Ferdinand de Bronswic avec quelques régimens, et le combat se rétablit d'autant plus facilement, que M. de Treskow, avec sa brigade, qui étoit tant soit peu plus à droite, avoit percé la ligne des ennemis. Le Roi fit alors avancer les régimens de Charles et de Jeune-Bronswic, joignit M. de Treskow, et avec ce corps poussa l'infanterie autrichienne au-delà de ses tentes, qu'elle n'avoit pas eu le temps d'abattre. Dès ce moment la déroute devint générale à la droite des ennemis; on demanda de la cavalerie, pour profiter de ce désordre: malheureusement les housards et les dragons

étoient tombés sur du bagage ennemi qui s'enfuyoit, et ils arrivèrent trop tard pour donner dans l'infanterie, qui sans cette circonstance auroit toute été prise ou passée au fil de l'épée. Cela n'empêcha pas le Roi de poursuivre vivement l'ennemi. On envoya M. de Puttkammer avec des housards vers la Sasava, où s'étoit sauvée une partie des fuyards, et avec le gros des troupes on s'avança vers le Wischerad, de sorte que la gauche des Autrichiens étoit entièrement coupée de sa droite.

La droite de l'armée du Roi n'étoit point destinée à combattre, à cause de ce profond ravin dont nous avons parlé, qui étoit devant elle, et du désavantage que le terrain lui donnoit; mais elle ne laissa pas d'être engagée par l'imprudence de M. de Mannstein, qu'un courage trop bouillant emportoit quelquefois. Cette valeur fougueuse, qui s'embrasoit à la vue de l'ennemi, le fit avancer sans qu'il en eût reçu l'ordre; il attaqua l'ennemi tout de suite. Le prince Henri et le prince de Bévern, qui en désapprouvant sa conduite ne voulurent cependant pas l'abandonner, furent forcés de le soutenir; l'infanterie prussienne

gravit contre des rochers escarpés, défendus par toute la gauche des Autrichiens et par une nombreuse artillerie. Le prince Ferdinand de Bronswic, s'appercevant que le combat s'engageoit de ce côté-là, et devenant d'ailleurs inutile à la gauche où il n'y avoit plus d'ennemis vis-à-vis de lui, prit les Autrichiens en flanc et à dos: ce secours seconda si à propos les efforts du prince Henri, qu'il s'empara de trois batteries des ennemis, et qu'il les poursuivit de montagne en montagne. Les vaincus, coupés de la Sasava par le corps du Roi derrière eux au village de Michéle, ne virent d'autre salut pour eux que de se jeter dans la ville de Prague; ils tentèrent de se sauver du côté du Wischerad, où la cavalerie du Roi les repoussa à trois reprises; ils essayèrent aussi d'échapper du côté de Kœnigsaal, mais encore ils en furent empêchés par le maréchal de Keith, dont l'armée occupoit toutes les hauteurs au pied desquelles ils devoient passer. On savoit à la vérité que des fuyards de l'armée impériale s'étoient jetés dans Prague; toutefois on en ignoroit le nombre, de sorte que l'on se contenta d'investir la ville et de la bloquer aussi bien

que l'obscurité et l'espèce de confusion qui suit les victoires, purent le permettre. Cette bataille, qui s'engagea vers les 9 heures du matin, dura, y compris la poursuite, jusqu'à 8 heures du soir. Ce fut une des plus meurtrières de ce siècle : les ennemis y perdirent 24,000 hommes, dont 5,000 furent faits prisonniers, parmi lesquels 30 officiers; on leur prit d'ailleurs 11 étendards et 60 pièces de canon : la perte des Prussiens monta à 18,000 combattans, sans compter le maréchal de Schwérin, qui seul valoit au-delà de 10,000 hommes. Sa mort flétrissoit les lauriers de la victoire, achetée par un sang trop précieux. Ce jour vit tomber les colonnes de l'infanterie prussienne : MM. de Fouquet et de Winterfeld furent dangereusement blessés : là perdirent la vie M. de Hautcharmoy, MM. de Goltz, le prince de Holstein, M. de Mannstein, d'Anhalt, et nombre de vaillans officiers et de vieux soldats, qu'une guerre sanglante et cruelle ne donna pas le temps de remplacer.

Le lendemain le Roi envoya M. de Krockow à Prague, pour sommer la ville de se rendre; ce général fut bien étonné d'y trouver le prince Charles de Lorraine, et d'apprendre

avec certitude que 40,000 Autrichiens, sauvés de la bataille, étoient enfermés dans ses murailles. Cette nouvelle obligea le Roi à prendre des mesures différentes; il s'empara de la montagne de Ziska, où se campa la droite de l'armée, d'où le front, en occupant toutes les vignes qui regardent Prague, alloit par Michéle aboutir à Podoli à la Moldau. On y construisit un pont, pour avoir la communication assurée de ce côté-là avec le maréchal Keith, et on en fit un de même à Branick sur la basse Moldau. La ville de Prague ne sauroit être considérée comme une place de guerre : située dans un fond, elle est entourée par des vignes et des rochers qui la dominent également de tous les côtés; ses fossés sont secs, ses ouvrages revêtus d'une maçonnerie légère, les parapets en beaucoup d'endroits trop minces, les courtines trop longues; tous ces ouvrages avoient été si fort négligés pendant la paix, qu'en différens endroits ils étoient insultables : mais la garnison ne l'étoit pas; pour l'attaquer en forme, il falloit une armée plus nombreuse que la prussienne, surtout après les détachemens qu'on avoit été obligé de faire, et dont nous

aurons lieu de parler incessamment. Ces raisons firent que le Roi se contenta de bloquer la ville, en essayant de prendre la garnison par la famine. On se flatta de mettre le feu par un bombardement aux magasins d'abondance; on fit venir des mortiers et du canon; on établit trois grandes batteries, l'une à la montagne de Ziska, l'autre devant Michéle, et la troisième du côté du maréchal Keith vers le Strohhof: mais tout cela fut inutile; la ville avoit des bastions casematés, où les vivres trouvèrent un abri contre tous les efforts de l'artillerie prussienne.

Pendant que ces arrangemens se faisoient autour de Prague, le maréchal Daun s'étoit avancé avec son corps à Teutschbrodt; d'abord le Roi lui opposa M. de Ziethen, et peu de temps après le prince de Bévern, qui, se trouvant à la tête de 20,000 hommes, se porta premièrement à Kaurzim, puis à Kuttenberg, faisant toujours reculer devant lui le maréchal Daun : celui-ci se retira jusqu'à Haber; mais chaque pas qu'il faisoit en arrière l'approchoit de ses secours, et lui donnoit le moyen d'attirer à lui les débris de la bataille de Prague, qui,

s'étant sauvés au-delà de la Sasava, purent le rejoindre. D'un autre côté le Roi fit partir pour l'Empire le colonel Mayer avec ses volontaires et environ 500 housards, pour donner l'épouvante aux princes d'Allemagne, retarder la réunion de l'armée des cercles, et en même temps pour alarmer les pédans de Ratisbonne, dont l'éloquence insultante violoit toutes les règles de la bienséance. Mayer entra dans l'évêché de Bamberg; de là il s'étendit vers Nurnberg; il fit déserter de Ratisbonne ces députés arrogans, qui se croyoient les juges des rois, et de là il pénétra dans le haut Palatinat. L'électeur de Bavière et plusieurs princes à qui cette irruption donna de l'inquiétude, députèrent vers le Roi, pour traiter de leurs intérêts; enfin tout l'Empire auroit abandonné le parti de l'Impératrice-reine, si une de ces révolutions ordinaires à la guerre, et qui entre dans les jeux de la fortune, n'eût traversé la prospérité des Prussiens. Nous verrons dans la continuation de cette guerre, combien il arriva de ces vicissitudes qui renversoient tantôt les espérances des Prussiens, tantôt celles des Impériaux. Cependant le blocus de Prague conti-

nuoit; on bombardoit la ville : mais les Autrichiens faisoient des sorties fréquentes. Un jour ils voulurent attaquer les batteries du Strohhof. Le prince Ferdinand de Prusse y accourut et les rechassa jusqu'à leur chemin couvert avec une perte de douze cents hommes. Une autre fois ils tentèrent une sortie du côté du Wischerad, avec si peu de précaution et de prévoyance, que prêtant le flanc à des batteries prussiennes placées vers Podoli, le canon les fit rentrer dans Prague dans le plus grand désordre. Une autre fois le prince de Lorraine fit avec 4,000 hommes une sortie du Petit-côté; ces troupes prirent une flèche défendue par 50 soldats : mais bientôt M. de Retzow les repoussa et les poursuivit jusqu'aux portes de la ville. Les Prussiens eurent dans ce siège les ennemis et les élémens à combattre : un orage violent et des nuages qui crevèrent, grossirent subitement les eaux de la Moldau; leur impétuosité brisa le pont de Branick, le courant l'entraîna vers le pont de Prague; les ennemis en enlevèrent 24 pontons, mais 20 autres leur échappèrent, et à Podoli on les recouvra. Le grand nombre de bombes que les Prussiens

avoient jetées dans Prague, avoient considérablement endommagé certains quartiers de la ville; le feu avoit même consumé une boulangerie des ennemis : les déserteurs déposoient unanimement que les vivres commençoient à manquer, et qu'au lieu de viande de boucherie la garnison se nourrissoit de chair de cheval. Il étoit fâcheux qu'on ne gagnât rien contre cette ville, ni par la force, ni par la ruse, et qu'il fallût tout attendre du bénéfice du temps : il n'y avoit que la famine et le désespoir qui pussent forcer le prince de Lorraine à se faire jour l'épée à la main à travers les assiégeans; car ils étoient fortifiés dans leurs quartiers de manière à l'obliger après quelques efforts inutiles à se rendre.

Le projet de prendre Prague avec l'armée qui la défendoit auroit cependant réussi, si on avoit pu lui donner le temps de parvenir à sa maturité; mais il fallut s'opposer au maréchal Daun, il fallut se battre, et l'on fut malheureux. Nous avons laissé le prince de Bévern campé à Kuttenberg, et le maréchal Daun à Haber; ce maréchal y fut joint par tout ce que la cour put tirer des garnisons des pays

héréditaires

héréditaires et de troupes de la Hongrie, outre les fuyards de la bataille de Prague, en sorte que son armée, composée au commencement de la campagne de 14,000 hommes, se trouvoit forte alors de 60,000 combattans. L'accroissement de cette armée dérangeoit toutes les combinaisons précédentes des projets du Roi; il falloit nécessairement renforcer le prince de Bévern, pour qu'il pût au moins se soutenir contre une armée du triple supérieure à la sienne; d'un autre côté il étoit dangereux d'affoiblir l'armée du siège, qui avoit une vaste circonférence à défendre, et qui pouvoit être attaquée d'un jour à l'autre par 40,000 hommes renfermés dans cette ville. On trouva cependant moyen, en économisant les postes, en fortifiant les uns, en resserrant les autres, de faire une épargne de 10 bataillons et de 20 escadrons. Ce détachement pouvoit s'éloigner, mais ce ne devoit pas être pour long-temps, ou le blocus en auroit souffert. Pour que l'on prît Prague et l'armée qui la défendoit, il étoit indispensable d'éloigner le maréchal Daun de cette contrée, parce que les troupes employées à en faire la circonvallation, quoique bien pos-

tées pour repousser des sorties, n'étoient que sur une ligne, et ne pouvoient défendre leur front et leur dos en même temps; et parce qu'en se laissant resserrer autour de Prague, les Prussiens auroient manqué de subsistances, la cavalerie étant déjà obligée d'aller chercher le fourrage à 4 ou 5 milles du camp. Ces considérations importantes déterminèrent le Roi à se mettre en personne à la tête de ce détachement, pour joindre le prince de Bévern, et juger sur les lieux du parti qu'il seroit plus
Juin. convenable de prendre. Le Roi partit le 13 de Prague; M. de Treskow fut détaché en même temps, pour nettoyer les bords de la Sasava, que les troupes légères du maréchal Daun commençoient d'infester. Le Roi poursuivit sa marche par Schwarz-Kosteletz à Malotitz, où il fut joint par M. de Treskow, qui avoit pris une route à droite. L'intention du Roi étoit d'arriver à Kolin, pour se joindre au prince de Bévern; il trouva devant lui un corps considérable, qui campoit à Zasmuky; c'étoit M. de Nadasti, qui avoit pris cette position, par laquelle il coupoit déjà en quelque manière le prince de Bévern de l'armée prussienne. Bien-

tôt on découvrit de loin sur le chemin de Kolin deux colonnes qui prenoient la route de Kaurzim; on apprit par ceux qui furent les reconnoître, que c'étoit le prince de Bévern qui venoit se joindre aux troupes du Roi. Le jour tomboit, la nuit survint avant l'arrivée du Prince, de sorte que l'on se contenta de faire camper les troupes autant que l'obscurité voulut le permettre. On fut étonné du mouvement du prince de Bévern, auquel on ne s'attendoit pas; il se fit à l'occasion de ce qui s'étoit passé la veille : il avoit été attaqué le 13 à Kuttenberg par M. de Nadasti, qu'il avoit repoussé, en même temps que le maréchal Daun avoit fait un mouvement sur son flanc, qui l'avoit obligé, pour ne point être tourné, de quitter sa position de Kuttenberg, et de prendre celle de Kolin; là il reçut des avis que les Autrichiens campés à Wisoka se préparoient à l'attaquer le lendemain; pour n'en point courir le risque, il aima mieux aller au devant du détachement prussien, qu'il savoit en marche pour le renforcer. On voulut le lendemain reconnoître les chemins de Wisoka, pour juger de la disposition où se trouvoient 16.

les ennemis; cependant on ne put y réussir, à cause de l'épaisseur des forêts, et du nombre des pandours qui les remplissoient. Le même jour 4,000 Cravates attaquèrent un convoi qui venoit de Nymbourg à l'armée; il étoit escorté par 200 fantassins aux ordres de M. de Billerbeck, major dans le régiment Henri : ce brave officier se défendit 3 heures contre le nombre qui l'assailloit, jusqu'à l'arrivée du secours qui le dégagea, sans avoir perdu la plus petite partie de son convoi, et l'on ne trouva à dire à son monde que 7 blessés; ce qui est une perte peu considérable, si l'on fait attention au corps qui l'attaqua. D'aussi petits détails ne deviennent dignes de l'histoire qu'autant qu'ils peuvent servir d'exemple pour prouver ce que peuvent à la guerre la valeur et la fermeté, soutenues par une bonne disposition. Le terrain où les Prussiens étoient campés n'étoit pas assez avantageux pour qu'on pût y attendre l'ennemi avec sureté; le Roi vouloit se porter avec l'armée à Scwoischitz, dont les environs sont susceptibles de défense : mais à peine l'armée se fut-elle mise en marche pour prendre cette position, qu'on vit paroître celle du maré-

chal Daun, qui se forma près de Scwoischitz en une espèce de triangle, dont la gauche tiroit vers Zasmuky et la droite vers l'Elbe; le front vis-à-vis de Kaurzim et de Malotitz étoit couvert par une prairie bourbeuse, à travers laquelle serpentoit un ruisseau marécageux. Ce mouvement des ennemis produisit un changement nécessaire dans la disposition des Prussiens : l'armée prit une autre direction; elle gagna plus vers la gauche et s'approcha de Nymbourg; elle se campa, ayant Planiany vers la gauche de son front, et à sa droite Kaurzim, où l'on jeta un bataillon pour assurer le flanc de l'armée. On rencontra près de Planiany un corps d'Autrichiens, dont l'intention ne pouvoit être que de s'emparer du dépôt que les Prussiens avoient à Nymbourg; on contraignit ce corps à se replier, et il prit poste sur une hauteur derrière Planiany, où il demeura la nuit. La situation du Roi devenoit de jour en jour plus critique et plus embarrassante: sa position ne valoit rien; son camp étoit étroit, acculé contre des montagnes; son front se trouvoit à la vérité inabordable par le marais et le ruisseau qui séparoient les deux armées, mais 17.

il n'en étoit pas de même de la droite, mal appuyée à Kaurzim, et que le maréchal Daun étoit maître de tourner dès qu'il le voudroit, en se portant de Zasmuky sur Malotitz. Si les ennemis eussent fait ce mouvement, toute l'armée étoit prise en flanc et battue sans ressource. Il se présentoit d'autre part une multitude d'objets à remplir, trop contraires pour qu'il fût possible de les concilier tous, et l'on ne pouvoit en négliger aucun sans un préjudice considérable. Il falloit couvrir les magasins de Brandeis et de Nymbourg, d'où l'armée d'observation tiroit son pain; il falloit protéger le blocus de Prague, en empêchant avec un corps foible une armée supérieure du double d'y détacher des troupes, ou d'en approcher. Plus l'infériorité des Prussiens devenoit sensible, plus ils avoient à craindre à la longue d'essuyer quelque échec considérable; car en supposant même qu'ils eussent pu se soutenir dans le camp où ils étoient, il ne leur en étoit pas moins impossible d'empêcher le maréchal Daun d'envoyer un gros détachement, qui, longeant les bords de la Savasa, seroit venu à dos des corps prussiens qui campoient entre Branick

et Michéle, et cette armée du siège, attaquée par derrière pendant que de la ville le prince de Lorraine auroit fait une sortie, se seroit trouvée entre deux feux, et auroit par conséquent été totalement battue. Si le Roi, prenant un autre parti, eût trouvé convenable de se retirer à Kosteletz ou à Teutschbrodt, il y trouvoit des camps plus avantageux : mais les inconvéniens dont nous venons de parler n'en subsistoient pas moins; car en s'approchant de l'Elbe on couvroit les magasins; en laissant le chemin libre vers Prague, et en tirant plus vers la Sasava, on protégeoit mieux le siège, et l'on découvroit les dépôts, dont la perte s'en seroit promptement ensuivie, sans compter qu'en perdant du terrain où il y avoit du fourrage, l'armée en se retirant se resserroit dans un pays épuisé et où les vivres avoient été consumés d'avance. Il se présentoit d'autres considérations plus fortes encore. Le maréchal Daun commandoit une armée de 60,000 hommes, que l'Impératrice-reine avoit rassemblée à grands fraix : étoit-il à présumer qu'on souffrît impunément à Vienne, ayant autant de troupes en Bohème, que les Prussiens fissent

dans Prague le prince de Lorraine et 40,000 hommes prisonniers de guerre en présence de cette armée ? On savoit même que le maréchal Daun avoit ordre de tout risquer pour délivrer le prince de Lorraine. Il s'agissoit donc proprement de se déterminer, ou à laisser aux ennemis la liberté d'attaquer les troupes prussiennes dans leur poste, ou à les prévenir et à les attaquer soi-même. Ajoutons à ces considérations que depuis que le maréchal Daun se trouvoit fort, il étoit impossible de prendre Prague sans gagner une seconde bataille, et qu'il auroit été honteux pour les armes d'en lever le siège à l'approche de l'ennemi, vu que tout ce qui pouvoit arriver de pis étoit d'abandonner cette entreprise, au cas que l'ennemi remportât la victoire. Indépendamment de tout ce que nous venons de dire, une raison plus importante encore obligeoit d'en venir à une décision ; c'est qu'en gagnant encore une bataille, le Roi prenoit sur les Impériaux une entière supériorité. Les princes de l'Empire, déjà incertains et indécis, l'auroient conjuré de leur accorder la neutralité. Les François se seroient trouvés dérangés et peut-être arrêtés

dans leurs opérations en Allemagne. Les Suédois en seroient devenus plus pacifiques et plus circonspects. La cour de Péterbourg même auroit fait des réflexions, parce que le Roi se seroit vu dans une situation à pouvoir envoyer sans risque des secours à son armée de Prusse, et même à celle du duc de Cumberland. Voilà quels furent les motifs importans qui engagèrent le Roi à attaquer le lendemain le maréchal Daun dans son poste.

On se mit en marche le 18 de grand matin. M. de Treskow avec l'avant-garde délogea d'abord ce corps ennemi qui s'étoit campé la veille sur les hauteurs derrière Planiany; ce début étoit nécessaire pour nettoyer le chemin de Kolin, sur lequel l'armée devoit marcher en deux colonnes. Elle défila sur deux lignes par la gauche vis-à-vis celle des ennemis. Le maréchal Daun, qui découvrit le mouvement, changea aussitôt son front, et marchant par sa droite, longea la croupe des montagnes qui vont vers Kolin. M. de Nadasti s'étoit placé devant l'armée du Roi avec 4 à 5,000 housards, qu'un corps de cavalerie poussoit d'espace en espace; ce qui rallentit la marche des colonnes. On con-

tinua de presser ainsi ces troupes légères, jusqu'à ce qu'on eût gagné une éminence qu'il falloit occuper nécessairement pour attaquer l'ennemi. Comme les troupes n'arrivèrent pas aussi promptement pour le bien des affaires qu'il auroit été à désirer, le Roi profita de ce temps pour assembler les officiers généraux, et pour convenir avec eux de la disposition de la bataille. Une auberge se trouvoit sur le chemin que tenoient les troupes; l'on y découvroit distinctement l'ordre dans lequel le maréchal Daun avoit rangé ses troupes, et toutes les parties du terrain sur lequel il falloit agir. Ce fut dans ce lieu-là qu'on prit les mesures suivantes. Il fut résolu d'attaquer la droite de l'ennemi, parce qu'elle étoit mal appuyée, et parce que c'étoit l'endroit le plus accessible : le front des Autrichiens s'étendoit sur des rochers âpres et escarpés, au pied desquels des villages dans la plaine étoient remplis de pandours; mais plus ils étoient inexpugnables dans cette partie, moins ils l'étoient à leur droite: l'endroit par lequel la gauche des Prussiens devoit attaquer, étoit une hauteur qu'ils occupoient déjà; de là se présentoit un cimetière isolé, garni de Cravates, et qu'il falloit empor-

ter; ensuite en tournant un peu plus à gauche, on prenoit l'armée du maréchal Daun à dos et en flanc. Pour soutenir cette attaque, il falloit la nourrir de toute l'infanterie prussienne qui se trouvoit dans l'armée; par cette raison le Roi se proposa de refuser entièrement sa droite aux ennemis, et défendit sévèrement aux officiers qui la commandoient de dépasser le grand chemin de Kolin; cela étoit d'autant plus sensé, que la partie de l'armée autrichienne postée vis-à-vis de cette droite, occupoit un terrain inabordable : si la position que le Roi avoit prescrite à ses troupes avoit été observée, il auroit été maître durant l'action de faire filer selon le besoin des bataillons, pour soutenir les brigades qui avoient la première attaque. Outre ce que nous venons de dire, M. de Ziethen eut ordre de tenir tête à M. de Nadasti avec 40 escadrons, pour qu'il ne troublât pas l'infanterie prussienne dans ses opérations; le reste de la cavalerie fut placé en réserve derrière les lignes. Lorsque tout fut réglé, M. de Hulsen partit à la tête de 7 bataillons et de 14 pièces d'artillerie, pour engager l'action; des 24 bataillons qui restoient, 6 formèrent la seconde ligne et les 15

autres la première. Telle fut cette disposition, qui auroit rendu les Prussiens victorieux, si elle avoit été suivie : mais voici ce qui arriva. M. de Ziethen attaqua le corps de Nadasti, dont la déroute fut générale ; il le poursuivit jusqu'à Kolin, de sorte qu'il fut séparé des Autrichiens, et que de toute la journée il ne fut plus à portée de nuire aux entreprises du Roi. A une heure après midi M. de Hulsen attaqua le cimetière, et le village de la hauteur, où il ne rencontra pas grande résistance ; il se rendit maître ensuite de deux batteries, chacune de 12 pièces de canon. Tout succédoit aux vœux des Prussiens dans cette première attaque : mais voici les fautes qui causèrent la perte de la bataille. Le prince Maurice, qui conduisoit la gauche de l'infanterie, au lieu de l'appuyer derrière ce village que M. de Hulsen venoit d'emporter, la forma à mille pas de cette hauteur ; cette ligne étoit en l'air ; le Roi s'en apperçut, et la mena près du pied de cette hauteur : en même temps on entendit un feu assez vif à la droite. Obligé de se hâter et ne pouvant faire autrement, il remplit les vides qui se trouvoient dans sa ligne par les bataillons de la

seconde; il se rendit aussitôt à la droite, pour savoir de quoi il étoit question: il trouva que M. de Mannstein, qui avoit engagé sa brigade si mal à propos à la bataille de Prague, venoit de retomber dans la même faute; il avoit apperçu des pandours dans un village proche du chemin que la colonne tenoit; il lui prend fantaisie de les en déloger; il entre contre ses ordres dans le village, en chasse l'ennemi, le poursuit, et se trouve sous le feu de mitraille des batteries autrichiennes; à son tour on l'attaque, et la droite de l'infanterie marche à son secours. Lorsque le Roi arriva sur les lieux, l'affaire étoit si sérieusement engagée, qu'il n'y avoit plus moyen de retirer les troupes sans être battu; bientôt la gauche entra également en jeu, ce que les généraux auroient pu cependant empêcher. Alors la bataille devint générale, et ce qu'il y avoit de fâcheux, c'est que le Roi n'en pouvoit être que spectateur, n'ayant pas un bataillon de reste dont il pût disposer. Le maréchal Daun profita en grand général des fautes des Prussiens; il fit filer derrière son front sa réserve, qui vint à son tour attaquer M. de Hulsen jusqu'alors victorieux; il se sou-

tint néanmoins, et si on avoit pu lui fournir quatre bataillons frais, la bataille étoit gagnée; il repoussa encore cette réserve autrichienne: les dragons de Normann donnèrent alors dans l'infanterie ennemie, la dispersèrent, et lui prirent 5 drapeaux; ils attaquèrent ensuite les carabiniers saxons, qu'ils chassèrent jusqu'à Kolin. Pendant ces entrefaites l'infanterie prussienne du centre et de la droite avoit gagné quelque terrain, sans cependant avoir emporté d'avantage considérable. Ces bataillons, qui tous avoient beaucoup souffert du canon et du feu des petites armes, étant fondus à moitié, faisoient entr'eux des intervalles du triple plus grands qu'ils ne devoient l'être, et comme il n'y avoit ni seconde ligne, ni réserve, il fallut y suppléer par des régimens de cuirassiers, qu'on plaça à quelque distance derrière ces ouvertures. Le régiment de Prusse cavalerie attaqua même un gros de l'infanterie ennemie, et l'auroit détruit, si une batterie chargée à mitraille n'eût pas joué à propos contre lui; il rebroussa chemin en confusion, et renversa les régimens de Bévern et de Henri qui étoient derrière lui: l'ennemi s'apperçut de ce désor-

dre; il lâcha aussitôt sa cavalerie, qui, profitant de ce moment, rendit la confusion générale. Le Roi voulut faire charger des cuirassiers qui étoient à portée et qui auroient pu réparer le mal en partie; il lui fut impossible de les mettre en mouvement : il eut recours à deux escadrons de Truchses, qui prirent la cavalerie ennemie en flanc, et la ramenèrent au pied de ces montagnes. Il n'y avoit de cette ligne d'infanterie que le premier bataillon des gardes qui tînt encore à la droite; il avoit repoussé quatre bataillons d'infanterie et deux régimens de cavalerie qui avoient voulu l'entourer : mais un bataillon, quelque bravoure qu'il ait, ne sauroit seul gagner une bataille. M. de Hulsen, avec son infanterie et quelque cavalerie qu'on lui avoit envoyée, se maintenoit encore sur son terrain, savoir sur cet emplacement dont il avoit chassé les Autrichiens au commencement de l'action; il y resta jusqu'au soir à 9 heures, qu'il fut obligé de se retirer, de même que l'armée. Le prince Maurice mena les troupes à Nymbourg, où il passa l'Elbe, sans qu'un seul housard de l'ennemi le suivît. Cette action coûta au Roi 8,000 hommes de sa meilleure

infanterie ; il y perdit 16 pièces de canon, qui ne purent être transportées, les chevaux en ayant été tués. Après que le Roi eut donné ses ordres aux généraux pour la retraite des troupes, il courut au plus pressé, se rendit à son armée de Prague, où il ne put arriver que le lendemain au soir, et l'on fit des dispositions pour lever le blocus de la ville, que le funeste évènement de Kolin ne permettoit plus de continuer.

Ce qu'il y eut de singulier dans l'action que nous venons de rapporter, fut que déjà l'infanterie autrichienne commençoit à se retirer, que la cavalerie devoit en faire autant, lorsqu'un colonel d'Ayassas de son propre mouvement attaqua l'infanterie prussienne avec ses dragons, au moment où les cuirassiers de Prusse y mirent la confusion, et où les succès firent révoquer les premiers ordres. Sans doute que l'embarras où se trouvoient les Autrichiens après une affaire aussi opiniâtre, les empêcha de poursuivre les Prussiens ; cependant ils étoient victorieux. Si le maréchal Daun avoit eu plus de résolution et d'activité, il est certain que son armée auroit pu arriver le 20 devant Prague et

que

que les suites de la bataille de Kolin seroient devenues plus funestes pour les Prussiens que leur défaite même. Le 20 de grand matin les Prussiens levèrent le blocus de Prague. Le corps qui avoit campé du côté de Michéle se retira au-delà de l'Elbe par Alt-Buntzlau et Brandeis, pour se joindre à l'armée de Kolin qui campoit à Nymbourg. Le corps du maréchal Keith devoit se replier sur Welwarn, afin de couvrir les magasins de Leutmeritz et d'Aussig; des contretemps s'en mêlèrent, les ponts ne furent pas enlevés assez vîte, on fut obligé d'attendre, et le maréchal Keith ne put quitter son camp qu'à 11 heures. Les Prussiens de Michéle étoient partis à 3 heures du matin. Le prince de Lorraine, qui eut d'abord des avis de la bataille que le maréchal Daun venoit de gagner, se prépara à faire une sortie sur les troupes du maréchal Keith prêtes à lever le piquet. Il sortit du Petit-côté et canonna vivement les deux colonnes prussiennes qui se retiroient par le couvent de la Victoire : les grenadiers de l'arrière-garde calmèrent l'impétuosité des ennemis, et le prince de Prusse prit une position à Reesin, d'où il protégea la retraite des troupes.

Les Prussiens n'eurent que 200 hommes tant de tués que de blessés dans cette affaire; le prince de Lorraine y gagna 2 pièces de 3 livres, dont les chevaux furent tués, seul trophée qu'il remporta de son expédition. Le corps avec lequel le Roi avoit marché à Brandeis prit le lendemain le camp de Lissa, où il se joignit au débris des troupes de Kolin. L'on supposoit que le maréchal Daun agiroit contre l'armée du Roi, et le prince de Lorraine contre celle du maréchal Keith, et l'on se trompa. Les Autrichiens perdirent beaucoup de temps à faire avancer leurs magasins; au bout de huit jours les deux armées autrichiennes se joignirent à Brandeis. Le prince de Prusse prit le commandement de l'armée de Lissa, avec laquelle il marcha à Jung-Buntzlau, et bientôt à Bœhmisch-Leippa. Le Roi prit le chemin de Melnick, pour se joindre au maréchal Keith avec un renfort qu'il lui mena; il passa l'Elbe à Leutmeritz: afin de ne pas perdre cependant la communication avec le prince de Prusse, il laissa le prince Henri avec un détachement à Trebotschau à la rive droite de l'Elbe. L'armée du Roi s'étendoit dans la plaine entre Leutmeritz et Lowositz; quelques

bataillons occupoient le Pascopol et le défilé de Welmina : les gorges de la Saxe étoient gardées par de nouvelles levées. La ville de Leutmeritz avoit servi de dépôt pour le siège de Prague ; c'étoit le grand magasin et l'hôpital de l'armée : cette ville, située dans un fond, ne pouvoit se défendre que par les camps qui occupoient les montagnes qui l'environnent. On travailla, aussitôt que les troupes y arrivèrent, à la débarrasser des malades, des munitions et de l'artillerie qu'on y gardoit ; quelque activité qu'on mît à presser tous ces transports, on ne put les achever que le 20 de Juillet. Au commencement de ce mois M. de Nadasti s'approcha de l'armée, se campa à Gastorf vis-à-vis du corps du prince Henri, et mit tout en œuvre pour interrompre la communication que les Prussiens entretenoient entre le camp de Leutmeritz et celui de Leippa ; en quoi il n'eut pas de peine à réussir, en répandant ses pandours dans les forêts et dans les defilés en grand nombre qui se trouvent dans cette partie de la Bohème. A la rive gauche de l'Elbe il ne parut qu'un petit corps d'Autrichiens commandé par le S^r. Laudon. Ce partisan, à la tête de Juillet.

2,000 pandours, s'étoit posté au pied du Pascopol, d'où il infestoit les grands chemins, inquiétoit les détachemens et faisoit des coups peu considérables. Celui qui lui réussit le mieux devint funeste à M. de Mannstein, célèbre pour avoir engagé la bataille de Prague, et avoir causé la perte de celle de Kolin. Ce général se faisoit transporter en Saxe, pour y chercher la guérison de ses blessures; il étoit escorté par 200 hommes de nouvelles levées: Laudon l'attaque en chemin, le désordre se met dans l'escorte, Mannstein sort de sa voiture, prend son épée, se défend en désespéré, et refusant le quartier qu'on lui offre, est tué sur la place. La guerre se faisoit avec plus de vigueur du côté du prince de Prusse. Le prince de Lorraine et le maréchal Daun, après s'être joints, quittèrent Brandeis et suivirent le prince de Prusse; ils se campèrent à Nimes, où ils tournoient son flanc gauche, et gagnoient sur les Prussiens une marche sur Gabel. Le général Puttkammer défendoit le château de cette ville, où le prince de Prusse l'avoit envoyé avec 4 bataillons, pour faciliter les convois que son armée tiroit de Zittau. Si le prince de Prusse

eût pris le parti de marcher incontinent à Gabel, les Autrichiens n'auroient rien gagné par leur mouvement; mais le prince, qui n'en sentit pas d'abord les conséquences, demeura tranquille dans son camp, et laissa faire à l'ennemi ce qu'il lui plut. Le maréchal Daun fit partir un détachement de 20,000 hommes, qui attaqua M. de Puttkammer à Gabel : ce général, après une vigoureuse résistance et trois jours de tranchée ouverte, n'étant point secouru, fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. Le prince de Prusse comprit l'importance de ce poste après l'avoir perdu : le droit chemin de son camp à Zittau passe par Gabel; ce chemin lui étant interdit, celui qui lui restoit passe par Rumbourg et fait un détour de quelques milles; on ne peut y passer que sur une colonne. L'armée fut obligée de le prendre; elle y perdit du bagage, et des pontons qui se brisèrent dans des chemins étroits entre des rochers. Le Prince arriva à Zittau en décrivant un arc, et le maréchal Daun par la corde. M. de Schmettau, qui commandoit l'avant-garde des Prussiens, trouva en approchant de Zittau les Autrichiens établis sur l'Eckartsberg; c'est le poste

le plus important de cette contrée; il domine sur la ville et commande aux environs. L'armée du prince de Prusse occupa une hauteur opposée au camp des ennemis, la ville de Zittau devant sa droite entre les deux armées, sa gauche étendue sur la montagne de Hennersdorf. Le Prince pouvoit soutenir la ville, sans pouvoir néanmoins empêcher les Impériaux de l'insulter. Le maréchal Daun, excité par le prince Charles de Saxe, fit bombarder la ville. Zittau a des rues étroites, la plupart des toits sont en bardeau; le feu y prit, le bardeau communiqua l'incendie aux différens quartiers de la ville à la fois, les maisons s'écroulèrent et les passages furent bouchés par les débris. Le prince de Prusse se vit obligé d'en retirer la garnison; les troupes qui occupoient l'extrémité opposée ne purent regagner l'armée, ne trouvant que des flammes et des ruines sur leur passage, de sorte que le colonel Dierke avec 150 pioniers et le colonel Kleist avec 80 soldats du Margrave Henri tombèrent entre les mains des ennemis. La ville de Zittau n'étant en elle-même d'aucune conséquence, on ne fut sensible à ce malheur qu'à cause du magasin considérable qui s'y

trouvoit. Après qu'il eut été consumé par les flammes, l'armée du prince de Prusse ne pouvant tirer sa subsistance et son pain que de Dresde, il auroit fallu transporter ce pain de 12 milles, pour qu'il arrivât au camp; et comme il se présentoit des difficultés insurmontables à ce transport, le prince fut obligé de se rapprocher de ses vivres; il décampa de Zittau sans être suivi par l'ennemi, et prit une position pour l'armée aux environs de Bautzen.

Dès que le Roi fut informé de la perte de Gabel, il se proposa d'évacuer Leutmeritz, pour retourner en Saxe. La ville de Leutmeritz étoit vide; les munitions de guerre et de bouche étoient déjà arrivées à Dresde, et comme il n'y avoit point de temps à perdre, le prince Henri passa l'Elbe: après qu'il eut rejoint le Roi, l'armée alla se camper entre Sulowitz et Lowositz. M. de Nadasti, qui avoit Août. suivi l'arrière-garde de S. A. R. attaqua les grands gardes du camp: on le reçut vertement; il fut repoussé avec perte, et repassa promptement l'Elbe. Les jours suivans l'armée se replia sur Linay, de là sur Nœllendorf et sur Pirna. Un détachement de 200 hommes de

nouvelles levées, qui gardoit le Schreckenstein, fut attaqué et pris par M. Laudon; les postes d'Aussig et de Tetschen furent évacués sans perte. Le Roi laissa le prince Maurice à Gishubel; il lui donna 14 bataillons et 10 escadrons, pour défendre cette gorge, et se mit en marche avec le reste de ses troupes, voulant joindre le prince de Prusse à Bautzen. Ce prince, qui étoit tombé malade, quitta l'armée et ne fit depuis que languir. Le Roi s'avança d'abord avec un détachement de Bautzen à Weissenberg; il en délogea M. de Beck, qui se replia vers Bernstadt. Les arrangemens qu'il fallut faire pour rétablir l'ordre dans les vivres et préparer de nouveaux caissons, arrêtèrent le Roi quinze jours. Ce prince étoit pressé par les progrès des François à sa droite, et des Russes à sa gauche; il étoit obligé de détacher; ce qui lui inspira le dessein de marcher aux Autrichiens, et d'essayer de s'en délivrer, avant que de s'affoiblir par des détachemens: il se mit en marche le 16 pour Bernstadt; le Roi menoit la colonne de la gauche, le prince de Bronswic celle de la droite. Ils pensèrent entourer M. de Beck sur une montagne près de Sohland, et ce parti-

san ne se sauva qu'en perdant une partie de son monde. On apprit à Bernstadt qu'un détachement des ennemis s'assembloit à Ostritz; M. de Werner y fut aussitôt envoyé; il fut sur le point de prendre M. de Nadasti, dont il enleva le bagage et les troupes qui l'escortoient. On trouva parmi ses papiers des lettres originales de la reine de Pologne, qui donnoit des avis à ce général de tout ce qu'elle savoit des Prussiens, et lui proposoit quelques projets de surprise; le Roi envoya ces originaux à M. de Finck, commandant de Dresde, pour les montrer à la Reine, afin qu'elle comprît qu'on étoit au fait de toutes ses menées. Le Roi détacha 17.
5 bataillons de Bernstadt, pour prendre poste à Gœrlitz, et avec le gros de l'armée il marcha droit aux Autrichiens. Le maréchal Daun campoit encore à l'Eckartsberg; il ne fit faire qu'un mouvement à ses troupes, pour qu'elles présentassent le front aux Prussiens. Ce poste étoit inattaquable : à la gauche une montagne taillée en forme de bastion, hérissée de 60 pièces de douze livres, flanquoit la moitié de son armée; devant le front s'étend dans un basfond le village de Wittgenau, le long duquel

coule un ruisseau entre des rochers escarpés. Trois chemins se présentoient pour traverser ce village, qui menoient à l'ennemi, et dont le plus large pouvoit contenir une voiture. La droite du maréchal s'appuyoit à la Neisse; au-delà de cette rivière campoit M. de Nadasti avec la réserve de l'armée sur une hauteur, d'où il pouvoit avec 30 pièces de gros calibre balayer tout le front de l'armée impériale. Les deux armées n'étoient séparées que par le fond de Wittgenau; toute la journée se passa à se
18. canonner réciproquement. Le lendemain on fit passer la Neisse à Hirschfeld à un corps aux ordres de M. de Winterfeld, pour reconnoître s'il n'y auroit pas moyen d'engager une affaire avec M. de Nadasti; ce qui auroit porté le maréchal Daun à le secourir, et auroit donné lieu à un combat général. Mais la difficulté du terrain s'opposa encore à cette entreprise, et il fallut y renoncer. Rien n'auroit été plus avantageux pour le Roi dans ces circonstances que d'engager une affaire décisive; il n'avoit point de temps à perdre : un gros de François étoit à Erfurt; l'armée du duc de Cumberland étoit acculée à Stade; le duché de Magdebourg et

la vieille Marche se trouvoient exposés aux incursions des François; une armée suédoise avoit passé la Peene près d'Anclam; les troupes des cercles étoient en mouvement pour s'avancer en Saxe. Mais l'impossibilité de combattre dans ce terrain difficile et impraticable, et la nécessité de faire de prompts détachemens, obligèrent le Roi à se retirer. L'infanterie se replia par ligne, sans que l'ennemi fît mine de s'en appercevoir. L'armée marcha à Bernstadt, et se campa sur les hauteurs de Jauernick jusqu'à la Neisse; au-delà de cette rivière le corps de M. de Winterfeld s'étendit jusqu'à Radomeritz. On envoya un détachement pour relever la brigade de Gœrlitz, avec laquelle M. de Grumbkow eut ordre de se rendre en Silésie, pour nettoyer les frontières des partis ennemis, qui y commettoient des désordres, et pour veiller en même temps à la sureté de la forteresse de Schweidnitz. Le Roi remit le commandement de l'armée au prince de Bévern, en lui adjoignant M. de Winterfeld, auquel proprement il donnoit sa confiance; il leur recommanda surtout de couvrir avec soin les frontières de la Silésie; après quoi il partit avec

18 bataillons et 30 escadrons, pour s'opposer aux entreprises des François et des troupes de l'Empire. Afin de ne point interrompre les évènemens de cette campagne, tous liés les uns aux autres, nous n'avons pas fait mention de la campagne de l'armée alliée, commandée par le duc de Cumberland; la liaison des choses exige que nous en fassions à présent une courte récapitulation.

Campagne du duc de Cumberland.

Dès le commencement d'Avril les François occupèrent les villes de Clèves et de Wésel, où ils ne rencontrèrent aucune résistance. Le comte de Gisors s'empara de Cologne, dont les François avoient dessein de faire leur place d'armes. M. d'Étrées, qui devoit prendre le commandement de l'armée, y arriva les premiers jours du mois de Mai; il s'avança le 26 et campa avec toutes ses troupes à Munster. Le duc de Cumberland rassembla les siennes à Bielefeld, d'où il avoit poussé un détachement à Paderborn à l'approche de M. d'Étrées, dont l'armée se campa à Rhéda. Le duc se retira à Herford, sur quoi les François envoyèrent un détachement dans le pays de Hesse, qui, n'y trouvant aucune opposition, s'empara

de tout le landgraviat; Cassel même, qui en est la capitale, se rendit après une foible résistance. Le duc de Cumberland, ne voulant faire ferme que derrière le Wéser, selon le projet des ministres de Hanovre, qui croyoient le passage de ce fleuve plus difficile que celui du Rhin, le fit passer à ses troupes sur les ponts qu'il avoit fait préparer dans les villages de Rhemun et de Vlotho; il donna en même temps des ordres pour qu'on travaillât à fortifier les villes de Munden et de Hameln; c'étoit y penser bien tard. Les François de leur côté se portèrent sur Corbie; un de leurs détachemens, ayant passé le Wéser, donna lieu au duc de changer sa position, et il se campa la droite à Hameln, la gauche à Afferde. Le duc d'Orléans fit en même temps établir des ponts à Munden pour y passer le Wéser. Le duc de Cumberland, qui s'attendoit à être attaqué dans peu, rappela à lui tous ses détachemens, et les rassembla à Hastenbeck, dont on lui avoit dépeint la position comme admirable. La droite de son armée s'y trouvoit bien appuyée; au centre les troupes se replioient en forme de coude; devant elles se trouvoit un bois et dans

Juillet.

ce bois un ravin assez considérable. L'armée françoise s'approcha de celle des alliés; le 25 se passa en reconnoissances de la part de M. d'Étrées, et en canonnades de la part du duc de
26. Cumberland. Le lendemain les François attaquèrent sa gauche en se glissant par ce ravin au fond du bois; ils emportèrent la batterie du centre des alliés. Le prince héréditaire de Bronswic la reprit l'épée à la main, et fit connoître par ce coup d'essai que la nature le destinoit à devenir un héros. En même temps un colonel hanovrien, nommé Breitenbach, se détache de lui-même, rassemble les premiers bataillons qu'il rencontre, entre dans le bois, prend les François à dos, les chasse et s'empare de leurs canons et de leurs drapeaux : tout le monde croit la bataille gagnée par les alliés. M. d'Étrées, qui voit ses troupes en déroute, ordonne la retraite; le duc d'Orléans s'y oppose : enfin, au grand étonnement de toute l'armée françoise, on apprend que le duc de Cumberland est en pleine marche, et qu'il se replie sur Hameln. Le prince héréditaire fut obligé d'abandonner cette batterie qu'il avoit reprise avec tant de gloire, et la retraite se fit

avec tant de précipitation, qu'on oublia même ce brave colonel Breitenbach qui avoit si bien mérité dans cette journée; ce digne officier demeura seul maître du champ de bataille, partit la nuit pour joindre l'armée, apportant ses trophées au Duc, qui pleura de désespoir de s'être trop précipité la veille à quitter un champ de bataille qu'on ne lui disputoit plus. Quel- Août.
ques représentations que lui fissent le duc de Bronswic et des généraux de son armée, on ne put jamais le dissuader de continuer sa retraite. Il marcha d'abord à Nienbourg, ensuite à Verden, d'où il prit par Rotenbourg et Bremervœrde le chemin de Stade. Par cette manœuvre malhabile il abandonna tout le pays à la discrétion des François; Hameln fut d'abord occupé par le duc de Fitzjames : mais ce qu'il y eut de singulier et de remarquable, fut que M. d'Étrées fut rappelé pour avoir remporté une victoire. Le duc de Richelieu, auquel la cour donna le commandement de cette armée, arriva le 7 à Munden; il prit Hanovre, le duc d'Ayen Bronswic, et M. le Voyer Wolfenbuttel. Il envoya le prince de Soubise avec un détachement de 25,000 hommes à

Erfurt, où il devoit être joint par l'armée des cercles et un détachement d'Autrichiens. Il se mit de son côté à la poursuite des alliés, passa l'Aller, et se campa à Verden. M. d'Armentières s'empara en même temps de Brème le
Sept. 1 de Septembre. L'armée françoise s'avança vers Rotenbourg, dans l'intention d'attaquer le duc de Cumberland; elle ne l'y trouva plus; ce prince s'étoit déjà replié sur Bremervœrde, évitant depuis la journée de Hastenbeck tout engagement avec l'ennemi. Dès que le Roi eut remarqué par les manœuvres du duc de Cumberland qu'il se bornoit à défendre le Wéser, il prévit tout ce qui en résulteroit, et rappela les 6 bataillons qu'il avoit dans cette armée, pour les jeter dans Magdebourg; ce qui se fit très-à-propos, comme nous le verrons dans la suite.

On voit par le tableau que nous venons de présenter, que le duché de Magdebourg étoit menacé de l'invasion des François, et la ville d'un siège; que la Saxe alloit devenir la proie de cette armée qui s'assembloit à Erfurt; que les garnisons de Dresde et de Torgau alloient être perdues; enfin que Berlin, cette capitale sans défense, étoit sur le point d'être envahie par les

Suédois

Suédois, qui avoient pénétré dans la Marche uckerane, et qui ne trouvoient qu'une poignée de monde qui s'opposât à leurs progrès. Dans ces conjonctures les raisons les plus pressantes demandoient qu'un corps de troupes marchât contre tant d'ennemis. Le Roi se chargea de ce commandement, et se mit à la tête de peu de monde, pour ne point affoiblir son armée de Silésie, qui avoit à combattre l'ennemi le plus redoutable.

Le prince de Bévern, auquel il restoit 50 bataillons et 110 escadrons, se campa après le départ du Roi à la Landeskrone près de Gœrlitz. M. de Winterfeld plaça son détachement de l'autre côté de la Neisse sur le Holzberg proche du village de Moys. Le Prince fit transporter son magasin de Bautzen à Gœrlitz. Le maréchal Daun et le prince de Lorraine se campèrent vis-à-vis de lui à Aussig, et détachèrent M. de Nadasti à Schœnberg, pour observer M. de Winterfeld. Le comte de Kaunitz venoit d'arriver à l'armée autrichienne, pour s'aboucher avec les généraux et régler les opérations ultérieures de la campagne. M. de Nadasti, pour lui faire sa cour, se proposa d'at-

Août 31.

Sept.

taquer le poste de M. de Winterfeld au Holzberg. Ce poste n'étoit garni que de deux bataillons; les dix autres du même corps campoient à trois mille pas en arrière plus près de
7. Gœrlitz. Le jour que l'attaque se fit, M. de Winterfeld étoit auprès du duc de Bévern, avec lequel il avoit quelques arrangemens à prendre: on vint lui dire que l'ennemi attaquoit son poste; il y accourut; mais le Holzberg étoit emporté avant qu'il y arrivât: il voulut en déloger l'ennemi, s'avança à la tête de quatre bataillons, et eut le malheur d'être blessé mortellement. M. de Nadasti, content de l'avantage qu'il venoit de remporter, se retira de lui-même à Schœnberg; les Prussiens perdirent 1200 hommes à cette affaire, et nombre de braves officiers. M. de Winterfeld mourut de sa blessure, et fut d'autant plus regretté dans ces circonstances, qu'il étoit l'homme le plus nécessaire à l'armée du prince de Bévern, et que le Roi n'avoit compté que sur lui dans les mesures qu'il avoit prises pour la défense de la Silésie. Le lendemain de cette affaire le prince de Bévern leva son camp; il se rendit par Catholisch-Hennersdorf et Naumbourg à Lignitz, et

négligea de prendre le camp de Lœwenberg ou celui de Schmutseifen, par lesquels il auroit couvert la Silésie; et non content d'abandonner les frontières, il acheva de s'affoiblir en détachant 15,000 hommes, qu'il jeta dans différentes places. Ces fautes entraînèrent les malheurs qui l'accablèrent à la fin de la campagne. Le maréchal Daun suivit les Prussiens; il marcha par Lœwenberg et Goldberg, et se campa sur les hauteurs de Wahlstadt. Les Prussiens étoient dans un fond, la droite à Lignitz, la Katzbach à dos, et la gauche au village de Beckren; ils avoient tout à craindre dans ce terrain: un ennemi entreprenant en eût profité; le maréchal Daun ne l'étoit pas. Cependant un après-midi, animé par le vin et par les discours du chevalier de Montazet, le prince de Lorraine voulut emporter quelque avantage sur l'ennemi: il fit avancer huit à dix bataillons de grenadiers et du canon, avec lesquels il fit attaquer le village de Beckren. Ce détachement étoit trop foible contre une armée; il n'étoit point soutenu; il fut repoussé par les troupes que le prince de Bévern fit avancer de la ligne pour soutenir le village: le régiment de

Prusse infanterie se distingua surtout à cette action. Cet essai fit comprendre au prince de Bévern que sa position étoit mauvaise, son camp mal pris, sa situation hazardée. Appréhendant d'être attaqué le lendemain avec des forces plus considérables, il repassa la nuit même la Katzbach, et marchant à Parchwitz, il y trouva un corps d'Impériaux qui lui disputa le passage de la Katzbach; il fit des ponts sur l'Oder, passa ce fleuve et se rendit par sa
Octobre. rive droite le 1 d'Octobre à Breslau : ayant repassé l'Oder sur le pont de la ville, il prit poste derrière le petit ruisseau de la Lohe, où il se retrancha; les Autrichiens se placèrent vis-à-vis de lui à Lissa. La cour de Vienne avoit négocié des troupes de l'électeur de Bavière et du duc de Wurtemberg, qu'elle envoya alors en Silésie: ces corps se joignirent, à la réserve de M. de Nadasti, aux environs de Schweidnitz, dont ils devoient faire le siège. Nous suspendrons pour quelques momens le
Sept. récit de la campagne de Silésie, pour suivre le
Campagne contre les François. Roi dans son expédition contre les François.

Il se rendit d'abord à Dresde, d'où il détacha M. de Seidlitz avec un régiment de

housards et un régiment de dragons pour Leipsic, afin de donner la chasse à M. de Turpin, qui avec des troupes légères rodoit du côté de Halle. Les François se retirèrent à l'approche des Prussiens, de sorte que M. de Seidlitz, devenant inutile dans cette partie, vint rejoindre le Roi entre Grimma et Rœtha : de Rœtha les troupes marchèrent à Pégau; l'ennemi y avoit détaché deux régimens de housards impériaux, Ceczeni et Esterhasi. Cette ville est située de l'autre côté de l'Elster, sur laquelle un pont de pierre aboutit à la porte. L'ennemi avoit garni cette porte et quelques toits des maisons voisines, pour en défendre l'entrée. M. de Seidlitz fit mettre pied à terre à une centaine de housards, qui forcèrent la porte; le gros du régiment les suivit et entra dans Pégau au plein galop : MM. de Seculi et de Kleist traversent la ville en sortant par la porte opposée; ils trouvent ces deux régimens ennemis postés derrière un chemin creux; ils les attaquent, les renversent, les poursuivent jusqu'à Zeitz, et en ramènent 350 prisonniers. Le lendemain l'armée du Roi se porta sur Naumbourg; l'avant-garde y rencontra 6 esca-

drons de ceux qu'elle avoit battus la veille; ils furent bientôt dissipés, et perdirent surtout beaucoup de monde en passant le pont de la Saale, proche de Schul-Pforte : on rétablit ce
8 Sept. pont, et les troupes le passèrent, pour se rendre à Buttstett. Ce fut là qu'on reçut la nouvelle de cette fameuse convention signée entre le duc de Cumberland et le duc de Richelieu à Closter-Seven; ce traité fut négocié par un comte Lynar, ministre du roi de Danemarck: il y fut stipulé que les hostilités cesseroient; que les troupes de Hesse, de Bronswic et de Gotha seroient envoyées dans leur pays; que celles de Hanovre demeureroient tranquillement à Stade à l'autre bord de l'Elbe dans un district qui leur fut assigné; on ne régla rien touchant l'électorat de Hanovre, ni contributions, ni restitutions, de sorte que cet État se trouvoit abandonné à la discrétion des François. A peine cette convention fut-elle conclue, que sans en attendre la ratification, le duc de Cumberland s'en retourna en Angleterre, et le duc de Richelieu se prépara de son côté à faire une invasion dans la principauté de Halberstadt.

Vers ce temps-là on intercepta dans l'armée prussienne des lettres du comte Lynar au comte de Reuss; ces deux hommes étoient de la secte qu'on nomme Piétistes. Le comte Lynar, en parlant à son ami de cette négociation, lui dit : » L'idée qui me vint de faire cette con-
» vention étoit une inspiration céleste; le S.
» Esprit m'a donné la force d'arrêter les progrès
» des armes françoises, comme autrefois Josué
» arrêta le soleil : Dieu tout-puissant, qui tient
» l'univers en ses mains, s'est servi de moi in-
» digne, pour épargner ce sang luthérien, ce
» précieux sang hanovrien qui alloit être répan-
» du. » Le malheur a voulu que le comte Lynar s'est applaudi tout seul; nous le laisserons entre Josué et le soleil, pour revenir à des objets plus importans. Cette indigne convention acheva de déranger les affaires du Roi; sa soi-disante armée étoit de 18,000 hommes, et il se trouvoit réduit à faire un détachement pour couvrir Magdebourg, ou pour en renforcer la garnison. Cependant, comme M. de Soubise se trouvoit à Erfurt, il voulut tenter les moyens de l'en éloigner, afin de pouvoir s'affoiblir ensuite avec moins de danger. Il s'a-

vança pour cet effet à Erfurt avec 2,000 chevaux, un bataillon franc, et deux bataillons de grenadiers; sa surprise fut extrême, lorsqu'il vit l'armée françoise décamper de la Cyriacsbourg en sa présence. M. de Soubise, ne se croyant pas en sureté à Erfurt, se retira effectivement à Gotha. A peine fut-il parti qu'on somma la ville de se rendre, et l'on convint par la capitulation, que le Pétersberg demeureroit neutre, que la ville seroit occupée par les Prussiens, et que l'ennemi évacueroit la Cyriacsbourg. Dès que les troupes eurent pris une espèce de position auprès d'Erfurt, le prince Ferdinand de Bronswic partit de l'armée avec 5 bataillons et 7 escadrons, pour couvrir Magdebourg, et tenir tête à l'armée de M. de Richelieu. Ce prince pouvoit encore se
20. renforcer de 6 bataillons, qu'il auroit tirés de la place; mais ces mesures, les seules que l'on pût prendre dans ces conjonctures, étoient foibles, et insuffisantes pour résister à 50,000 François. Le prince Ferdinand, bien résolu de suppléer par son habileté au peu de moyens qu'on lui fournissoit, prit un détour pour se rendre à Magdebourg; en marchant par Egeln,

il donna sur le régiment de Lusignan, dont il fit 400 hommes prisonniers; de là il vint se poster fièrement à Wanzleben, d'où il sembloit défier M. de Richelieu, qui campoit à Halberstadt. Les partis prussiens eurent de la supériorité sur les François pendant toute la fin de cette campagne, et il se passa peu de jours qu'ils n'amenassent des prisonniers au prince. Dans l'état où se trouvoit le Roi, il falloit avoir recours à tout, employer la ruse et la négociation, enfin tous les moyens possibles pour adoucir la situation des affaires; d'ailleurs on ne perdoit, en faisant des tentatives, que la peine d'avoir imaginé des expédiens frivoles. Dans cette intention le colonel Balby partit déguisé en bailli, pour se rendre auprès du duc de Richelieu : il connoissoit ce duc, avec lequel il avoit fait quelques campagnes en Flandre. Balby devoit faire des propositions pour ramener la cour de Versailles à des sentimens plus doux et plus pacifiques; il s'apperçut que le duc de Richelieu, se défiant de son crédit, ne croyoit pas avoir assez d'influence auprès du ministère et du Roi, pour changer leur système et leur opinion sur l'alliance avec la maison d'Au-

triche, alliance qui récemment conclue plaisoit par sa nouveauté même. Cet émissaire, voyant que tout ce qu'il pourroit dire sur ce sujet ne mèneroit à rien, se rabattit à demander au Duc qu'il voulût au moins avoir quelques ménagemens pour les provinces du Roi où il faisoit la guerre.

Bientôt le Roi fut encore obligé d'affoiblir son armée par un nouveau détachement; il envoya le prince Maurice à Leipsic avec 10 bataillons et 10 escadrons, pour s'y tenir dans une position centrale, d'où il fût à portée de se joindre dans le besoin au Roi, ou au prince Ferdinand, et d'où il pût avoir l'œil sur M. de Marshall, campé à Bautzen avec 15,000 Autrichiens: ce dernier corps inquiétoit avec d'autant plus de raison, que la Lusace étant ouverte, on avoit à craindre qu'il ne fît une irruption dans l'électorat et n'allât même à Berlin. Cette capitale étoit également menacée du côté de la Poméranie par les Suédois, dont M. de Manteufel avec 500 housards et quatre bataillons retardoit les progrès. Après que ces deux corps eurent quitté le camp d'Erfurt, il ne resta plus au Roi que 8 bataillons et 27

escadrons. Si l'ennemi s'étoit apperçu de la foiblesse de ce corps, il n'est pas douteux qu'il ne se fût mis en action; c'est ce qu'il falloit empêcher sur toute chose, et ce qui fit recourir à différens expédiens, pour en imposer au peuple d'Erfurt, et aux François mêmes: par cette raison les troupes ne campèrent point; l'infanterie étoit répandue dans les villages voisins de la ville; on la fit changer à différentes reprises de quartiers, et comme chaque fois les régimens changeoient aussi de nom, cela multiplioit l'ordre de bataille que les espions recueilloient avec soin, pour en instruire le prince de Soubise.

Deux jours après que les Prussiens eurent pris 16.
Erfurt, le Roi fit une reconnoissance vers Gotha avec 20 escadrons de housards et de dragons, pour essayer si l'on n'en pourroit pas déloger ces deux régimens de housards impériaux si souvent battus; cela réussit au-delà de ce qu'on devoit espérer: l'appréhension que ces housards avoient des Prussiens, précipita leur retraite; proche de Gotha ils avoient un défilé à passer, où ils perdirent 180 hommes; on les poursuivit même jusqu'à la vue d'Eisenach, où campoit M. de Soubise, qui venoit d'être joint

par le prince de Hildbourghausen, général en
20. chef de l'armée des cercles. La maison ducale fut charmée de se voir débarrassée de ces hôtes indiscrets; elle avoit également à se plaindre des François et des Autrichiens : les François avoient commis des violences au château, dont ils avoient enlevé les canons; et les officiers autrichiens, peu mesurés dans leurs propos, s'étoient comportés avec une arrogance non convenable envers des princes souverains d'une des plus anciennes maisons de l'Empire. M. de Seidlitz demeura avec cette cavalerie à Gotha, pour veiller de là sur les mouvemens de l'ennemi, et avertir à temps la petite armée d'Erfurt, afin que dans le besoin elle pût se replier avant l'approche de l'armée d'Eisenach. Peu de jours après il fut attaqué par un corps bien supérieur au sien. Le prince de Hildbourghausen voulut signaler son commandement par un coup d'éclat; il proposa au prince de Soubise de déloger les Prussiens de Gotha. Tous deux se mirent en marche avec les grenadiers de leur armée, la cavalerie autrichienne, Laudon et ses pandours, et toutes les troupes légères de l'armée françoise. M. de Seidlitz

fut averti à temps du projet que les ennemis formoient contre lui; bientôt il les vit paroître : une colonne de cavalerie embrassoit Gotha par la droite, en cheminant sur la crête des hauteurs qui vont vers la Thuringe; une autre colonne de cavalerie, ayant les housards devant elle, venoit à gauche du côté de Langensalza; les pandours à la tête des grenadiers formoient la colonne du centre. M. de Seidlitz s'étoit mis en bataille à une certaine distance de Gotha, les housards en première ligne, les dragons de Meinicke en seconde : il avoit envoyé les dragons de Czettritz à un défilé qui étoit à un demi-mille derrière lui, avec ordre de se mettre sur un rang, pour former un front étendu qui pût en imposer aux ennemis; ce qui n'empêchoit pas que ce régiment ne fût très-à-portée de protéger sa retraite, s'il s'étoit vu obligé de céder au nombre. Cette manœuvre habile et rusée fit prendre le change au prince de Hildbourghausen; il pensa que l'armée prussienne, qu'il croyoit considérable, étoit en marche pour soutenir M. de Seidlitz, et que cette grande ligne de cavalerie qu'il découvroit, alloit incessamment fondre sur

Octobre 13.

lui. M. de Seidlitz s'apperçut, par la contenance mal assurée des housards autrichiens, que son stratagème faisoit impression; il les poussa insensiblement, et de choc en choc gagnant toujours du terrain, il les obligea à repasser ce défilé où ils avoient peu de jours auparavant tant souffert; la colonne de cavalerie, qui faisoit la droite des ennemis, se retira en même temps. M. de Seidlitz alors envoya quelques housards et dragons dans Gotha; ils y entrèrent précisément comme le prince de Darmstadt avec les troupes des cercles commençoit à s'en retirer, et y firent nombre de prisonniers. La précipitation avec laquelle le prince de Darmstadt abandonna Gotha, pensa devenir funeste à M. de Soubise; il étoit au château, et ne s'attendoit pas à une aussi prompte évacuation; il n'eut que le temps de se jeter à cheval pour s'enfuir bien vîte : 160 soldats et trois officiers de marque furent pris dans cette journée par les Prussiens. Tout autre officier que M. de Seidlitz se seroit applaudi de se tirer de ce mauvais pas sans perte; M. de Seidlitz n'auroit pas été satisfait de lui-même, s'il ne s'en fût pas tiré avec avantage.

Cet exemple prouve que la capacité et la résolution d'un général décident plus à la guerre que le nombre des troupes. Un homme médiocre, qui se fût trouvé dans de pareilles circonstances, découragé par l'appareil imposant des ennemis, se seroit retiré à leur approche et auroit perdu la moitié de son monde dans une affaire d'arrière-garde, que cette cavalerie supérieure auroit engagée au plus vîte. Le bon emploi de ce régiment de dragons étendu et montré de loin à l'ennemi procura à M. de Seidlitz le moyen d'acquérir beaucoup de gloire dans une affaire aussi épineuse.

Le Roi n'avoit pu jusqu'alors que tenir les choses en suspens; il ne pouvoit rien entreprendre et devoit tout attendre du bénéfice du temps. Il se tint tranquillement à Erfurt, jusqu'à ce qu'il apprit qu'un détachement français de l'armée de Westphalie étoit en chemin pour se rendre par la Hesse à Langensalza. Comme il ne devoit pas attendre l'arrivée de ce corps, qui pouvoit lui tomber à dos, il résolut de se retirer avant son approche. Le bruit se répandant d'ailleurs que M. de Haddick traversoit la Lusace pour pénétrer dans le Brande-

bourg, le prince Maurice avoit été obligé de gagner Torgau à tire d'aile; il devoit vraisemblablement pousser de là jusqu'à Berlin. Le Roi, n'ayant donc aucun secours à attendre, ne jugea pas à propos de prolonger davantage son séjour à Erfurt, et pour ne rien hazarder mal à propos, il se replia sur l'Eckartsberg: des courriers fréquens y arrivèrent de Dresde; M. de Finck marquoit que le corps de Marshall étoit sur le point de quitter Bautzen, pour suivre celui de Haddick: il étoit certain que le prince Maurice n'étoit pas assez fort pour résister à ces deux généraux; cela fit résoudre le Roi à lui mener un renfort. Les troupes repassèrent la Saale à Naumbourg: le maréchal Keith se jeta avec quelques bataillons dans Leipsic: le Roi passa l'Elbe à Torgau, et marcha sur Annaberg, où il apprit que la ville de Berlin en avoit été quitte pour une contribution de 200,000 écus qu'elle avoit payée aux Autrichiens; que M. de Haddick n'avoit pas attendu l'arrivée du prince Maurice pour se retirer, et que M. de Marshall étoit demeuré immobile dans son camp de Bautzen. La première idée qui lui vint alors fut de couper la retraite à

M.

M. de Haddik; il se rendit en conséquence à Herzberg. Le prince Maurice étoit sur son retour, et le Roi voulut l'attendre, parce que Haddik avoit déjà repassé Cottbus; il demeura quelques jours dans cette position, pour s'éclaircir sur les projets ultérieurs des François, qui devoient décider du parti qu'il avoit à prendre, soit de s'opposer à leurs entreprises, soit, au cas que la campagne de Thuringe fût finie, de tourner vers la Silésie, pour dégager Schweidnitz, dont M. de Nadasti commençoit à former le siège.

Mais les ennemis entraînèrent le Roi dans 26.
des opérations qu'il ne pouvoit pas prévoir alors. Le départ des Prussiens d'Erfurt engagea M. de Soubise à passer la Saale et à s'approcher de Leipsic; le maréchal Keith en donna avis, demandant avec empressement des secours : il fallut accourir au plus pressé. Le Roi prit sur le champ avec sa petite troupe 28.
le chemin de Leipsic; il nettoya d'abord la rive droite de la Mulde, où M. de Custine s'étoit avancé avec quelques brigades : après quoi il entra à Leipsic, où il fut joint par le prince Maurice et par le prince Ferdinand de

Bronswic. On se rendit d'abord maître de la grande chaussée qui mène à Lutzen. Le 30 l'armée se trouvant rassemblée, elle alla se camper à Altranstædt, d'où M. de Retzow fut détaché en avant pour garder le défilé de Ripach. La nuit même le Roi se mit en marche pour tomber sur les quartiers ennemis dispersés à l'entour de Weissenfels : ils se sauvèrent, hors celui de Weissenfels. On attaqua les trois portes de la ville, avec ordre aux officiers de gagner sans délai le pont de la Saale, pour qu'on fût maître de ce passage important. La ville fut forcée, on y prit 500 hommes ; mais ceux de la garnison, qui s'étoient sauvés, avoient mis le feu au pont couvert, qui, étant tout de charpente, s'embrasa facilement : il n'y eut pas moyen d'éteindre l'incendie, parce que l'ennemi embusqué derrière les murs à l'autre bord faisoit un si gros feu de mousquéterie, que tous ceux qui s'empressoient à conserver le pont étoient tués ou blessés. Bientôt de nouvelles troupes parurent de l'autre côté de la rivière, dont le nombre, qui alloit toujours en grossissant, convainquit de l'impossibilité de tenter le passage de la Saale à cet endroit.

Mais comme ce n'étoit que la tête de l'armée qui étoit arrivée à Weissenfels, et que la partie la plus considérable des troupes étoit encore en pleine marche, on leur fit prendre la direction de Mersebourg, dans l'espérance de pouvoir se servir du pont de cette ville.

Lorsque le maréchal Keith y arriva, il trouva que les François y étoient établis et que le pont étoit rompu : il ne balança pas sur le parti qui lui restoit à prendre ; il prit quelques bataillons, et se rendit à Halle, dont il délogea les François, et rétablit le pont qu'ils y avoient également détruit. L'armée du Roi se trouvoit donc alors avoir sa droite à Halle, son centre vis-à-vis de Mersebourg, et sa gauche à Weissenfels, couverte par la Saale, assurant sa communication derrière cette rivière par des corps détachés, qui veilloient également sur les démarches des ennemis. Le maréchal Keith passa le premier cette rivière proche de Halle. Sur ce mouvement, qui ne pouvoit être d'aucune conséquence pour les François, M. de Soubise abandonna tous les bords de la Saale, et se replia sur le village de S. Michel. Les Prussiens employèrent ce jour et la nuit Novembre.

suivante à rétablir les ponts de Weissenfels et de Mersebourg : le 3 de grand matin le Roi et le prince Maurice les ayant passés, leurs colonnes et celle du maréchal Keith se dirigèrent sur Rosbach, où elles avoient ordre de se joindre. Le Roi se détacha pendant la marche avec quelque cavalerie, pour reconnoître la position des ennemis : elle étoit des plus mauvaises. Les housards par étourderie poussèrent jusques dans le camp, et enlevèrent des chevaux de la cavalerie, et des soldats qu'ils
4. arrachèrent de leurs tentes : ces circonstances, jointes au peu de précautions des généraux françois, déterminèrent le Roi à marcher le lendemain pour les attaquer.

L'armée quitta son camp avant la pointe du jour ; toute la cavalerie faisoit l'avant-garde. Lorsqu'elle arriva sur les lieux d'où on avoit la veille reconnu le poste des ennemis, elle ne les y trouva plus : sans doute que M. de Soubise, ayant fait réflexion sur la défectuosité de son camp, en avoit changé la nuit même : il avoit étendu ses troupes sur une hauteur devant laquelle régnoit un ravin ; sa droite s'appuyoit à un bois qu'il avoit fortifié d'un

abatis et de trois redoutes garnies d'artillerie; sa gauche étoit environnée par un grand étang qu'on ne pouvoit pas tourner. L'armée du Roi se trouvoit trop foible en infanterie pour brusquer un poste aussi formidable; pour peu que la défense eût été opiniâtre, on ne l'auroit emporté qu'en y sacrifiant vingt mille hommes. Le Roi jugea que cette entreprise surpassoit ses forces, et il envoya des ordres à l'infanterie de passer un défilé marécageux qui se trouvoit près de là, pour prendre le camp de Braunsdorf; la cavalerie la suivit, faisant l'arrière-garde. Dès que les François virent que les troupes prussiennes se replioient, ils firent avancer leurs piquets avec de l'artillerie, et canonnèrent beaucoup, mais sans effet. Tout ce qu'ils avoient de musiciens et de trompettes, leurs tambours et leurs fifres se faisoient entendre, comme s'ils avoient gagné une victoire. Quelque peu agréable que fût ce spectacle pour des gens qui n'avoient jamais craint d'ennemi, il fallut dans ces circonstances le considérer d'un œil indifférent, et opposer le flegme allemand à la pétulance et à la gaieté française. On apprit 5.
la nuit même que l'ennemi faisoit un mouve-

ment de sa gauche à sa droite : les housards se mirent en campagne dès la pointe du jour; ils entrèrent dans le camp que les François venoient de quitter, et apprirent des paysans qu'ils avoient pris le chemin de Weissenfels. Peu après un corps assez considérable se forma vis-à-vis de la droite des Prussiens ; il avoit l'air d'une arrière-garde, ou d'une troupe qui couvre la marche d'une armée. Les Prussiens tenoient peu de compte de ces mouvemens, parce que leur camp étoit couvert, tant le front que les deux ailes, par un marais impraticable, et qu'il n'y avoit que trois chaussées étroites par lesquelles on pût venir à eux. On ne pouvoit donc supposer que trois desseins à l'ennemi : celui de se retirer par Freybourg, dans la haute-Thuringe, parce que les subsistances lui manquoient; celui de prendre Weissenfels, dont cependant les ponts étoient détruits; ou enfin celui de gagner Mersebourg avant le Roi, pour lui couper le passage de la Saale. Or l'armée prussienne en étoit beaucoup plus près que celle des François. Cette manœuvre étoit d'autant moins à craindre, qu'elle menoit à une bataille dont on pouvoit se promettre

un succès heureux, puisqu'on n'auroit point de poste à forcer. Le Roi envoya beaucoup de partis en campagne, et attendit tranquillement dans son camp que les intentions des ennemis se fussent plus clairement développées : car un mouvement précipité, ou fait à contretemps, auroit tout gâté. Des nouvelles, tantôt fausses, tantôt vraies, que rapportoient les batteurs d'estrade, entretinrent cette incertitude jusques vers midi, qu'on apperçut la tête des colonnes françoises, qui à une certaine distance tournoient la gauche des Prussiens. Les troupes des cercles disparurent aussi insensiblement de leur ancien camp, de sorte que ce corps qu'on prenoit pour une arrière-garde, et qui étoit en effet la réserve de M. de S. Germain, demeura seul vis-à-vis des Prussiens. Le Roi fut lui-même reconnoître la marche de M. de Soubise, et fut convaincu qu'elle étoit dirigée sur Mersebourg : les François marchoient très-lentement, parce qu'ils avoient formé différens bataillons en colonnes, ce qui les arrêtoit chaque fois que les chemins étroits les obligeoient de se rompre. Il étoit deux heures lorsque les Prussiens abattirent leurs ten-

tes; ils firent un quart de conversion à gauche et se mirent en marche. Le Roi côtoya l'armée de M. de Soubise; ses troupes étoient couvertes par le marais qui vient de Braunsdorf, et qui, s'étendant à un grand quart de lieue de là, se perd à 2,000 pas de Rosbach. M. de Seidlitz faisoit l'avant-garde avec toute la cavalerie; il eut ordre de se glisser par des bas-fonds dont cette contrée est remplie, pour tourner la cavalerie françoise et fondre sur les têtes de leurs colonnes, avant qu'elles eussent le temps de se former. Le Roi ne put laisser au prince Ferdinand, qui commandoit ce jour-là la droite de l'armée, que les vieilles gardes de la cavalerie, qu'il mit sur un rang pour en faire montre; ce qui se pouvoit d'autant mieux, qu'une partie du marais de Braunsdorf couvroit cette droite. Les deux armées en se côtoyant s'approchoient toujours davantage. L'armée du Roi tenoit soigneusement une petite élévation qui va droit à Rosbach; celle des François, qui ne connoissoit pas apparemment le terrain, marchoit par un fond. Le Roi fit établir une batterie sur cette hauteur, dont les effets devinrent décisifs dans l'action. Les François en éta-

blirent une vis-à-vis dans un fond, et comme elle tiroit de bas en haut, elle ne produisit aucun effet. Pendant qu'on prenoit ces arrangemens de part et d'autre, M. de Seidlitz avoit tourné la droite des ennemis, sans qu'ils s'en apperçussent; il fondit alors avec impétuosité sur cette cavalerie : les deux régimens autrichiens formèrent un front, et soutinrent le choc ; mais se trouvant abandonnés par les François, à l'exception du régiment de Fitzjames qui donna, ils furent presque entièrement détruits. L'infanterie des deux armées étoit encore en marche, et leurs têtes n'étoient qu'à la distance de cinq cents pas : le Roi auroit voulu gagner le village de Reichardswerben; mais comme il restoit 600 pas à faire pour y arriver, et qu'on s'attendoit d'un moment à l'autre à voir l'action s'engager, il y détacha le maréchal Keith avec 5 bataillons, en quoi consistoit toute sa seconde ligne : le Roi s'avança en même temps à 200 pas des deux lignes françoises, et s'apperçut que leur ordre de bataille étoit composé de bataillons en colonnes alternativement enlacés dans des bataillons étendus. Cette aile de M. de Soubise étoit en l'air, et la cavalerie

prussienne étant occupée à poursuivre celle des ennemis, on ne put se servir que de l'infanterie pour déborder l'aile : dans cette vue le Roi mit en ligne deux bataillons de grenadiers qui faisoient un crochet à son flanc gauche; ils eurent ordre, au moment que les François avanceroient, de faire une demi-conversion à droite, ce qui les portoit nécessairement sur le flanc de l'ennemi. Cette disposition fut exécutée ponctuellement. Aussi dès que les François avancèrent, ils reçurent le feu de ces grenadiers en flanc, et après avoir essuyé tout au plus trois décharges du régiment de Bronswic, on vit que leurs colonnes se pressoient vers la gauche : elles eurent bientôt resserré ces bataillons étendus qui les séparoient; la masse de cette infanterie devenoit de moment en moment plus grosse, plus lourde et plus confuse; plus elle se précipitoit sur la gauche, plus elle étoit débordée par le front des Prussiens. Tandis que le désordre alloit en croissant dans l'armée de M. de Soubise, le Roi fut averti qu'un corps de cavalerie ennemie se présentoit derrière ses troupes; il fit rassembler en hâte les premiers escadrons que l'on put trouver : à peine les eut-il oppo-

sés à ceux qui se montroient derrière son front, que ces derniers se retirèrent avec promptitude; alors les gardes-du-corps et les gendarmes furent employés contre l'infanterie françoise, qui se trouvoit dans le plus grand désordre; la cavalerie l'attaqua, et l'ayant facilement dispersée, elle fit un nombre considérable de François prisonniers. Il étoit 6 heures du soir quand ce choc se donna : le temps étoit couvert, et l'obscurité si grande, qu'il y auroit eu de l'imprudence à poursuivre l'ennemi, quelle que fût la confusion dans laquelle continuoit sa déroute. Le Roi se contenta d'envoyer à sa poursuite différens partis de cuirassiers, de dragons et de housards, dont aucun ne passoit 30 maîtres. Pendant cette action 10 bataillons de la droite des Prussiens avoient gardé le fusil sur l'épaule sans charger : le prince Ferdinand de Bronswic, qui les commandoit, n'avoit pas quitté le marais de Braunsdorf, servant à couvrir une partie de son front; il avoit chassé les troupes des cercles qui lui étoient opposées, par quelques volées de canon, et leur avoit fait lâcher le pied. Il n'y eut que 7 bataillons de l'armée du Roi qui furent dans le feu, et tout l'enga-

gement du combat jusqu'à la décision ne dura qu'une heure et demie. Le lendemain le Roi partit dès la pointe du jour avec les housards et les dragons; il suivit les traces des ennemis, qui s'étoient retirés par Freybourg. L'infanterie eut ordre de prendre le même chemin; l'arrière-garde françoise y étoit encore : les dragons mirent pied à terre et chassèrent des jardins quelques détachemens ennemis; ensuite on fit des dispositions pour attaquer le château : mais l'ennemi n'en attendit pas l'exécution, il repassa l'Unstrut en hâte et brûla ses ponts. Les détachemens que le Roi avoit faits la veille arrivèrent alors successivement : les uns amenoient des officiers, d'autres des soldats, d'autres des canons, enfin aucun d'eux ne revint les mains vides. On travailla cependant avec tant de diligence à rétablir le pont de l'Unstrut, qu'en moins d'une heure il fut en état de servir. L'armée de M. de Soubise s'étoit répandue par tant de chemins, qu'on ne savoit lequel suivre. Les paysans assuroient que le plus grand nombre des fuyards avoit pris la route de l'Eckartsberg, et le Roi y marcha avec ses troupes : pendant toute cette journée le nombre des prisonniers

augmenta; tous les détachemens envoyés en différens lieux en amenèrent. Cependant on trouva l'Eckartsberg garni par un corps des cercles, qui pouvoit être de 5 à 6,000 hommes. Le Roi, qui n'avoit d'autre infanterie que les volontaires de Meyer, les embusqua avec des housards dans un bois voisin de ce camp, avec ordre d'allarmer l'ennemi toute la nuit. Les ennemis, mécontens de ce qu'on troubloit leur sommeil, abandonnèrent leur poste, et perdirent quatre cents hommes avec 10 pièces de canon. M. de Lentulus, qui les suivit le lendemain jusqu'à Erfurt, leur enleva encore huit cents hommes, qu'il ramena au Roi. La journée de Rosbach avoit coûté 10,000 hommes à l'armée de M. de Soubise. Les Prussiens en prirent 7,000 prisonniers : ils y gagnèrent de plus 63 canons, 15 étendards, 7 drapeaux et une paire de timbales. Il est certain qu'à considérer la conduite des généraux françois, on auroit de la peine à l'approuver : leur intention étoit sans contredit de chasser les Prussiens de la Saxe; mais l'intérêt de leurs alliés ne demandoit-il pas plutôt qu'ils se bornassent simplement à contenir le Roi vis-à-vis d'eux, pour donner au maréchal

Daun et au Prince de Lorraine le temps d'achever la conquête de la Silésie ? Pour peu qu'ils eussent encore arrêté le Roi en Thuringe, cette conquête étoit non-seulement faite, mais la saison devenoit de plus si rude et si avancée, qu'il auroit été impossible aux Prussiens de faire en Silésie les progrès dont nous aurons incessamment occasion de parler : et quant à la bataille qu'ils engagèrent si mal à propos, il est certain que M. de Soubise, par son incertitude et par sa disposition, mit de la possibilité à ce qu'une poignée de monde vînt à bout de le vaincre. Mais la manière dont la cour de France distinguoit le mérite de ses généraux, parut plus surprenante que le reste : M. d'Étrées, pour avoir gagné la bataille de Hastenbeck, fut rappelé; M. de Soubise, pour avoir perdu celle de Rosbach, fut déclaré peu après maréchal de France. La bataille de Rosbach ne procura proprement au Roi que la liberté d'aller chercher de nouveaux dangers en Silésie. Cette victoire ne devint importante que par l'impression qu'elle fit sur les François et sur les débris de l'armée du duc de Cumberland. D'un côté M. de Richelieu, dès qu'il en reçut la nou-

velle, quitta son camp de Halberstadt, et se retira dans l'électorat de Hanovre : de l'autre, les troupes alliées, prêtes à mettre les armes bas, reprirent courage, et conçurent des espérances. Un changement avantageux, arrivé à peu près dans le même temps dans le ministère britannique, et dont nous parlerons bientôt, donna un nouveau nerf au gouvernement anglois. Ces ministres, honteux de la tache que la convention de Closter-Seven imprimoit à leur nation, résolurent avec d'autant plus de justice de la rompre, qu'elle n'avoit été ratifiée ni par le roi d'Angleterre, ni par le roi de France; ils travaillèrent d'abord à remettre l'armée de Stade en activité : le Roi d'Angleterre, dégoûté du duc de Cumberland, qui avoit perdu la confiance des troupes, voulut mettre un autre général à leur tête; il demanda au Roi le prince Ferdinand de Bronswic, dont la réputation justement acquise s'étoit répandue en Europe. Quoique les Prussiens perdissent par son absence un bon général, dont ils avoient besoin, il étoit toutefois si important de relever cette armée des alliés, que le Roi ne put se refuser à cette demande. Le prince Ferdi-

nand partit, se rendit à Stade par des chemins détournés, et trouva répandu aux environs un corps de 30,000 hommes, que les François par inconséquence et par légèreté avoient négligé de désarmer.

Le Roi revint de l'Eckartsberg à Freybourg, en même temps qu'un détachement, que le maréchal Keith avoit envoyé à Querfurt, retourna de la poursuite des François. Les paysans mêmes des environs amenoient des prisonniers : ils étoient outrés des sacrilèges que les soldats de M. de Soubise avoient commis dans les églises luthériennes ; les choses pour lesquelles le peuple a le plus de vénération avoient été profanées avec une indécence grossière, et la fougue effrénée des François avoit mis tous les paysans de la Thuringe dans les intérêts de la Prusse.

Cependant le Roi étoit sur son départ ; les affaires de la Silésie demandoient sa présence et des secours ; il se proposa de marcher droit à Schweidnitz, pour en faire lever le siège à M. de Nadasti. Il partit de Leipsic le 12 de Novembre à la tête de 19 bataillons et de 28 escadrons. Le maréchal Keith marcha en même

temps

temps avec un petit corps, pour pénétrer en Bohème du côté de Leutmeritz, afin de faciliter au Roi le passage de la Lusace, et d'obliger par cette diversion M. de Marshall à quitter les environs de Bautzen et de Zittau. Le maréchal Keith prit un magasin considérable que les ennemis avoient à Leutmeritz, d'où il fit mine de s'avancer vers Prague. Le Roi entra en même temps en Lusace; il délogea M. de Haddick de Grossenhayn, et M. de Marshall à son approche se replia sur Lœbau: pendant la marche de Bautzen au Weissenberg, on fit tourner une tête de colonne vers Lœbau, et à son aspect M. de Marshall se replia sur Gabel ; le Roi poursuivit ensuite sa route sans empêchement. En arrivant à Gœrlitz il reçut la fâcheuse nouvelle de la reddition de Schweidnitz. Cette place fut prise de la manière suivante. M. de Nadasti avoit ouvert la tranchée le 27 d'Octobre entre le fort de Bœgendorf et la tuilerie; sa troisième parallèle étoit achevée le 10 de Novembre. La garnison avoit fait quelques sorties avec succès, et quoique les bombes eussent ruiné une partie de la ville, l'ennemi n'avoit pas encore emporté d'ouvrage;

impatient d'être aussi peu avancé, M. de Nadasti résolut de risquer un coup de main : la nuit du 11 il fit donner un assaut général à toutes les redoutes qui environnent le corps de la place ; deux furent prises. Ce malheur fit tourner la tête à M. de Seers, qui étoit gouverneur de la place, et à M. de Grumbkow, qui lui etoit adjoint ; ils capitulèrent, et se rendirent prisonniers de guerre avec leur garnison, consistant en 10 escadrons de housards et 10 bataillons d'infanterie. Les Autrichiens désarmèrent ces soldats, et comme la plupart étoient silésiens, ils leur donnèrent des passeports et la liberté de retourner dans leurs villages. Cet évènement ne pouvoit pas arriver plus mal à propos, pour déranger les projets du Roi. Toutefois sa jonction avec le prince de Bévern en devenoit d'autant plus nécessaire, qu'il étoit aisé de prévoir que M. de Nadasti, ayant pris Schweidnitz, joindroit le maréchal Daun, pour accabler ce qui restoit de Prussiens près de Breslau. Le Roi avoit à la vérité ordonné au prince de Bévern d'attaquer l'ennemi, et de ne pas souffrir qu'on prît Schweidnitz pour ainsi dire à sa vue : la chose étoit très-faisable, vu la

position des Autrichiens à Lissa; le prince de Bévern n'avoit qu'un mouvement à faire pour se porter sur le flanc de l'ennemi, qu'il auroit battu probablement; alors le siège de Schweidnitz étoit levé, et les Impériaux déconcertés : au lieu que si l'on demeuroit dans l'inaction, M. de Nadasti ne pouvoit manquer à la longue de prendre une place qui n'avoit point de secours à espérer, et toutes ces troupes ennemies, venant à fondre sur les Prussiens, auroient enfin forcé les retranchemens de la Lohe. Le malheur voulut que ce Prince ne comprît pas la force de ces raisons; les généraux le déterminèrent cependant un jour à tenter cette entreprise; il sortit de son camp, et battit les troupes légères qui couvroient le flanc droit des Autrichiens : alors au lieu d'attaquer l'armée, et de la pousser dans l'Oder, comme cela seroit arrivé, son incertitude, le peu de confiance qu'il avoit en lui-même, et la crainte d'une entreprise dont l'évènement n'est jamais d'une certitude évidente, le retinrent; il crut en avoir fait assez, et il ramena les troupes dans ses retranchemens. Le Roi arriva à Naumbourg sur le Queis le 24 de Novembre; il y apprit la victoire des Au-

trichiens sur le prince de Bévern, et la perte de Breslau. Tout ce dont on avoit averti le prince de Bévern n'étoit arrivé que trop exactement; M. de Nadasti avoit joint le prince de Lorraine et le maréchal Daun, et les ennemis, impatiens d'achever leur conquête, ne perdirent point de temps pour mettre leur projet en exécution. La nuit du 21 au 22 de Novembre ils construisirent devant le front des Prussiens 4 grandes batteries de grosses pièces de canon; les emplacemens qu'ils prirent étoient entre Pilsnitz et Gross-Mochber. Le prince de Bévern se contenta d'être spectateur de cet ouvrage, qu'il leur laissa achever tranquillement, tandis que ces apprêts annonçoient les desseins du maréchal Daun sur les retranchemens prussiens. M.
22. de Nadasti longea la Lohe et se forma vers Gabitz; le prince de Bévern crut que c'étoit pour lui venir à dos, quoique cela fût difficile, et il s'affoiblit encore par un détachement qui se rendit à Gabitz aux ordres de M. de Ziethen, pour s'opposer de ce côté aux entreprises des ennemis. Le front du camp prussien derrière la Lohe étoit couvert par des redoutes, ouvertes par les gorges, mal placées, dont quelques-unes même

étoient dominées par l'autre rive : on n'avoit pas même eu l'attention d'y faire distribuer assez de canon; la plus grande partie de l'artillerie demeura dans un retranchement que le prince de Bévern avoit fait faire dans un basfond, pour couvrir son flanc de la Lohe vers le faubourg de Breslau. Le maréchal Daun, qui avoit eu le temps de bien voir et de bien examiner toutes ces négligences et toutes ces bévues, les fit tourner à son avantage. L'attaque commença le 22 à 9 heures du matin; quelques redoutes furent prises et reprises alternativement; on fit agir la cavalerie prussienne dans un marais, où elle ne pouvoit pas combattre, et où elle fut foudroyée par 60 canons que les Autrichiens avoient en batterie au-delà du ruisseau. Cependant, malgré tant de fausses mesures, les Prussiens ne perdoient point encore de terrain. A la gauche vers Gabitz M. de Ziethen non seulement repoussa les attaques, mais poursuivit M. de Nadasti jusqu'au-delà de la Lohe, et les ennemis en déroute se retirèrent derrière le ruisseau de Schweidnitz. Pendant ce temps-là les Autrichiens qui attaquoient le prince de Bévern avoient passé la Lohe sous

la protection de leur artillerie; ils prirent aussitôt les redoutes prussiennes par les gorges : les troupes se défendirent bien, et les Prussiens les en délogèrent à diverses fois; le prince Ferdinand de Prusse repoussa même une partie des ennemis jusqu'à la Lohe; mais ils étoient en trop grand nombre, le camp étoit perdu et la nuit close. Quoiqu'il y eût encore des ressources, le prince de Bévern ne les vit pas; il repassa l'Oder dans la première consternation, et jeta M. de Lestwitz avec 8 bataillons dans Breslau : il perdit ainsi 80 pièces de canons, et près de 8,000 hommes, que l'attaque du camp de Lissa ne lui auroit pas coûtés. Les Autrichiens prétendirent que cette action leur avoit mis 18,000 hommes hors de combat, et il est vrai que les villages des environs étoient remplis de leurs blessés. Le lendemain, ou pour mieux dire la nuit, le prince de Bévern s'avisa d'aller reconnoître le corps de M. de Beck qui campoit près de lui; il étoit seul, et se laissa prendre par des pandours. M. de Kyau, qui étoit après lui le plus ancien des généraux, prit le commandement des troupes, et sans aviser à ce qu'il y avoit à faire, il se mit en chemin

pour Glogau. A peine M. de Lestwitz se crut-il isolé dans Breslau, qu'il perdit la tramontane; les Autrichiens s'approchèrent de cette capitale, et M. de Lestwitz, qui jusqu'alors avoit eu la réputation d'un brave officier, sans attendre que l'ennemi tirât un seul coup de canon contre les remparts, demanda à capituler, et obtint la libre sortie avec armes et bagages; il sortit deux jours après avec sa garnison, dont la moitié déserta sur le chemin que M. de Kyau avoit pris. 24.

Le Roi reçut à la fois toutes ces nouvelles accablantes. Sans s'appesantir sur les désastres qui venoient d'arriver, il ne songea qu'au remède, et força de marche, pour gagner les bords de l'Oder. En chemin il se détourna de Lignitz, que les Autrichiens avoient fait fortifier, et poussant droit à Parchwitz, son avant-garde donna à l'improviste sur un détachement des ennemis, qui fut bien battu et dont 300 hommes furent faits prisonniers; il arriva à Parchwitz le 28, ayant fait le chemin de Leipsic à l'Oder en 12 jours. Le Roi vouloit que M. de Kyau passât l'Oder à Koben; mais il ne put pas y réussir, parce que la plupart des troupes

avoient déjà gagné Glogau. Dans ces conjonctures le temps étoit ce qu'il avoit de plus précieux; il n'y avoit point de momens à perdre; il falloit ou attaquer incessamment les Autrichiens à tout prix, et les mettre hors de la Silésie, ou se résoudre à perdre cette province pour jamais. L'armée, qui repassa l'Oder à Glogau, ne put joindre les troupes du Roi que le 2 de Décembre; cette armée étoit découragée et dans l'accablement d'une défaite récente. On prit les officiers par le point d'honneur; on leur rappela le souvenir de leurs anciens exploits; on tâcha de dissiper les idées tristes dont l'impression étoit fraîche : le vin fut même une ressource pour ranimer ces esprits abattus. Le Roi parla aux soldats; il leur fit distribuer des vivres gratis. Enfin on épuisa tous les moyens que l'imagination pouvoit fournir, et que le temps permettoit, pour réveiller dans les troupes cette confiance sans laquelle l'espérance de la victoire est vaine. Déjà les physionomies commençoient à s'éclaircir, et ceux qui venoient de battre les François à Rosbach persuadèrent à leurs compagnons de prendre bon courage. Quelque peu de repos refit le soldat, et l'armée se trouva

Décembre.

disposée à laver, aussitôt que l'occasion s'en présenteroit, l'affront qu'elle avoit reçu le 22. Le Roi chercha cette occasion, et bientôt elle se trouva : il avança le 4 à Neumarkt ; il étoit avec l'avant-garde des housards, et apprit que l'ennemi établissoit sa boulangerie dans cette ville, qu'elle étoit garnie de pandours, et qu'on y attendoit dans peu l'armée du maréchal Daun. La hauteur située au-delà de Neumarkt donnoit un avantage considérable à l'ennemi, si on lui permettoit de l'occuper : la difficulté étoit de prendre cet endroit; l'infanterie n'étoit point arrivée, et ne pouvoit joindre l'avant-garde qu'au soir; on n'avoit point de canon; les seules troupes dont on pouvoit tirer parti étoient des housards. On se résolut à faire de nécessité vertu. Le Roi, ne voulant pas souffrir que le prince de Lorraine vînt se camper vis-à-vis de lui, fit mettre pied à terre à quelques escadrons de housards; ils enfoncèrent la porte de la ville; un régiment, qui les suivoit à cheval, y entra au plein galop; un autre régiment par les faubourgs gagna la porte de Breslau, et l'entreprise réussit au point, que 800 Cravates furent faits prisonniers par les housards. On occupa

aussitôt l'emplacement du camp, et l'on y trouva les piquets et les traces que les ingénieurs autrichiens y avoient laissés pour marquer la position de leurs troupes. Le prince de Wurtemberg prit le commandement de l'avant-garde; on le renforça le soir de 10 bataillons, avec lesquels il se campa à Kammendorf. Le même jour la cavalerie passa encore le défilé; le gros de l'infanterie cantonna dans la ville de Neumarkt et dans les villages voisins. Des nouvelles positives arrivèrent alors au Roi, par lesquelles il apprit que le prince de Lorraine avoit quitté le camp de la Lohe, et s'étoit avancé au-delà de Lissa; que son armée avoit sa droite appuyée au village de Nypern, sa gauche à Golau, et à dos le petit ruisseau de Schweidnitz. Le Roi se réjouit de trouver l'ennemi dans une position qui facilitoit son entreprise; car il étoit obligé et résolu d'attaquer les Autrichiens partout où il les trouveroit, fût-ce même au Zobtenberg. On travailla d'abord à la disposition de la marche, et l'armée se mit
5. en mouvement le 5 avant l'aube du jour: elle étoit précédée par une avant-garde de 60 escadrons et de 10 bataillons, à la tête de la-

quelle le Roi s'étoit mis en personne; les quatre colonnes de l'armée la suivoient à une petite distance; l'infanterie formoit celles du centre, et celles des ailes étoient composées de cavalerie. L'avant-garde en approchant du village de Born découvrit une grande ligne de cavalerie, dont la droite tiroit vers Lissa, et dont la gauche, qui étoit plus avancée, s'appuyoit à un bois que l'armée du Roi avoit à sa droite. On crut d'abord que c'étoit une aile de l'armée autrichienne, dont on ne découvroit pas le centre : ceux qui en firent la reconnoissance assurèrent que c'étoit une avant-garde; on apprit même qu'elle étoit commandée par le général Nostitz, et que le corps consistoit en quatre régimens de dragons saxons, et deux de housards impériaux. Pour jouer à jeu sûr, on fit glisser les 10 bataillons dans le bois qui couvroit le flanc gauche de M. de Nostitz; sur quoi la cavalerie prussienne, qui s'étoit formée, fondit dessus avec beaucoup de vivacité : dans un moment ces régimens furent dissipés, et poursuivis jusques devant le front de l'armée autrichienne; on leur prit 5 officiers et 800 hommes, qu'on renvoya le long des colonnes

à Neumarkt, pour animer le soldat par l'exemple de ce succès. Le Roi eut de la peine à contenir la fougue des housards, que leur ardeur transportoit; ils étoient sur le point de donner au milieu de l'armée autrichienne, lorsqu'on les rassembla entre les villages de Heyde et de Frobelvitz à une portée de canon de l'ennemi. On distinguoit si bien de là l'armée impériale, qu'on auroit pu la compter homme par homme : sa droite, qu'on savoit à Nypern, étoit cachée par le grand bois de Lissa; mais du centre jusqu'à la gauche rien n'échappoit à la vue. A la première inspection de ces troupes et d'après le terrain on jugea qu'il falloit porter les grands coups à l'aile gauche de cette armée : elle étoit étendue sur un tertre chargé de sapins, mais mal appuyée; ce poste forcé, on gagnoit l'avantage du terrain pour le reste de la bataille, parce que de là il va toujours en descendant et en s'abaissant vers Nypern : au lieu qu'en s'attachant au centre les troupes de l'aile droite autrichienne auroient pu, en traversant le bois de Lissa, tomber en flanc sur les assaillans; et après tout il auroit toujours fallu finir par l'attaque de ce tertre, qui dominoit sur

toute cette plaine. Ç'auroit été réserver la besogne la plus dure et la plus difficile pour la fin, où les troupes harassées, et fatiguées du combat, ne sont plus propres aux grands efforts; au lieu qu'en commençant par l'opération la plus rude, on profitoit de la première ardeur du soldat, et le reste de l'ouvrage devenoit aisé. Par une suite de ces raisons on disposa incessamment l'armée pour l'attaque de la gauche. Les colonnes qui étoient dans l'ordre du déploiement furent renversées; on les mit sur deux lignes, et les pelotons par quart de conversion se mirent à défiler par la droite : le Roi avec ses housards côtoya la marche de son armée sur une chaîne de tertres qui cachoit à l'ennemi les mouvemens qui se faisoient derrière; et se trouvant entre les deux armées, il observoit celles des Autrichiens, et dirigeoit la marche de la sienne. Il envoya des officiers de confiance, les uns pour observer la droite du maréchal Daun, les autres vers Canth pour veiller aux démarches de M. de Draskowitz, qui y avoit son camp; on reconnut en même temps l'ennemi le long du ruisseau de Schweidnitz, pour être sûr qu'il ne pût rien venir à dos lorsque

l'armée engageroit le combat. Le projet que le Roi se préparoit d'exécuter étoit de porter toute son armée sur le flanc gauche des Impériaux, de faire les plus grands efforts avec sa droite, et de refuser sa gauche avec tant de prévoyance, qu'il n'eût point à craindre des fautes semblables à celles qu'on avoit faites à la bataille de Prague, et qui avoient causé la perte de celle de Kolin. Déjà M. de Wédel, qui devoit avec ses 10 bataillons de l'avant-garde former la première attaque, s'étoit rendu devant l'armée; déjà les têtes des colonnes avoient gagné le ruisseau de Schweidnitz, sans que l'ennemi s'en fût apperçu. Le maréchal Daun prit le mouvement des Prussiens pour une retraite, et dit au prince de Lorraine : *Ces gens s'en vont, laissons-les faire.* Cependant M. de Wédel s'étoit formé devant les deux lignes d'infanterie de la droite; son attaque étoit soutenue par une batterie de 20 pièces de 12 livres, dont le Roi avoit dépouillé les remparts de Glogau. La première ligne reçut ordre d'avancer en échelons, les bataillons à 50 pas de distance en arrière les uns des autres, de sorte que la ligne étant en mouvement, l'extrémité de la droite se

trouvoit de mille pas plus avancée que l'extrémité de la gauche; et cette disposition la mit dans l'impossibilité de s'engager sans ordre. Sur cela M. de Wédel attaqua le bois où commandoit M. Nadasti; il n'y trouva pas grande résistance, et l'emporta assez vîte. Les généraux autrichiens, se voyant tournés et pris en flanc, essayèrent de changer de position; ils voulurent, mais trop tard, former une ligne parallèle au front des Prussiens : tout l'art des généraux du Roi fut employé à ne leur en pas donner le temps. Les Prussiens s'établissoient déjà sur une hauteur qui commande le village de Leuthen; dans l'instant où l'ennemi voulut y jeter de l'infanterie, une seconde batterie de 20 pièces de 12 livres tira sur eux si fort à propos, qu'ils en perdirent l'envie et se retirèrent. Du côté de M. de Wédel les Autrichiens se saisirent d'une butte voisine du ruisseau, pour l'empêcher de balayer leur ligne d'une aile à l'autre; M. de Wédel ne les y souffrit pas long-temps, et après un combat plus long et plus opiniâtre que le précédent, ils furent forcés à céder le terrain. M. de Ziethen en même temps chargea la cavalerie ennemie

et la mit en déroute; quelques escadrons de sa droite reçurent en flanc, des broussailles qui bordoient le ruisseau, une décharge à mitraille. Ce feu, partant à l'improviste, les ramena, et ils se reformèrent auprès de l'infanterie. Les officiers qui avoient eu la commission d'observer la droite du maréchal Daun, vinrent alors avertir le Roi qu'elle traversoit le bois de Lissa, et alloit paroître incessamment dans la plaine; sur quoi M. de Driesen reçut ordre d'avancer avec l'aile gauche de la cavalerie prussienne. Lorsque les cuirassiers autrichiens commencèrent à se former près de Leuthen, la batterie du centre de l'armée du Roi les salua par une décharge de toute son artillerie; M. de Driesen en même temps les attaqua: la mêlée ne fut pas longue; les Impériaux furent dispersés et s'enfuirent à vau-de-route. Une ligne d'infanterie, qui s'étoit formée à côté de ces cuirassiers derrière Leuthen, fut prise en flanc par le régiment de Bareuth, qui, la rejetant sur les volontaires de Wunsch, en prit deux régimens entiers avec officiers et drapeaux. Alors la cavalerie ennemie étant tout à fait dissipée, le Roi fit avancer le centre de

son

son infanterie sur Leuthen. Le feu fut vif et court, parce que l'infanterie autrichienne n'étoit qu'éparpillée entre les maisons et les jardins. Au déboucher du village, on apperçut une nouvelle ligne d'infanterie que les généraux autrichiens formoient sur une éminence près du moulin à vent de Ségeschutz. L'armée du Roi eut quelque temps à souffrir de leur feu: mais les ennemis ne s'étoient pas apperçus dans cette confusion que le corps de M. de Wédel étoit dans leur voisinage; ils furent tout à coup pris en flanc et à dos par ce brave et habile général, et sa belle manœuvre, en fixant la victoire, termina cette importante journée. Le Roi, ramassant les premières troupes qui se présentèrent, se mit à la poursuite des ennemis avec les cuirassiers de Seidlitz et un bataillon de Jung-Stutterheim; il s'avança, dirigeant sa marche entre le ruisseau de Schweidnitz et le bois de Lissa. L'obscurité devint si grande, qu'il poussa quelques cavaliers en avant pour reconnoître les forêts, et pour donner des nouvelles; de temps à autre il fit tirer quelques volées de canon vers Lissa, où le gros de l'armée autrichienne s'étoit enfui: à l'appro-

che de ce bourg l'avant-garde essuya une décharge d'environ deux bataillons, dont personne ne fut blessé; elle y répondit par quelques volées de canon, en poursuivant toujours sa marche. Chemin faisant les cuirassiers de Seidlitz amenoient des prisonniers par bandes. Arrivé à Lissa, le Roi trouva toutes les maisons pleines de fuyards et de gens débandés de l'armée impériale; il s'empara d'abord du pont, où il plaça ses canons, avec ordre de tirer tant qu'il y auroit de la poudre. Sur le chemin de Breslau, par où l'ennemi se retiroit, il fit jeter des pelotons d'infanterie dans les maisons les plus voisines du ruisseau de Schweidnitz, afin de tirer sur l'autre bord pendant toute la nuit, soit pour entretenir la terreur chez les vaincus, soit pour les empêcher de jeter sur l'autre bord des troupes qui en disputassent le passage le lendemain. Cette bataille avoit commencé à une heure de l'après-midi; il en étoit huit lorsque le Roi avec son avant-garde vint à Lissa. Son armée étoit forte de 33,000 hommes, lorsqu'elle engagea l'action avec celle des Impériaux, qu'on disoit monter à 60,000 combattans. Si le jour n'eût pas enfin manqué aux

Prussiens, cette bataille auroit été la plus décisive de ce siècle. Les troupes n'eurent pas le temps de se reposer; elles partirent de Lissa qu'il étoit encore nuit, ramassèrent pendant la marche nombre de traîneurs des ennemis, et arrivèrent vers les dix heures sur les bords de la Lohe, où malgré une forte arrière-garde commandée par M. de Serbelloni, postée auprès de Gross-Mochber, 10 bataillons passèrent ce ruisseau; on les forma dans un ravin à l'abri du canon des Autrichiens, et l'on embusqua les housards derrière des villages et des censes, où ils étoient couverts et à portée d'agir aussitôt que cela deviendroit nécessaire. M. de Serbelloni hâta sa retraite autant qu'il put, et se replia vers les deux heures de l'après-midi sur Breslau; M. de Ziethen, avec tous les housards, 20 escadrons de dragons et 16 bataillons, le suivit de près. Une partie du monde de l'Autrichien se jeta sans ordre dans Breslau. Cette arrière-garde, pleine de terreur et se retirant en confusion, perdit beaucoup de soldats dans sa marche. M. de Ziethen poursuivit l'armée du maréchal Daun par Borau, Reichenbach, Kunzendorf à Reichenau, où il fut joint par

M. de Fouquet, qui venoit avec quelques troupes de Glatz. Ces deux généraux poussèrent les Autrichiens jusqu'en Bohème. Le Roi de son côté forma le 7 la circonvallation de Breslau; on prit poste au faubourg de S. Nicolas, à Gabitz, aux Lehmgruben, à Hube et Durgensch : et comme la raison de guerre vouloit qu'on enfermât la ville également de l'autre côté de l'Oder, le Roi envoya ordre à M. de Wied, qui avoit été malade à Brieg, d'en sortir avec 3 bataillons, auxquels on joignit 5 escadrons, pour se poster sur la grande chaussée qui mène de Breslau à Hundsfeld; il s'y retrancha le mieux qu'il put, pour empêcher la garnison de se sauver en Pologne, au cas qu'elle voulût le tenter. On se prépara au siège; le Roi tira les munitions, les canons, les mortiers dont on avoit besoin, des forteresses de Brieg et de Neisse. Le 10 six bataillons prirent possession du faubourg d'Ohlau; ces troupes s'établirent au couvent des Frères de la miséricorde, dont ils chassèrent les pandours. M. de Forcade prit poste au cimetière de S. Maurice, où l'on construisit une batterie à l'abri des murailles; et pour distraire l'attention du Commandant

et de la garnison, le prince Ferdinand de Prusse établit au faubourg de S. Nicolas une batterie et un bout de tranchée, qui firent croire à l'ennemi que c'étoit de ce côté-là que les Prussiens vouloient pousser leurs attaques, tandis que M. de Balby faisoit sa parallèle depuis le cimetière de S. Maurice jusques vis-à-vis de la porte de Schweidnitz; de cette parallèle deux grandes batteries croisantes dirigeoient leur feu sur le Taschenbastion, et sur le cavalier qui le commande. Les assiégés se défendirent mollement. Ils tentèrent par le faubourg de Pologne du côté de M. de Wied une foible sortie, où ils perdirent 300 hommes. Le 16 une bombe mit par hazard le feu au magasin de poudre du Taschenbastion; l'épaule sauta et ses décombres formèrent une espèce de brèche. Le froid devint si violent, que le Commandant craignit que malgré ses précautions, les fossés étant gelés, les Prussiens ne donnassent un assaut à la place; il craignit d'être pris d'emblée : il savoit d'ailleurs que l'armée impériale étant rechassée en Bohème, il n'avoit aucun secours à en attendre. Ces différentes considérations le portèrent à capitu-

ler, et il se rendit lui et toute sa garnison prisonniers de guerre; il se trouva que 14,000 hommes en avoient assiégé 17,000. Mais il falloit considérer qu'une partie de cette garnison étoit composée des fuyards de Leuthen, et qu'en général ni les fortifications, ni le nombre des soldats ne défendent une ville, mais que tout dépend de la tête plus ou moins forte et du courage déterminé de celui qui y commande. Nous avons rapporté sans interruption les évènemens de cette expédition de Silésie; peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici le résumé des pertes qu'y firent les deux parties belligérantes.

Les Prussiens ne perdirent à la bataille de Leuthen en morts et blessés que 2660 hommes, parce qu'ils trouvèrent, si l'on excepte la première attaque, un terrain qui les favorisa.

Les Autrichiens y perdirent 307 officiers, 21,000 soldats, 134 canons, 59 drapeaux. MM. de Ziethen et de Fouquet firent 2,500 prisonniers dans la poursuite. La prise de Breslau coûta aux ennemis 13 généraux, 686 officiers, et 17,635 soldats. Somme totale 41,447 hommes, dont l'armée impériale se trouvoit affoiblie à son retour en Bohème.

Quoique cette campagne eût été longue, dure et pénible; quoique sa fin fût aussi heureuse qu'on eût pu l'espérer, il restoit encore une expédition à faire, tant les dérangemens arrivés en Silésie étoient considérables; il falloit reprendre la ville de Lignitz, où les Impériaux avoient fait des inondations et des ouvrages. Le Roi y avoit envoyé M. de Driesen, qui avec un corps de cavalerie tenoit cette ville investie depuis le 16. Le prince Maurice y arriva le 25 avec un détachement d'infanterie, pour en faire le siège dans les règles. Les apprêts s'en firent, le canon arriva. M. de Bulow, que le maréchal Daun y avoit établi en qualité de commandant, préféra la conservation de sa garnison à une défense qu'il n'auroit pu soutenir à la longue; il capitula, et demanda la libre sortie pour ses troupes; ce qu'on lui accorda volontiers, parce que les troupes étoient fatiguées à l'excès, et la gelée si forte, que les pêles et les pioches ne pouvoient plus ouvrir la terre. Les ouvrages et les écluses de la ville furent rasés, afin que si les ennemis s'en emparoient une seconde fois, ils ne pussent pas si vîte la remettre en état de défense, et en

faire une place d'armes. Toute la cavalerie fut ensuite employée à former le blocus de Schweidnitz; on réserva le siège de cette place pour le printemps prochain. Le corps de M. de Ziethen forma un cordon qui prit de Schmiedeberg par Landshut, Friedland, Braunau, se terminant à Glatz. Les troupes entrèrent le 6 de Janvier en quartier d'hiver, et le Roi demeura à Breslau, afin de veiller lui-même à tout, et de préparer ce qui étoit nécessaire, pour que l'armée rétablie et en bon état pût de bonne heure ouvrir la campagne prochaine.

Janvier.

Campagne de Prusse.

Pour terminer l'histoire de tous les évènemens de cette année, il nous reste à rapporter ce qui se passa en Prusse entre MM. de Lehwald et d'Apraxin, et ce que firent les Suédois en Poméranie. Le maréchal Apraxin s'approcha au mois de Juin des frontières de la Prusse à la tête de 100,000 hommes; le gros de son armée marcha vers Grodno, capitale de la Lithuanie polonoise. M. de Fermor, avec un corps de 20,000 hommes, secondé par la flotte russe, mit le siège devant Mémel. La ville fut rendue par capitulation le 5 de Juillet. M. de

Lehwald s'étoit proposé de défendre les bords du Prégel, et s'étoit campé à Insterbourg, d'où il observoit M. d'Apraxin. Après la prise de Mémel l'armée ennemie pénétra en Prusse, s'approchant d'Insterbourg; M. de Fermor s'avança de son côté vers le Prégel. Il semble que c'étoit le moment où le Maréchal Lehwald auroit dû prendre un parti décisif, pour se battre avec un de ces généraux; il n'en trouva peut-être pas l'occasion favorable. Le corps de M. de Fermor, qui arriva à Tilsit, lui donna de la jalousie; il craignit d'être tourné et se retira à Wélau. Il avoit dans son armée deux régimens de housards qui faisoient au plus 2,400 hommes, et ces housards non-seulement résistèrent à 12,000 Tartares et Cosaques que les Russes traînoient avec eux, mais remportèrent de plus durant toute cette campagne des avantages signalés sur ces ennemis. Après la retraite du maréchal Lehwald, M. d'Apraxin, n'étant gêné par personne, se joignit à Insterbourg avec M. de Fermor; ils s'avancèrent tous les deux en côtoyant l'Aller, et vinrent se camper à Jægerndorf à un mille et demi de l'armée prussienne. Le Roi avoit donné carte blanche à M. de

Août.

Lehwald, pour prendre tel parti qu'il jugeroit à propos, tant à cause de l'éloignement des lieux, que parce que des partis qui souvent rodoient autour de l'armée du Roi auroient pu intercepter des dépêches de cette conséquence. M. de Lehwald, qui craignoit qu'un corps de Russes ne s'approchât de Kœnigsberg, dont les ouvrages sont trop vastes pour être défendus, et ne prît, pendant qu'il seroit contenu par le maréchal russe, cette capitale où il avoit ses magasins, crut qu'il ne pouvoit empêcher l'ennemi de tenter une pareille entreprise qu'en lui livrant bataille, et résolut d'aller l'attaquer dans son camp de Jægerndorf. Il se mit en marche le 29, et se porta dans un bois où il étoit précisément dans le flanc des Russes; s'il avoit attaqué cette armée tout de suite, il y a apparence qu'il l'auroit fait avec succès. Quoique son corps ne montât qu'à 24,000 hommes, il pouvoit espérer de remporter des avantages, parce que les Russes furent surpris de le voir arriver, qu'ils ne s'attendoient pas à être attaqués, et qu'il régnoit une grande confusion dans leur camp; ils étoient outre cela mal postés, et rien ne l'empêchoit de marcher droit à eux. Il est

impossible de dire quelles raisons le retinrent, et lui firent différer jusqu'au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter sur le champ. Il engagea l'affaire le 30. D'abord les housards et les dragons prussiens firent plier devant eux la cavalerie russe et les Cosaques qui leur étoient opposés, et les rechassèrent jusqu'à leur camp. Les ennemis avoient changé la nuit de position, d'où il résulta que les dispositions que le maréchal de Lehwald avoit faites la veille pour les attaquer dans le terrain où il les avoit trouvés ne quadroient plus avec l'emplacement où ils étoient alors : sa cavalerie de la gauche attaqua néanmoins celle des Russes, et la rejeta derrière son front; mais elle y essuya un feu si violent d'artillerie et de mitraille, qu'elle fut obligée de rejoindre l'infanterie prussienne. C'étoit dans le moment où M. de Lehwald attaquoit un bois rempli d'abattis, dans lequel les Russes avoient placé leurs grenadiers; le bois étoit au centre de l'armée de M. d'Apraxin; ces grenadiers furent battus et presque tous détruits : mais le terrain fourré où cette action se passa cachoit aux Prussiens une manœuvre que faisoient alors les ennemis, et qui devint funeste aux

premiers ; M. de Romanzow s'avançoit avec 20 bataillons de la seconde ligne des Russes, pour soutenir ces grenadiers ; il se porta en flanc et à dos de l'infanterie prussienne; elle perdit insensiblement du terrain et fut enfin obligée de se retirer. Cela se fit en bon ordre; les dragons et les housards couvrirent sa retraite. Ce corps, qui ne fut point poursuivi par l'ennemi, revint à Wélau reprendre son ancien camp. Le Maréchal ne perdit dans cette affaire en morts, blessés, et prisonniers que 1400 hommes et 13 canons. M. d'Apraxin demeura encore quelques jours dans son camp de Jægern-
Sept. dorf. Le 7 de Septembre il fit mine de passer l'Aller, pour se porter en droiture sur Kœnigsberg : mais il falloit bien qu'il n'eût pas cette expédition fort à cœur ; car ayant trouvé un corps prussien qui lui disputoit le passage de cette rivière, il se désista de son entreprise.
17. Dix jours après il décampa subitement de Jægerndorf, et se retira vers les frontières de la Pologne. Le maréchal de Lehwald le suivit pour la forme jusqu'à Tilsit, moins dans le dessein d'engager quelque affaire d'arrière-garde que pour en imposer au public;

la disproportion des forces étoit trop grande entre ces deux armées, et l'échec qu'il avoit reçu étoit trop récent: d'ailleurs il obtenoit son but sans courir de risques; car l'ennemi se retirant de soi-même en Pologne, il n'y avoit qu'à le laisser tranquillement poursuivre sa marche. M. d'Apraxin évacua toute la Prusse, à l'exception de Mémel, dont les Russes demeurèrent en possession. L'armée prussienne s'arrêta aux environs de Tilsit, trop heureuse de s'être débarrassée d'un ennemi aussi formidable à si bon marché. Mais si elle avoit échappé aux malheurs qui la menaçoient dans cette campagne, il n'étoit pas probable qu'elle jouît à la longue de la même fortune. Le maréchal de Lehwald eût-il possédé tous les talens du prince Eugène, comment pouvoit-il dans la suite de la guerre résister avec 24,000 Prussiens à 100,000 Russes ? Le Roi avoit tant d'ennemis à combattre, et ses troupes étoient si considérablement fondues, qu'il lui étoit impossible d'envoyer des secours à son armée de Prusse; il étoit à craindre, et l'on pouvoit même le prévoir, que les Russes, étendant leurs connoissances et leurs vues, ne corrigeassent les fautes

qu'ils avoient faites, et ne détachassent, en ouvrant la campagne suivante, un corps considérable vers la Vistule, qui exposeroit M. de Lehwald au risque d'être coupé de la Poméranie. On avoit tout lieu de croire qu'étant entouré par des ennemis aussi nombreux, il auroit le même sort que le duc de Cumberland, avec la différence que les Russes, moins polis que les François, l'auroient contraint de mettre les armes bas.

D'une autre part les Suédois n'avoient fait des progrès en Poméranie que parce qu'ils n'avoient rencontré aucune résistance; ils étoient en possession d'Anclam, de Demmin, et du fort de Peenamunde, qu'ils avoient pris après un siège de quinze jours. La garnison de Stettin consistoit en 10 bataillons de milice, que les États de la Poméranie avoient levés. M. de Manteufel, à la tête de 4 bataillons, n'étoit pas en état de former de grandes entreprises. En laissant la distribution des armées telle qu'elle étoit alors, le Roi couroit les plus grands hazards pour celle de Prusse, et risquoit en même temps de voir la Poméranie envahie par les Suédois. Il résolut donc de concentrer

davantage ses forces, pour procéder avec plus de sureté, et d'abandonner les extrémités de ses États, que le nombre de ses ennemis ne lui permettoit plus de défendre. Ces motifs firent rappeler de Tilsit M. de Lehwald avec son armée ; il marcha d'abord en Poméranie contre les Suédois, qu'il délogea promptement d'Anclam et de Demmin; il les poussa bientôt sous le canon de Stralsund, où ces troupes, ne se croyant pas en sureté, se réfugièrent dans l'île de Rugen. Une grande gelée qui survint ensuite fit prendre tout le bras de mer qui sépare la Poméranie de cette île. Le maréchal de Lehwald auroit pu profiter de l'occasion, si son grand âge ne l'en eût empêché, pour passer avec son armée sur la glace dans l'île, où il auroit détruit toutes ces troupes suédoises : au moins un coup pareil auroit-il délivré le Roi pour un temps d'un ennemi qui faisoit une diversion fâcheuse. Quoique le maréchal de Lehwald n'eût pas entrepris tout ce qui étoit faisable, il fit toutefois dans cette courte expédition trois mille prisonniers sur les Suédois. Un détachement, qu'il envoya assiéger le fort de Peenamunde,

ne le reprit qu'au mois de Mars de l'année suivante.

La multitude d'objets qu'il y avoit à remplir pendant cette campagne étoit immense ; et comme on se trouvoit pressé de faire de tous les côtés des efforts, on ne pouvoit y réussir qu'en employant les mêmes troupes en différens endroits. Le prince Ferdinand de Bronswic avoit trop peu de cavalerie dans son armée, il lui en falloit nécessairement pour l'entreprise qu'il méditoit. Comme il importoit au Roi que les François fussent chassés de la basse Saxe et du bas Rhin, pour y contribuer de sa part autant que sa situation le lui permettoit, il détacha 10 escadrons de dragons, et 5 escadrons de housards de l'armée du maréchal de Lehwald, avec ordre de joindre le prince Ferdinand de Bronswic à Stade. Ce prince tenta d'abord une entreprise sur Zell, qui ne réussit pas, d'un côté parce que le maréchal de Richelieu, l'ayant prévenu, l'empêcha de passer l'Aller, et de l'autre parce que ce pays aride, où il n'y a que des bruyères, ne put fournir à sa subsistance. Nonobstant cette entreprise manquée, il se rendit peu après maître de Harbourg. Le Roi convint

convint ensuite avec lui du projet de sa campagne. Son avis alloit à ce que les alliés se portassent sur le Wéser, par deux raisons, dont la première étoit de ne point ruiner les capitales de l'électorat de Hanovre et du duché de Bronswic par les sièges qu'il faudroit faire pour les reprendre; la seconde étoit la crainte d'être coupés du Rhin, qui porteroit les François à évacuer d'eux-mêmes ces provinces, surtout si un détachement des troupes prussiennes se montroit en même temps du côté de Bronswic. Le prince Henri, qui étoit demeuré en Saxe pour se faire guérir d'une blessure qu'il avoit reçue à Rosbach, devoit commander ce détachement. Tout fut bien concerté, et nous verrons au commencement de la campagne suivante les succès qui accompagnèrent le prince Ferdinand dans l'exécution de cette entreprise.

CHAPITRE VII.

De l'hiver de 1757 *à* 1758.

JAMAIS campagne n'avoit été plus féconde en révolutions subites de la fortune, que celle que nous venons de décrire. Cette espèce de hazard qui préside aux évènemens de la guerre s'étoit insolemment joué du destin des parties belligérantes; tantôt il avoit favorisé les Prussiens de succès brillans, et tantôt il les avoit précipités dans un abyme de malheurs. Les Russes avoient gagné une bataille en Prusse, et se retiroient de ce royaume comme s'ils avoient été battus. Les François, sur le point de désarmer le duc de Cumberland, paroissoient les arbitres de l'Allemagne; mais à peine cette nouvelle a-t-elle le temps de se répandre en Europe, qu'on apprend la défaite d'une de leurs armées, et qu'on voit comme ressusciter cette armée du duc de Cumberland qu'on croyoit n'exister déjà plus. Cette suite d'évènemens décisifs et contraires avoit comme étourdi l'Eu-

rope; on voyoit de l'incertitude dans les projets, des desseins renversés aussitôt que conçus, et de nombreux corps de troupes presque détruits en un seul jour. Il fallut quelques momens de tranquillité pour que les esprits se recueillissent, et que chaque puissance pût considérer de sang froid la situation où elle se trouvoit. D'un côté l'ardent désir de la vengeance, l'ambition blessée, le dépit, le désespoir remirent les armes à la main aux empereurs et aux rois qui formoient la grande alliance; de l'autre la nécessité de continuer la guerre et quelques rayons d'espérance portèrent la Prusse à faire les plus grands efforts pour se soutenir. Un nouveau ferment donna un nouveau degré d'activité à la politique, et les cours, chacune de son côté, se préparèrent à pousser la guerre avec plus d'acharnement, de fureur et d'opiniâtreté que par le passé. Voilà en général le tableau des passions qui agitoient les princes et leurs ministres. La nature de cet ouvrage exige que nous entrions dans de plus grands détails, et que nous parcourions successivement toutes les cours de l'Europe, pour nous représenter distinctement ce qui se passoit dans chacune.

Il s'étoit fait dès l'automne dernière un changement dans le ministère britannique. M. Fox, qui s'y étoit intrus par les intrigues du duc de Cumberland, s'apperçut qu'il ne pouvoit plus se soutenir dans ce poste contre la cabale qui lui étoit opposée : il résolut de se démettre volontairement de ses charges, et fut remplacé par M. Pitt, que son éloquence et son génie élevé rendoient l'idole de la nation; c'étoit la meilleure tête de l'Angleterre. Il avoit subjugué la Chambre basse par la force de la parole; il y régnoit, il en étoit pour ainsi dire l'ame. Parvenu au timon des affaires, il appliqua toute l'étendue de son génie à rendre sa patrie la dominatrice des mers, et pensant en grand homme il fut indigné de la convention de Closter-Seven, qu'il regardoit comme l'opprobre des Anglois. Ses premiers pas dans sa nouvelle carrière tendirent tous à faire abolir jusqu'à la mémoire de ce traité honteux; ce fut lui qui persuada au Roi d'Angleterre de mettre le prince Ferdinand de Bronswic à la tête de l'armée des alliés, et de le demander au roi de Prusse; ce fut lui qui proposa de renforcer les troupes d'Allemagne par un corps

d'Anglois, qui les joignit effectivement dans l'année 1756. De plus il jugea convenable à la gloire de sa nation de renouveler les alliances qu'elle avoit contractées tant avec le roi de Prusse qu'avec divers princes d'Allemagne. Il conclut un traité avec le Roi : par l'un des articles le roi d'Angleterre s'engageoit à payer au roi de Prusse un subside annuel de 4 millions d'écus, lequel fut continué jusqu'en 1761. Le Roi se trouvoit dans la nécessité d'accepter ce subside, qui d'ailleurs répugnoit à sa façon de penser : mais les François l'avoient dépouillé des provinces qu'il possédoit dans le bas Rhin; il étoit à la veille de voir envahir la Prusse par les Russes; ce qui pouvoit d'autant moins s'empêcher; que le maréchal Lehwald avoit été contraint d'accourir en Poméranie, pour s'opposer aux Suédois. Après tout, ce subside étoit le seul secours qu'on pût tirer de l'Angleterre, puisqu'elle avoit décliné à plusieurs reprises la demande qu'on lui avoit faite d'envoyer une escadre dans la Baltique. M. Pitt envoya dans ce temps le chevalier Keith en Russie, pour balancer par ses intrigues celles du parti françois et autrichien, et pour tenter

de dessiller les yeux à l'Impératrice, aveuglée par les préventions qu'on lui avoit inspirées contre le roi de Prusse. M. Goderick partit dans une vue à peu près semblable pour la Suède ; mais le parti françois, qui dominoit despotiquement dans le sénat de Stockholm, fit jouer tous ses ressorts pour interdire à cet Anglois l'entrée du royaume : M. Goderick resta en Danemarck, et les sénateurs s'applaudirent d'avoir empêché que l'argent de l'Angleterre ne culbutât leur système. Tandis que M. Pitt prenoit de si justes mesures pour la politique, les ports de la Grande-Bretagne se remplissoient de vaisseaux ; les projets pour la campagne de mer et de terre étoient arrêtés, et une activité nouvelle ranimoit toutes les branches du gouvernement.

Le chevalier Keith, qui pendant ces entrefaites étoit arrivé à Péterbourg, n'y trouva point la cour dans une disposition favorable aux commissions dont il étoit chargé : les ministres d'Autriche, de France, de Saxe y étoient tout-puissans par le moyen de leurs intrigues et de leurs profusions ; ils avoient gagné le favori d'Élisabeth, qui gouvernoit alors l'Impé-

ratrice et par conséquent l'empire. Les ministres, mécontens du peu de progrès de l'armée russe, surtout de sa retraite à la fin de la campagne dernière, tâchoient de faire passer leur enthousiasme guerrier dans l'esprit de l'Impératrice, et l'excitoient à faire dans la campagne prochaine de plus grands efforts que par le passé; ils s'apperçurent que leurs menées étoient secrètement traversées par le grand chancelier Bestuchew, et résolurent de le culbuter, comme en effet ils y réussirent. Nous avons dépeint dans cet ouvrage ce comte Bestuchew comme un homme qui par passion s'étoit fait un principe d'être l'ennemi juré des Prussiens; mais il changea de système, pour plaire au Grand-duc, qu'il prévoyoit devoir bientôt parvenir au trône; il dressa l'instruction du maréchal Apraxin d'une manière aussi favorable aux intérêts du Roi que les conjonctures le permettoient, et fut l'unique cause de ce que les Russes évacuèrent les États du Roi à la fin de la campagne. M. de Bestuchew fut encouragé dans cette conduite par les conseils du grand-duc et de la grande-duchesse de Russie, qui tous les deux avoient les sentimens les plus

favorables à la cause du Roi. Le Grand-duc, prince de Holstein par sa naissance, avoit puisé dans l'histoire de ses ancêtres une haine implacable contre les Danois, causée par les injustices que les rois de Danemarck avoient faites à sa famille; craignant alors que les affaires du Roi ne prissent une tournure qui l'obligeât à se lier avec les Danois, il lui offrit son crédit et tous les services qu'il pourroit lui rendre en Russie, pourvu qu'il n'entrât en aucun engagement avec ces ennemis constans du Holstein. Le Roi accepta l'offre; il promit de ne faire aucun traité avec le Danemarck, et quoique cette condescendance ne lui valût pas d'avantages actuels, on verra par la suite de cet ouvrage que cette liaison étroite avec le grand-duc de Russie bouleversa les grands projets des Autrichiens. Avec quelque secret que toutes ces affaires se traitassent, il en perça cependant quelque chose; les ministres de France et d'Autriche s'apperçurent d'une variation de conduite du côté du Grand-chancelier; ils eurent connoissance des ordres qu'il avoit expédiés pour le maréchal Apraxin, et se servirent du favori de l'Impératrice pour faire disgracier ce minis-

tre, et causer toutes sortes de désagrémens à la jeune cour. Depuis ce moment tout plia devant ces ambassadeurs en Russie, et ils entraînèrent l'impératrice Élisabeth dans des mesures violentes et peu conformes aux véritables intérêts de son empire.

La cour de Vienne avoit reçu des secousses si fortes à la fin de la dernière campagne, que sa constance en fut ébranlée. Elle s'étoit crue sur le point de terminer la guerre, et regardoit comme faite la conquête de la Silésie; déchue tout à coup de ces idées flatteuses, elle avoit vu son armée ruinée, et les débris s'en sauver avec peine en Bohème. Ces malheurs inattendus rallentirent son ardeur pour la guerre, et tant de projets avortés diminuèrent son éloignement, ou plutôt son aversion insurmontable pour la paix. Le style de sa chancellerie et les écrits de Ratisbonne s'adoucirent. Cependant l'aigreur et la grossièreté y reparurent aussitôt que les espérances revinrent. Tant que dura la première impression de l'infortune, l'Impératrice-reine voulut se rapprocher du Roi, soit pour entamer une négociation, soit pour se faire une réputation de magnanimité. Le comte

Kaunitz avertit le Roi d'une conspiration imaginaire formée contre lui, dans laquelle deux Napolitains et un Milanois avoient trempé. Le Roi lui fit répondre, qu'il étoit obligé à l'Impératrice de l'avis qu'elle vouloit bien lui donner, mais que comme il y avoit deux manières d'assassiner, l'une par le poignard, l'autre par des écrits injurieux et déshonorans, il assuroit l'Impératrice qu'il faisoit peu de cas de la première, et qu'il étoit infiniment plus sensible à la seconde. Cela n'empêcha pas que l'indécence et le scandale de ces écrits ne continuât, et ne s'accrût même selon que les succès de la guerre favorisèrent les armes autrichiennes. La France apprit avec un sensible chagrin les dispositions pacifiques de l'Impératrice-reine, parce que la défection de cette princesse auroit porté un préjudice considérable à ses affaires, tant qu'elle demeuroit en guerre avec les Anglois sur mer et en Allemagne. Louis XV, piqué de la tache que l'affaire de Rosbach avoit imprimée à ses armes, espéroit de trouver dans la continuation de la guerre l'occasion de prendre sa revanche; et les ministres de la France travaillèrent à Vienne avec

une application infinie à ranimer toutes les passions calmées de cette cour. La honte pour une grande puissance d'être abattue par un petit prince fit le plus d'impression sur l'esprit de l'Impératrice; l'ancienne animosité contre la Prusse se réveilla, les dispositions pour la paix s'évanouirent, et les liaisons d'amitié et d'intelligence entre les cours de Vienne et de Versailles se resserrèrent plus intimement : ainsi bien loin que les succès des Prussiens rebutassent les puissances avec lesquelles ils étoient en guerre, ils les engagèrent à redoubler leurs efforts pour paroître plus redoutables et plus dangereux que jamais à l'ouverture de la campagne prochaine.

Le Roi prenoit de son côté des mesures semblables pour rétablir pendant l'hiver l'armée, et la remettre en état d'agir avec vigueur. Il s'agissoit de réparer les pertes qu'avoient entraînées sept batailles rangées que les Prussiens avoient livrées à leurs ennemis. Mais les ravages de la guerre n'approchoient pas des ravages que les maladies épidémiques faisoient dans les hôpitaux; c'étoient des espèces de fièvres chaudes, accompagnées de tous les symptômes de la peste : les malades tomboient en délire

le premier jour de la maladie ; il leur venoit des charbons au cou ou bien aux aisselles; que les médecins saignassent, ou ne saignassent point, cela étoit égal; la mort emportoit indifféremment tous ceux qui se trouvoient atteints de ce mal; le poison étoit même si violent, ses progrès si rapides, ses effets si prompts, que dans trois jours il mettoit un homme au tombeau. On se servit sans effet de toutes sortes de remèdes : enfin on eut recours à l'émétique, qui réussit; on en délaya trois grains dans une mesure d'eau, on en fit boire au malade jusqu'à ce que le remède commençât d'opérer, et ce fut un spécifique souverain contre cette maladie; car depuis que l'on s'en servit, de cent personnes à qui on le fit prendre, il en périt à peine trois. Sans doute que les causes de la maladie n'étoient qu'une transpiration arrêtée par le froid, et des indigestions causées par de mauvaises nourritures; il n'y avoit que de fortes évacuations qui pussent y remédier.

Quoique les pertes de l'armée dans les hôpitaux fussent considérables, on parvint cependant à rassembler pendant l'hiver la plupart des recrues dont on avoit besoin pour la recom-

pléter; mais il fut impossible de s'en servir dès le printemps, parce que c'étoient la plupart des paysans, qu'il falloit exercer et discipliner, et que la campagne commença de très-bonne heure.

La maison royale perdit cette année la Reine-mère. Le Roi reçut cette funeste nouvelle après la bataille de Kolin, et dans un temps où la fortune s'étoit le plus déclarée contre les Prussiens; il en fut vivement touché: il avoit vénéré et adoré cette Princesse comme une tendre mère, dont les vertus et les grandes qualités faisoient l'admiration de ceux qui avoient le bonheur de l'approcher. Sa mort n'occasionna pas un deuil de cérémonie, mais fut une calamité publique; les grands regrettèrent son abord facile et gracieux, les petits sa débonnaireté, les pauvres leur refuge, les malheureux leur ressource, les gens de lettres leur protectrice, et tous ceux de sa famille, qui avoient l'honneur de lui appartenir de plus près, croyoient avoir perdu une partie d'eux-mêmes, et se sentoient plus frappés qu'elle du coup qui venoit de l'emporter.

Dans cette même année le Sultan Osman finit ses jours; son successeur passa pour un

prince plus hardi et plus entreprenant que lui. Le bruit de sa réputation rechauffa dès son avènement au trône les intrigues du ministre de Prusse à la Porte. Il s'agissoit d'être admis aux audiences du Grand-seigneur. Il y avoit plus d'un an que le S^r. de Rexin postuloit cette faveur, et il falloit l'obtenir pour entamer les négociations dont il étoit chargé avec le Grand-visir et avec les principaux officiers de la couronne. Nous verrons dens la suite de cet ouvrage les différentes formes que prit cette négociation, et nous aurons lieu de remarquer souvent combien peu les nations orientales sont propres à suivre les principes d'une bonne et saine politique. Ce défaut vient surtout de leur grande ignorance sur les intérêts des princes de l'Europe, de la vénalité de ces peuples, et du vice du gouvernement, qui assujettit tout ce qui est relatif à la paix et à la guerre aux décisions du Mufti, sans le fetfa duquel il seroit impossible de mettre en mouvement les troupes ottomannes.

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1758.

Le prince Ferdinand de Bronswic fut cette année le premier qui ouvrit la campagne : il avoit une forte tâche à remplir ; il ne s'agissoit pas de moins que de chasser 80,000 François de la basse Saxe et de la Westphalie, avec 30,000 Hanovriens qui trois mois auparavant avoient été près de mettre les armes bas, et de signer un traité honteux. Il détacha un corps sur le Wéser, qui se rendit maître de Verden, et un autre sous le Prince héréditaire, qui marcha des deux côtés de ce fleuve, pour gagner Hoya, dont ce jeune héros s'empara par sa valeur et par sa bonne conduite. M. de Saint-Germain fut à peine instruit de ces progrès, qu'il évacua Brême, où il avoit une garnison de 12 bataillons ; avec 14 autres, qui hivernoient dans le voisinage, il prit le chemin de la Westphalie. Tandis que le Prince héréditaire prenoit Hoya, dont le pont sur le Wéser Février. Mars.

devenoit important pour les alliés, le prince Ferdinand de Bronswic passoit l'Aller avec le gros de ses troupes. M. de Beust, qui faisoit son avant-garde, surprit aux environs de Hanovre le régiment de Poleresky, et le fit prisonnier. Cet accident joint à la marche du prince Henri, qui par le Mansfeld et le Hildesheim s'étoit approché de la ville de Bronswic, déconcerta les généraux françois, et détermina M. de Clermont, qui venoit de relever le maréchal de Richelieu, à évacuer Bronswic, Wolfenbuttel, et Hanovre en même temps. L'armée du prince Ferdinand marcha droit à Minden, où s'étant jointe aux détachemens du Wéser, elle assiégea d'abord cette ville. Le comte de Clermont, ayant passé le Wéser à Hameln, envoya M. de Broglio aux environs de Buckebourg, pour secourir Minden; mais ce général, ne trouvant pas l'occasion de rien entreprendre contre les alliés, ne fut que spectateur de la prise de cette ville, dont la garnison se rendit prisonnière de guerre. Après cet évènement M. de Broglio tourna vers Paderborn, pour rejoindre le prince de Clermont, et l'armée des alliés marcha à Bielefeld; surquoi les

François

François, étourdis de cette révolution subite dans leurs affaires, évacuèrent Lippstadt, Hamm et Munster. Le comte de Clermont, qui n'avoit plus de pied en Allemagne, repassa le Rhin à Wésel, et cantonna son armée à l'autre bord de ce fleuve. Le prince Ferdinand s'arrêta à Munster, et répandit ses troupes aux environs, pour leur donner le temps de se refaire des fatigues qu'elles avoient souffertes par des opérations continuelles dans une saison rude et peu avancée. Les alliés prirent 11,000 François prisonniers dans cette courte expédition, qui peut être comparée à cette belle campagne du maréchal de Turenne, lorsque pénétrant par Thann et Béfort il surprit les Impériaux répandus dans leurs quartiers en Alsace, et les força de repasser le Rhin. Ce fut le 2 de Juin que le prince Ferdinand passa ce fleuve avec son armée au-dessous d'Emmerich; il avoit gagné des bateliers hollandois, qu'il ne put engager néanmoins à construire ce pont que sur le territoire de la république : de là il s'avança bientôt dans le pays de Clèves. Quelques troupes françoises furent surprises dans leurs quartiers; mais le gros joignit l'armée, qui s'étoit

Avril. Mai. Juin.

assemblée proche de Créfeld. Le prince Ferdinand occupa la ville de Clèves; il laissa quelques troupes aux ordres de M. d'Imhof pour couvrir son pont d'Emmerich, et avec l'armée alliée il remonta la rive gauche du Rhin, où il se trouva vers le 20 du mois à une marche du comte de Clermont : il résolut d'attaquer l'armée françoise, dans l'espérance que s'il gagnoit sur elle une victoire complète, il pourroit reprendre Wésel, et retransporter le théâtre de la guerre au-delà du Rhin. Le prince se fit joindre pour cet effet par M. de Wangenheim, qui avoit été du côté de Kaiserswerth, et se porta sur Closter-camp. A son approche M. de Saint-Germain abandonna la ville de Créfeld, et se retira à un mille en arrière, pour se rapprocher du comte de Clermont, qui campoit alors à Nuys; M. de Clermont le joignit à Vischern.

Ce fut le 23 Juin que le prince Ferdinand quitta son camp de Hast et de Kempen, pour attaquer M. de Clermont; il divisa son armée en trois corps, dont l'un commandé par M. de Wangenheim se présenta sur le front de l'ennemi, pour le contenir, pendant que le gros

des alliés, tournant la gauche des François, se présenta sur leur flanc entre Vischern et Anrod. Il y avoit dans cette partie derrière un ruisseau un boulevard ou *Landwehr* dont les François avoient profité pour se poster; l'infanterie des alliés les en délogea après un combat assez rude. Les carabiniers françois volèrent alors au secours de cette infanterie, et le comte de Gisors, qui les menoit, attaqua vivement l'infanterie du prince Ferdinand; le Comte fut tué, et sa troupe découragée prit la fuite : alors le prince de Holstein donna dessus avec les dragons prussiens, et acheva de la dissiper. Pendant ce choc le Prince héréditaire avec une partie de la droite des alliés avoit gagné sur les derrières de la position des François; ce qui acheva de décontenancer le comte de Clermont, qui, se croyant sur le point d'être entamé sur son front par M. de Wangenheim, se voyant pris en flanc par le prince Ferdinand, et près d'être entièrement tourné par le Prince héréditaire, abandonna le champ de bataille; il se retira à Nuys, puis à Weringhen, et ensuite à Cologne. Le prince Ferdinand, pour profiter de sa victoire, détacha le Prince héréditaire,

qui prit Ruremonde par capitulation, et poussa des partis jusqu'aux portes de Bruxelles, tandis que M. de Wangenheim, qui avoit été envoyé avec 4 bataillons dans le duché de Bergen, assiégea Dusseldorf, où il y en avoit huit, et la ville se rendit par capitulation le 8 de
Juillet. Juillet. On y trouva un magasin considérable, établi pour l'armée françoise. Cependant le prince Ferdinand, apprenant que l'ennemi rassembloit des forces contre lui, se fit rejoindre par le corps du Prince héréditaire au couvent de S. Nicolas où il campoit. Le début de M. de Clermont engagea la cour de Versailles à le rappeler, et il fut remplacé par M. de Contades. Ce Maréchal fit incessamment avancer l'armée, pour lui rendre la confiance qu'elle avoit perdue; pendant ce temps-là M. de Chevert, qui étoit à Wésel, où les François avoient laissé une nombreuse garnison, sortit de cette place avec un corps considérable pour battre M. d'Imhof, qui gardoit le pont des alliés proche d'Emmerich. Ce général en eut vent; il se mit avec tout son corps en embuscade sur le chemin que M. de Chevert devoit tenir, le battit et lui prit beaucoup de monde. Ces

heureux succès du prince Ferdinand auroient empêché les François de repasser le Rhin, et l'auroient enfin mené à la prise de Wésel sur la fin de la campagne, si une diversion ne l'avoit obligé lui-même à repasser ce fleuve, pour rétablir les affaires en Hesse et dans la basse Saxe. Dès le 11 de Juillet M. de Soubise s'étoit mis en marche; il avoit été joint à Hanau par 15,000 Wurtembergeois. Le prince Ferdinand avoit laissé dans le pays de Hesse le prince d'Ysenbourg avec environ 7,000 hommes; celui-ci se retira de Marbourg à l'approche de l'avant-garde françoise, commandée par M. de Broglio, et passa la Fulde: les François l'attaquèrent dans la position qu'il avoit prise près de Sangerhausen, et il fut obligé de céder au nombre après un combat qui dura 6 heures; il se retira à Eimbeck, et s'établit dans les montagnes, se bornant à conserver sa communication avec Hanovre. Le prince de Soubise alors, ne trouvant nulle part aucune résistance, occupa Nordheim, Munden, et Gœttingue. Cependant M. de Contades, qui jugeoit que la diversion de M. de Soubise obligeroit bientôt les alliés à rétrograder, s'avança sur eux, Août.

et occupa même le poste de Brugen, qui étoit sur leur gauche ; mais le prince Ferdinand, qui ne pouvoit souffrir ce voisinage dangereux, en fit déloger les François par le Prince héréditaire : il résolut en même temps de se replier sur la Niers pour s'approcher des secours qui lui venoient d'Angleterre. Les François firent la même marche, et furent cependant prévenus par les alliés. Le prince Ferdinand, qui sentoit que le seul moyen de se soutenir au-delà du Rhin étoit de battre M. de Contades, fit des dispositions pour engager une affaire; mais M. de Contades ne trouva pas à propos de risquer le combat, et se retira à Dalen : sur quoi le prince Ferdinand se porta sur Wachtendonk; le Prince héréditaire, qui conduisoit l'avant-garde, en chassa les François, et toute l'armée repassa la Niers. Le prince Ferdinand, ne pouvant plus se soutenir avec son armée au-delà du Rhin, retira la garnison de Ruremonde, qui trouva le moyen de se dérober dans le temps même que l'ennemi sommoit la place. Toute cette armée repassa le Rhin sur son pont de Griethausen entre le 8 et le 10 d'Août. On fut obligé d'évacuer Dusseldorf en même temps, et

M. de Hardenberg, qui y commandoit, se rendit en diligence à Lippstadt, pour mettre en défense ce poste important. Peu de jours après les François passèrent le Rhin, et s'étendirent jusqu'à Dörsten, en se couvrant de la Lippe.

Le 14 le prince Ferdinand fut joint à Bœckholt par 12,000 Anglois que lui amenoit milord Marlborough. M. de Contades fut en même temps renforcé dans son camp de Halteren par 5 à 6,000 Saxons que les Autrichiens avoient rassemblés en Hongrie, et dont le prince Xavier, second fils du roi de Pologne, avoit pris le commandement. Le prince Ferdinand détacha M. d'Imhof à Créfeld, et M. de Post à Dalmen; mais sur les mouvemens que firent les ennemis vers Lunen, le Prince héréditaire fut détaché pour renforcer le corps de Dalmen. Le prince Ferdinand le suivit promptement avec l'armée, et le Prince héréditaire repoussa les François jusques à Halteren. Dans ces circonstances on trouva bon de détacher M. d'Oberg avec un corps de 9,000 hommes, pour passer la Lippe, et se porter dans l'évêché de Paderborn, tant pour interrompre la communication des deux armées françoises, que pour

être à portée dans le besoin de prêter la main au prince d'Ysenbourg. Sur ces entrefaites, et pendant que le prince d'Ysenbourg s'étoit tenu près d'Eimbeck, M. de Soubise avoit occupé Cassel, Gœttingue, et quelques places sur la Werra: alors il forma le dessein de s'emparer de
Sept. Hameln; mais il fut obligé de s'en désister, lorsqu'il apprit que le prince Ferdinand avoit repassé le Rhin; il évacua ensuite Munden, Gœttingue, et tout ce qu'il avoit occupé dans le pays de Hanovre, pour se renforcer sur la Diemel: il resta dans cette position jusqu'au 5 de Septembre, et n'opposant à M. d'Oberg que M. du Mesnil, qu'il laissa sur la Diemel, il s'avança successivement de Munden, Gœttingue,
11. à Nordheim. Le prince d'Ysenbourg fut obligé de quitter Eimbeck à l'approche des François, et se retira à Coppenbrugge, où il fut joint par quelques régimens de l'armée des alliés; alors il s'avança en même temps que M. d'Oberg sur Holzmunden. Ce mouvement fit craindre à M. de Soubise, qui étoit à Gœttingue, qu'on ne le coupât de Cassel, et repliant aussitôt ses corps, il se rendit en diligence dans la Hesse. Les troupes des alliés et des François arrivèrent

presque en même temps devant Cassel, où elles se campèrent vis-à-vis les unes des autres. Tous ces mouvemens n'avoient pas influé sur les opérations du prince Ferdinand; il suivoit son objet, qui étoit d'observer l'armée de M. de Contades. Les François, ayant vainement tenté de surprendre le Prince héréditaire à Halteren, et y ayant été repoussés avec une perte considérable, tournèrent leurs vues d'un autre côté. M. de Contades détacha M. de Chevert avec 20,000 hommes, pour joindre M. de Soubise, et lui donner par ce renfort assez de supériorité pour pouvoir accabler le prince d'Ysenbourg, et pour occuper en même temps le prince Ferdinand de manière à l'empêcher de faire des détachemens pour la Hesse; il se porta à Hamm avec son armée et poussa M. de Chevreuse jusqu'à Sœst. Sur ce mouvement les alliés se replièrent sur Munster, d'où le Prince héréditaire fut détaché à Warendorf sur l'Ems et le prince de Holstein à Telgade. M. de Soubise, ayant sur ces entrefaites reçu son renfort, ne perdit point de temps pour s'en servir. Le prince d'Ysenbourg, informé de l'arrivée de M. de Chevert, repassa la Fulde, et se retira

Octobre. 1.

9.

successivement devant l'ennemi jusqu'à Lutterberg, pour ne point être coupé de Munden: les ennemis l'y attaquèrent avec une si grande supériorité, qu'il fut obligé de leur céder le champ de bataille avec une perte de 16 canons et d'environ 2,000 hommes; il se retira par Dransfeld et Gœttingue à Mœringue. Cet évènement obligea le prince Ferdinand à quitter Munster; il y laissa une bonne garnison, et arriva le 17 avec son armée à Lippstadt. Le Prince héréditaire marcha le lendemain pour surprendre M. de Chevreuse, qui étoit à Sœst: la surprise n'eut pas lieu, parce que les François furent avertis de la marche des alliés; néanmoins après un léger combat les François se retirèrent et abandonnèrent toutes les provisions qu'ils avoient amassées à Sœst. Le prince Ferdinand prit incontinent son camp auprès de cette ville, ce qui engagea M. de Chevert à changer de route; il avoit quitté M. de Soubise après l'affaire de Lutterberg, et ne put joindre M. de Contades qu'en prenant un grand détour. Aussitôt que M. de Chevert eut quitté l'armée de Hesse, M. d'Oberg passa le Wéser à Holzmunden, et poursuivant sa marche il joignit le 21

d'Octobre à Sœst l'armée des alliés. La position où se trouvoit le prince Ferdinand interrompit la communication des deux armées françoises, et quelque supérieures qu'elles fussent en nombre à celles des alliés, cela n'empêcha pas que M. de Soubise ne crût sa position aventurée; il évacua en conséquence Cassel et toute la Hesse, et repassa le Mein à Hanau avec toutes ses troupes. La campagne auroit été finie, si M. de Contades n'eût encore essayé de surprendre Munster; M. d'Armentières s'étoit approché de cette ville à la tête de 15,000 François, et avoit pris un camp proche de la place pour ouvrir incessamment la tranchée : mais M. d'Imhof arriva le 26 à Warendorf, suivi du duc de Holstein, en même temps que M. de Wangenheim avec un gros détachement occupa le camp de Rhéda. Tous ces mouvemens, qui menaçoient de couper M. d'Armentières de Wésel, et une petite affaire qu'engagea le major Bulow, le firent résoudre à renoncer à son projet; il repassa la Lippe le 2 de Novembre, et bientôt après l'armée françoise prit le chemin de Wésel, pour entrer dans ses quartiers d'hiver à l'autre bord du Rhin. Il ne res-

Novembre. 22.

toit plus en Hesse que Marbourg, où les François eussent pied; le Prince héréditaire y fut envoyé, et n'employa que peu de jours à cette expédition. Après la prise de cette place les alliés, maîtres de toute la Westphalie et de la basse Saxe, entrèrent dans leurs quartiers.

Durant cette belle campagne du prince Ferdinand, le Roi n'étoit pas demeuré oisif contre les Autrichiens; il se préparoit à tirer tout le parti possible de la bataille de Leuthen, et des suites que cette bataille avoit eues. Dès le
Janvier. mois de Janvier M. de Werner avoit été dé-
9. taché dans la haute Silésie. Quelque supériorité qu'eût l'ennemi sur sa troupe, il l'avoit contraint de se replier en Moravie, de sorte que les Prussiens occupèrent dès-lors Troppau et Jægerndorf. Le Roi jugeoit cette avance nécessaire pour pouvoir exécuter ses projets. L'expédition, qui se fit au mois de Janvier, ne parut à l'ennemi qu'une suite de la bataille de Leuthen, et servit à nettoyer toute la Silésie des troupes autrichiennes. Les choses
Mars. en restèrent là jusqu'au 14 de Mars, que l'armée se mit en marche pour commencer les opérations de la campagne. On savoit que

les ennemis n'étoient pas assez avancés dans leurs arrangemens, pour s'opposer aux desseins que le Roi formoit, de sorte que ce temps fut jugé le plus propre à changer en siège régulier le blocus de Schweidnitz. Le Roi se mit à la tête de l'armée d'observation, et se cantonna depuis Landshut jusqu'à Friedland; le prince Maurice eut le commandement de cette gauche, d'où il communiquoit par Wustengiersdorf à Braunau, et M. de Fouquet commandoit le corps qui couvroit cette gorge de la Silésie. Le Roi établit son quartier général à Grissau, qui étoit au centre de la position que ses troupes occupoient. Le gros de l'armée ennemie étoit encore dans ses cantonnemens aux environs de Kœnigsgrætz et de Jaromirs; le maréchal Daun, qui en avoit seul le commandement, avoit poussé en avant le corps de Laudon à Trautenau, et celui de Beck à Nachod. Les armées étant dans cette position; M. de Treskow investit de plus près la ville de Schweidnitz. La tranchée ne put être ouverte que la nuit du 1 au 2 d'Avril; l'attaque fut dirigée sur le fort de la Potence, comme l'endroit le moins bien fortifié, et le plus commode pour y con- Avril.

duire les munitions de guerre. Bientôt 24 canons, 20 mortiers et 16 obusiers furent mis en batterie. Cet ouvrage, souvent dérangé par l'artillerie des assiégés, ne put être entièrement perfectionné que le 8, et dès le 10 on occupa une flèche que l'ennemi fut obligé d'abandonner; cette flèche, qui nous approchoit à 100 pas du fort de la Potence, donna lieu au coup de main qu'on tenta sur cet ouvrage, pour terminer d'autant plus promptement le siège. Les canons du fort de l'Eau et de celui de la Potence ayant été démontés dès le 15, on donna l'assaut à l'ouvrage après minuit; on le tourna par la gorge, et 1000 grenadiers l'emportèrent avec une perte si légère, qu'elle ne mérite pas d'être rapportée. Le Commandant, décontenancé par une action aussi vigoureuse, battit la chamade; il se rendit prisonnier de guerre avec la garnison: le comte de Thierhaimb évacua la ville le 18, et sa troupe, forte de 5,000 hommes, fut dispersée dans les différentes places de la Silésie et de la Marche électorale.

Ce siège, si heureusement et si promptement terminé, fournit au Roi la facilité d'exécuter de plus grands projets; son dessein étoit de

pénétrer dans la Moravie, et de prendre Olmutz : non pas pour conserver cette place, car on prévoyoit dès-lors la diversion que les Russes, qui s'étoient emparés de la Prusse, se préparoient à faire en Poméranie et dans les Marches de Brandebourg; mais afin d'amuser durant toute la campagne les Autrichiens dans cette partie éloignée des États du Roi, pour avoir le temps et la facilité de s'opposer en attendant avec des forces considérables à l'armée russe. Pour exécuter ce plan, il falloit de nécessité en imposer au maréchal Daun, afin de gagner sur lui quelques marches, et le temps de s'établir aux environs d'Olmutz avant son arrivée. Dans cette intention l'armée du Roi se retira des montagnes dans les plaines de Schweidnitz et de Reichenbach, sous prétexte d'y refaire les troupes des fatigues du siège, et d'attendre les recrues qui devoient la joindre. M. de Ziethen avec un corps demeura dans les environs de Landshut, d'où il tira un cordon jusques à Friedland, et M. de Fouquet entra dans le comté de Glatz, pour en garder tous les débouchés. Ces deux corps, qui masquoient les mouvemens de l'armée derrière les

montagnes, avoient encore l'avantage d'empêcher les Autrichiens de recevoir des nouvelles qui pussent les éclairer sur les intentions des
Mai. Prussiens. Pendant que ces dispositions donnoient le change à l'ennemi, l'armée du Roi marcha à Neisse, où elle se sépara en deux colonnes, dont une, où le Roi se trouvoit en personne, prit le chemin de Troppau, et l'autre, que conduisoit le maréchal Keith, celui de Jægerndorf. Ces deux colonnes débouchèrent le 3 de Mai dans les plaines d'Olmutz, l'une par Gibau, et l'autre par Sternberg; M. de Fouquet les suivit aussitôt qu'il remarqua que l'ennemi, ayant pris l'allarme, quittoit les environs de Kœnigsgrætz, pour se porter sur Hohemaut. Il prit le chemin de Neisse, d'où il convoya nos munitions de guerre et de bouche pour le siège jusqu'à Olmutz. C'étoit le 12, et le même jour l'armée d'observation passa la Morava à Littau. Le Roi s'avança jusqu'à Holeschau; M. de Ville y campoit avec 7 régimens de cavalerie : il fut attaqué par le prince de Wurtemberg et poussé au-delà de Prostnitz vers Wischau. Le Prince campa son corps à Prostnitz, et il y demeura pour observer l'ennemi

du

du côté de Wischau et de Brunn, ayant sous lui 4 régimens de dragons, 1 de housards et 4 bataillons. Le maréchal Keith, ayant fait l'investissement d'Olmutz, ouvrit la tranchée le 27 de Mai; il plaça de l'autre côté de la Morava les 10 escadrons de Bareuth, 500 housards, et quelques bataillons francs, qui se campèrent proche d'un village nommé Dolein. Pour que le maréchal Keith et l'armée du siège fussent plus en sureté, on jugea qu'il falloit éloigner davantage M. de Ville; il pensa être surpris dans son camp, et ne crut trouver de sureté qu'en se retirant près des ouvrages de Brunn. L'armée d'observation occupa en même temps toutes les positions qu'on avoit eu le temps de lui choisir; en conséquence de quoi le margrave Charles prit le camp de Neustadt, le prince Maurice celui de Littau, M. de Wédel celui de Namiest, et le Roi occupa cette partie des hauteurs qui règnent entre Prostnitz et Holeschau depuis Namiest jusqu'à Studenitz. M. de Puttkammer arriva le 10 de Juin à l'armée, sans avoir été inquiété dans sa route, avec le convoi qu'il conduisoit. M. de Ziethen, qui fut attaqué à Grissau par l'ennemi, le repoussa, Juin.

et remarquant que toutes les forces des Autrichiens tiroient vers la Moravie, il quitta les montagnes et joignit presque en même temps que M. de Puttkammer l'armée du Roi. Cependant les munitions de guerre et de bouche n'étant pas suffisantes pour le siège, on fit préparer un nouveau convoi en Silésie, tant pour pousser les attaques que pour renforcer l'armée. Il y a apparence que ce siège auroit mieux réussi, si l'on n'avoit pas ouvert les tranchées de trop loin, et qu'on n'eût pas été obligé d'abandonner les premières batteries, parce qu'elles tiroient sans effet; ce qui consuma beaucoup de munitions inutilement. Sur ces entrefaites l'avant-garde du maréchal Daun aux ordres de M. de Harsch entra en Moravie, et se campa vis-à-vis du prince Maurice sur les côteaux d'Allerheiligen, non loin de Littau. M. de Harsch tenta, mais sans succès, de surprendre cette ville. Le maréchal Daun, qui le suivoit, s'étoit porté sur Géwitsch, d'où il détacha un corps de 6,000 hommes, qui s'établit à Prérau. Cette position obligea le maréchal Keith à placer ses dragons à Wisternitz et ses compagnies franches à Bistrovann et à Kosut-

chan. Les vues du maréchal Daun alloient à jeter du secours dans la ville assiégée, sans s'exposer à une action, dont la perte auroit entraîné la réduction d'Olmutz. Il fit attaquer de nuit le village de Kosutchan, défendu par 8.
un bataillon franc, et l'obligea de lui céder le terrain; les dragons de Bareuth, qui avoient passé la nuit au bivouac, par une négligence du colonel Meyer, qui les commandoit, n'attendirent pas pour desseller le retour des partis qu'ils avoient envoyés à la découverte : l'ennemi arriva en poussant leurs patrouilles avec impétuosité; il fondit sur leurs tentes, ne leur donnant pas le temps d'en sortir. Le régiment perdit 300 hommes, et auroit été totalement ruiné, si le bataillon de Nimschewsky ne fût arrivé à temps pour forcer l'ennemi à précipiter sa retraite. Ce succès des Autrichiens leur fit prendre goût aux expéditions nocturnes; ils attaquèrent trois fois le régiment de Ziethen à Kostelitz, et furent toutes les trois fois repoussés avec une perte assez considérable. Les bataillons francs de Le Noble et de Rapin ne furent pas aussi heureux; le margrave Charles les avoit envoyés à Sternberg, d'où ils devoient se rendre

à Barn pour couvrir un convoi, qui arriva le 10; ils furent assez maltraités par les pandours, et perdirent 500 hommes dans cette affaire. Mais revenons à des objets plus considérables. La position de l'armée autrichienne, et principalement le corps qu'elle avoit détaché à Prérau, exigeoit que la ville d'Olmutz fût mieux enfermée au-delà de la Morava; il sembloit que le corps du Margrave à Neustadt n'y fût pas essentiellement nécessaire, et comme on n'avoit pas trop de troupes, le Margrave alla se poster de façon que sa gauche occupoit un pont que nous avions à Commothau sur la Morava, et que sa droite s'étendoit jusqu'à notre pont de Holitz. Cependant, tandis que les Prussiens changeoient leur position, M. de Bulau, colonel autrichien, avoit trouvé le moyen de se glisser dans la ville, et d'amener à M. de Marshall, qui en étoit gouverneur, un secours de 1200 hommes.

Le maréchal Daun vint peu de jours après déboucher dans la plaine, et se camper à Prettlitz entre Prostnitz et Wischau; il y fut informé que les Prussiens attendoient un grand convoi, dont dépendoit la réussite du siège, parce

que les munitions commençoient à manquer. Ce convoi étoit couvert par 8 bataillons et 4000 convalescens, tant de la cavalerie que de l'infanterie, qu'on avoit enrégimentés pour s'en servir durant cette marche. Le tout partit le 25 de Juin de Troppau. Le maréchal Daun tourna ses vues sur ce convoi; il envoya M. de Janus à Bahrn, et M. de Laudon à Liebe pour l'intercepter. Sur cela le Roi détacha M. de Ziethen avec 20 escadrons et 3 bataillons; il rencontra ce convoi près de Gibau. Le général Laudon l'attaqua le lendemain; après un 28.
combat de 5 heures il fut obligé de se replier. Le transport avançoit très-lentement à cause des chemins rompus, et le maréchal Daun profita de ce temps pour renforcer MM. Janus et Laudon de 8,000 hommes. Le 30 le convoi fut attaqué de nouveau entre Bautsch et Domstadt; à peine 1000 hommes de cavalerie, 4 bataillons, et 400 chariots eurent-ils ouvert la marche, et passé le défilé de Domstadt, que l'ennemi se porta avec toutes ses forces de Bahrn et de Liebe sur ce convoi, de sorte que ces deux colonnes de l'ennemi, venant à se joindre, coupèrent l'avant-garde qui venoit de passer le dé-

filé, du reste du corps qui suivoit. M. de Ziethen, qui étoit avec le gros du convoi, fit charger vigoureusement une des ailes de l'ennemi ; mais le nombre étoit trop disproportionné pour qu'il pût réussir, de sorte qu'après avoir vaillamment combattu, il fut contraint de se retirer avec la plus grande partie de son monde sur Troppau : il y perdit le général Puttkammer et 800 hommes, sans compter tout le convoi et le trésor de l'armée, qui tomba entre les mains de l'ennemi. Ce malheur fut cause de la levée du siège. Si ce convoi eût pu arriver, la ville étoit prise en moins de quinze jours, parce que l'on avoit achevé la troisième parallèle, et que l'on commençoit d'en déboucher avec les sappes. Mais quelque apparentes que fussent ces espérances, il fallut y renoncer, pour sauver l'armée, qui en prolongeant son séjour en Moravie auroit manqué de subsistance. Il y avoit deux chemins pour le retour; l'un qui mène dans la haute Silésie, par lequel l'armée étoit venue, et l'autre qui traverse la Bohème, et mène ou dans le comté de Glatz, ou par Braunau en Silésie. L'ennemi s'étoit préparé à rendre la première route difficile,

Laudon, Janus et S. Ignon y étoient demeurés depuis l'affaire des convois ; le maréchal Daun s'étoit porté même avec son armée à Tobischau, de sorte qu'on avoit à craindre, en prenant ce chemin, d'avoir deux corps ennemis sur les flancs, et sans cesse le maréchal Daun derrière l'arrière-garde, qui la harcèleroit. En un mot, cette marche n'auroit été qu'une bataille perpétuelle, dans laquelle l'armée auroit perdu l'artillerie du siège, ses équipages, ses blessés ; peut-être même y auroit-elle rencontré sa ruine entière au passage de la Morava, que l'ennemi pouvoit lui rendre funeste. Ces considérations déterminèrent promptement le Roi à se tourner vers la Bohème, parce que l'ennemi n'étant pas préparé de ce côté-là, on pouvoit gagner deux marches sur lui ; ce qui étoit un article important pour l'artillerie et le bagage dont l'armée étoit chargée.

La nuit du 1 au 2 de Juillet le Roi quitta son camp, et partit avec toutes ses troupes, partagées en deux colonnes. Le prince Maurice fit l'avant-garde de celle où se trouvoit le Roi, qui passa par Konitz, Tribau, Zwittau, et vint à Leitomischel, où elle s'empara d'un dépôt Juillet.

des ennemis : la seconde, sous la conduite du maréchal Keith, en se retirant de ses tranchées n'abandonna que 4 mortiers et un canon intransportables, parce que les affuts en étoient cassés; elle prit le chemin de Littau, Muglitz et Tribau. Toute cette marche jusques-là ne fut point troublée par l'ennemi, par la raison que le maréchal Daun, ayant fait toutes ses dispositions pour les chemins de la haute Silésie, ne put pas retirer assez promptement ses troupes pour agir en force du côté de la Bohème ; néanmoins M. de Lascy, qui campoit à Gibau, voulut entreprendre sur l'arrière-garde, obligée de passer le défilé de Krenau, pour marcher à Zwittau. Il se saisit de ce village avec ses grenadiers ; mais il en fut promptement délogé par M. de Wied, et les troupes continuèrent leur chemin sans être inquiétées. Le maréchal Keith avoit partagé sa colonne en trois corps, dont celui de M. de Retzow, ayant traversé Hohemaut, et s'approchant des collines de Holitz, trouva ces hauteurs occupées par l'ennemi ; il se saisit d'une chapelle qui est sur une hauteur vis-à-vis de celle que l'ennemi tenoit : on commença

par se canoner réciproquement, M. de Retzow continuant à faire filer son convoi et son escorte en même temps. Le général de S. Ignon, qui commandoit les ennemis, crut ce moment propre pour attaquer les Prussiens; il fondit avec 1100 chevaux sur le régiment de Brédow cuirassiers, qu'il obligea de se replier. Sur ces entrefaites arriva un lieutenant, avec 50 housards, que le Roi avoït chargé de dépêches pour le maréchal Keith; ce brave officier, nommé Kurzhagen, donna avec son peu de monde si à propos sur le flanc de M. de S. Ignon, qu'il ramena les cuirassiers : la cavalerie prussienne accourut aussi et rechassa les Autrichiens avec perte de 6 officiers et de 300 hommes. Le maréchal Keith, arrivant avec sa colonne précisément lorsque l'ennemi étoit en déroute, fit prendre en revers l'infanterie ennemie, qui se maintenoit encore sur les hauteurs; ce qui précipita sa fuite par des forêts épaisses qui protégoient sa retraite. Pendant que le maréchal Keith étoit occupé avec les ennemis et ses convois, le Roi, ayant pris les devans, étoit arrivé dès le onze près de Kœnigsgrætz. M. de Buccow couvroit cette ville avec environ

7,000 hommes, qu'il avoit campés derrière l'Elbe, et dans des retranchemens qui entouroient les faubourgs. Dès que les troupes furent arrivées, on plaça quelques bataillons vers Hota sur l'Adler, et l'on y construisit une batterie, pour prendre à revert M. de Buccow dans ses retranchemens; en même temps un autre corps passa l'Adler plus haut, qui devoit attaquer le lendemain dès la pointe du jour ce retranchement. On vouloit aussi faire passer l'Elbe à un gros corps de cavalerie, pour couper toute retraite aux Autrichiens; mais les ponts ne purent être achevés que le 13 au matin. M. de Buccow n'attendit pas que cet ouvrage fût achevé; il évacua la nuit même ses retranchemens et la ville, et se retira vers Clumetz. Le même jour, le Roi, étant averti que M. de Retzow étoit attaqué à Holitz, y marcha avec un corps de cavalerie; mais l'affaire étoit déjà décidée, et le maréchal Keith conduisit heureusement jusqu'à Kœnigsgrætz toute l'artillerie du siège d'Olmutz, 1500 blessés et malades, outre toutes les munitions de guerre et de bouche qui appartenoient à l'armée du Roi. Dès que toutes les troupes furent rassemblées,

elles se campèrent au confluent de l'Adler et 14.
de l'Elbe, ayant devant leur front la ville de Kœnigsgrætz, occupée par 6 bataillons.

Le premier soin du Roi fut de se débarrasser du gros bagage qu'on avoit traîné d'Olmutz à Kœnigsgrætz, et M. de Fouquet fut commandé avec 16 bataillons, et autant d'escadrons, pour conduire à Glatz l'artillerie, les blessés et les chariots superflus. L'ennemi avoit déjà quelque dessein de harceler les Prussiens dans ces passages ; le même jour M. de Laudon s'étoit posté avec 4,000 hommes dans le bois d'Opotschna. Comme on en étoit instruit, et que le Roi vouloit assurer la marche de M. de Fouquet sur Neustadt, il prit quelques troupes avec lui et marcha droit sur M. Laudon ; l'Autrichien pensa être surpris : mais comme le bois favorisoit sa retraite, on ne put lui enlever que 100 Cravates; il se retira vers Holitz, et le Roi tint le poste d'Opotschna, jusqu'à ce que M. de Fouquet eut paisiblement conduit à Glatz son convoi. D'abord après son arrivée il détacha 16.
M. de Schenkendorf l'aîné à Reinerz, M. de Golze au Hunulberg, et lui-même il occupa le camp de Nachod, pour couvrir le dos de l'armée.

La promptitude de la marche avoit donné assez d'avance pour prendre tous ces arrangemens, avant que le maréchal Daun pût s'approcher de l'armée prussienne ; il arriva le 22, et prit son camp sur les hauteurs de Clum et de Libitschau, au-delà de l'Elbe, en même temps que le Roi revint d'Opotschna rejoindre le gros de ses troupes S'il ne se fût agi que des Autrichiens, on auroit fini la campagne, sans quitter la Bohème que pour prendre des quartiers d'hiver ; mais l'invasion dont les Russes menaçoient la Poméranie et la nouvelle Marche obligeoit le Roi de ramener ses troupes en Silésie, pour pouvoir de là porter des secours aux endroits qui en auroient le plus besoin. On fit entrer dans ce projet toutes les mesures qui pouvoient assurer les frontières de la Silésie ; en conséquence on eut soin d'enlever tous les fourages et toutes les provisions du cercle de Kœnigsgrætz, pour empêcher le maréchal Daun, faute de magasins, d'agir de ce côté contre la Silésie. Cela lui devint en effet impossible, parce qu'il avoit été obligé au commencement de la campagne de diriger toutes ses subsistances du côté de Brunn, qu'ensuite

l'armée prussienne lui avoit enlevé dans sa marche tous les dépôts qu'il avoit en Bohème, et qu'enfin on avoit consumé les fourages du cercle de Kœnigsgrætz. On quitta donc la nuit du 25 le camp de Kœnigsgrætz. Les pandours attaquèrent les faubourgs de la ville dans le temps qu'on voulut l'évacuer; le général Saldern et le colonel Blankensée y furent tués; on perdit 70 hommes. L'armée du Roi se replia par Caravalhotta sur Rochonitz; M.rs Laudon, S. Ignon et Lascy suivirent l'arrière-garde avec environ 15,000 hommes, et quoiqu'ils essayassent de l'entamer, ils ne purent point y réussir, et furent vigoureusement repoussés par les housards de Puttkammer. Pour faire passer à l'ennemi l'envie de harceler les arrière-gardes, on prépara le lendemain une embuscade; ce fut au passage de la Métau : on occupa avec 10 bataillons et 20 escadrons un bois qui se trouve sur ce chemin, et qui tire de Jaromirs à la Métau; après quoi l'armée se mit en marche, et ne présenta à l'ennemi qu'une foible arrière-garde de housards. M. de Laudon, qui s'échauffoit facilement, voulut donner dessus; alors la cavalerie, en sortant de l'embuscade, le

prit dans tous les sens; il fut fort maltraité, et perdit 300 hommes. Après cette petite correction l'armée du Roi poursuivit paisiblement sa marche, et se campa entre Boruslawitz et Gessnitz; et l'on détacha M. de Retzow, pour couvrir la droite de l'armée au passage des
Août. montagnes. M. de Retzow délogea M. Janus de Studenitz, et le Roi occupa le camp de Skalitz. Dans l'emplacement où l'armée étoit campée il se trouvoit une hauteur sur la droite, dont il falloit nécessairement se mettre en possession; le Roi y plaça les volontaires de Le Noble, comme un appât qu'il présentoit à l'ennemi, et 6 bataillons, campés dans une espèce de ravin, avoient ordre de soutenir ce poste en cas d'attaque. Ce qu'on avoit prévu arriva;
2. M. de Laudon vint de nuit pour surprendre Le Noble: il fut reçu autrement qu'il ne s'y attendoit; on le mit en fuite, et, sans compter les morts et les blessés, il y perdit 6 officiers et 70 hommes. Le maréchal Daun avoit cependant fait longer à son armée le cours de l'Elbe, de sorte qu'elle s'étendoit depuis Kœnigsgrætz jusqu'à Jaromirs vers Kœnigshof. Le Roi se campa le lendemain à Wisoka, et M. de Retzow à

Starkstadt. La marche se poursuivit de Wisoka à Politz et Wernersdorf, sans qu'on fût suivi par les ennemis. Le 8 toutes les troupes reprirent le camp de Grissau et de Landshut.

La diversion à laquelle on s'étoit attendu de la part des Russes se fit pendant ce retour de Bohème : M. Fermor s'étoit avancé en plusieurs corps, de la Prusse, sur les frontières de la Poméranie et de la nouvelle Marche; M. de Platen avoit observé les ennemis de Stolpe, où il avoit été tout l'hiver en détachement. Sur ces avis le comte de Dohna avoit reçu l'ordre dès le mois de juin de lever le blocus de Stralsund, pour s'approcher de l'Oder, afin de s'opposer aux Russes de quelque côté qu'ils voulussent pénétrer dans les états du Roi. M. de Fermor s'étoit avancé de Posen à Kœnigswald, Méseritz, et Closter Paradies, où il campoit en 3 corps. Le comte de Dohna détacha M. de Kanitz à Reppen, pour observer l'ennemi, d'où M. de Malachowsky fit une course jusqu'à Sternberg et en délogea les Russes. Le comte de Dohna, qui n'étoit pas assez en force pour répandre des détachemens, attira à lui M. de Platen, et se borna à disputer aux

ennemis le passage de l'Oder; il se campa pour cet effet à Francfort. La partie cependant n'étoit pas égale : comme le moindre échec qu'auroit souffert le corps du comte de Dohna devenoit préjudiciable à l'état, et pouvoit entraîner après soi la ruine totale de la Marche électorale, le Roi prit le parti de s'y rendre en personne avec un renfort assez considérable pour donner aux troupes prussiennes une espèce d'égalité avec celles des ennemis ; ce renfort consistoit en 16 bataillons et 28 escadrons. La plus grande partie de l'armée aux ordres du maréchal Keith et du margrave Charles demeura dans le camp de Landshut, pour garder les frontières de la Silésie. Le Roi dirigea sa marche par Ronstock, Lignitz, Hinzendorf, Dakau, Wartenberg, Schertendorf, Crossen, Ziebingen, à Francfort, où il apprit que M. de Fermor, s'étant avancé par Landsberg à Cammin et à Tamsel, avoit fait bombarder la
15. ville de Kustrin, qui avoit été mise en cendres, après avoir rejeté toutes les propositions de capitulation que le général Stoffel avoit faites à M. de Schack, qui en étoit commandant. Ces entreprises de l'ennemi avoient engagé le comte

de

de Dohna à rapprocher son corps de cette forteresse, pour la mieux soutenir. Ce fut dans ce camp près de Gorgast, le 22 Août, que le Roi joignit le comte de Dohna. Les Russes avoient établi leurs parallèles précisément au déboucher de la chaussée qui conduit de Kustrin à Tamsel, et leurs batteries étoient construites de manière que l'armée n'auroit pu déboucher de la place, sans s'exposer à faire des pertes considérables, mais inutiles. Le Roi résolut cependant d'attaquer l'ennemi; il falloit se battre, afin de se débarrasser pour un temps d'une armée, et gagner celui de se tourner d'un autre côté. Le Roi pouvoit donc employer trois semaines à cette expédition; mais comment la terminer si vîte sans en venir aux mains? Le maréchal Daun, qu'on avoit quitté à Jaromirs, pouvoit dans cet intervalle se tourner, ou vers la Silésie, ou vers la Saxe, et il falloit pouvoir s'y rendre dans les différens cas, selon que le besoin le demanderoit. Le Roi jugea donc qu'il falloit en imposer à l'ennemi par de fausses démonstrations; on fit des batteries vis-à-vis de Dréwitz, et l'on occupa les digues de l'Oder, comme si effectivement on avoit dessein de

passer ce fleuve dans les environs; en même temps le Roi renforça la garnison de Kustrin de 4 bataillons. Il avoit envoyé M. de Kanitz à Wrietzen, pour rassembler tous les bateaux qui se trouvoient dans cette partie sur l'Oder. Tandis que l'armée marchoit la nuit du 23 en remontant l'Oder jusqu'à Gustebiese, où elle fut jointe par M. de Kanitz, qui amena suffisamment de bateaux pour la construction du pont, on se donna tant de soins pour l'achever, que toute l'armée l'eut passé à midi; elle continua sa marche jusqu'au village de Clossow, où elle se campa; et par cette position elle coupa déjà le corps de M. de Fermor de celui de M. Romanzow, qui étoit du côté de Schwedt, où il avoit dessein de passer l'Oder. Le 24 l'armée se campa à Dermitzel vis-à-vis de M. de Fermor, qui sur le mouvement des Prussiens avoit levé le siège de Kustrin, et s'étoit fait joindre par la division de M. Czernichef, avec laquelle et le gros de ses troupes il prit une position entre les villages de Quartzchen et de Zicker, ayant un ruisseau marécageux devant son front; ces troupes campoient en quarré, selon l'usage que le maréchal Munnich avoit

suivi en faisant la guerre aux Turcs dans la petite Tartarie. Le même jour que l'armée prussienne 25.
arriva, le Roi s'empara du moulin de Damm, et du pont qui passe le ruisseau ; son avant-garde prit possession de la forêt de Massin, par laquelle il falloit passer pour tourner le camp des ennemis. Le lendemain l'armée déboucha sur 4 colonnes dans la plaine, près du village de Batzelow : les ennemis avoient laissé entre ce village et Cammin le gros de leur bagage sous une petite escorte : si l'on avoit été moins pressé, on auroit pu le leur enlever sans peine, et les obliger par quelques marches à quitter le pays ; mais il falloit en venir à une décision, dont on devoit tout attendre, vu la disposition bizarre que l'ennemi avoit donnée à sa bataille. La marche de l'armée continua donc sur Zorndorf, où le Roi se proposoit d'attaquer la face opposée du quarré, vis-à-vis de laquelle on avoit été à Dermitzel. Les Cosaques mirent le feu à Zorndorf ; ce qui embarrassa un peu, parce que la grosse artillerie devoit passer ce village, pour former des batteries vis-à-vis de l'ennemi. La gauche, destinée à faire la première attaque, s'appuyoit à un fond qui tire vers Wilkersdorf.

M. de Manteufel commandoit la première attaque, consistant en 10 bataillons; il étoit soutenu par la gauche de la première ligne, commandée par M. de Kanitz, et par la seconde ligne de l'armée. On se servit de quelques ravins, à l'abri desquels on mit la cavalerie de la gauche contre l'artillerie de l'ennemi, et où toutefois elle étoit à portée d'agir dès que cela seroit trouvé nécessaire. Les ordres du Roi portoient que la première attaque, en avançant constamment, s'appuyât à ce ravin, qui la conduisoit directement sur la droite des Russes; mais par des contretemps et des mésentendus il arriva qu'elle s'en écarta en approchant de l'ennemi, de façon que M. de Kanitz, qui devoit être derrière M. de Manteufel, se trouva à sa droite. L'attaque fut repoussée, et l'infanterie revint en assez grande confusion; mais, comme l'ennemi étoit aussi en désordre, le Roi fit ordonner à M. de Seidlitz de le charger incontinent: il forma trois colonnes, qui percèrent en même temps le quarré; et en moins d'un quart-d'heure tout le champ de bataille fut nettoyé d'ennemis: ce qui se sauva de l'armée russe passa ce fond qu'elle avoit à sa droite, et

commença de se réformer vers Quartschen. Le Roi prit alors l'infanterie de sa droite, avec laquelle il fit un quart de conversion, et la forma vis-à-vis de ce fond. On voulut le faire passer aux troupes à différentes reprises; mais elles revenoient après un court espace de temps, sans qu'on en comprît d'abord la raison : c'est que la caisse militaire des Russes et tout l'équipage de leurs généraux étoient dans ce fond; les troupes, au lieu de le passer, comme elles le pouvoient, s'amusoient à piller, et revenoient dès qu'elles étoient bien chargées de butin. La cavalerie ne pouvoit agir dans cette partie à cause des marais dont ce fond étoit rempli; cela réduisit les Prussiens à canoner l'ennemi, ce qu'ils continuèrent jusqu'à nuit close. La bataille avoit commencé à 9 heures du matin, et ne finit qu'à 8 heures et demie du soir. Les Russes se retirèrent dans le bois de Tamsel, où toutes leurs troupes se mirent en peloton, la cavalerie au centre, entourée de l'infanterie. Ils perdirent à cette action 103 canons, 27 drapeaux et étendards, 82 officiers, parmi lesquels 5 généraux; environ 2,000 prisonniers, et pour le moins 15,000 hommes qu'ils laissèrent sur

la place, parce que la cavalerie ne leur fit point quartier. L'armée du Roi y perdit M. de Ziethen, général des cuirassiers, 60 officiers morts ou blessés, et environ 1200 hommes, avec 20 pièces de canon. Le lendemain 26 l'armée du Roi prit une position très-voisine de l'armée russe; on n'étoit qu'à 1200 pas les uns des autres. Si l'on avoit eu suffisamment de munitions, on les auroit attaqués; on fut obligé de se contenter d'une canonade, qui ne fut pas même aussi vive qu'on l'auroit désiré, à cause qu'il falloit menager la poudre. Il n'y eut point de tentes dressées de part ni d'autre. Les dragons russes essayèrent d'attaquer l'infanterie prussienne; ils furent vivement repoussés par le régiment de Kreytzen. Pendant l'action de la veille et durant cette journée c'étoit un spectacle affreux que de voir tous les villages voisins, auxquels les Cosaques avoient mis le feu, et qui rassembloient dans ces environs toutes les calamités dont l'humanité peut être affligée. Cependant les canons prussiens tiroient avec succès, parce qu'il étoit presque impossible aux artilleurs de manquer la grosse masse que l'ennemi formoit; au lieu que les leurs

tiroient sans le moindre effet. On reçût vers le soir quelque peu de munitions, dont les batteries firent un si bon usage, que la place devenant dès-lors insoutenable pour les Russes, ils la quittèrent la nuit même, et allèrent se camper à Cammin. Le Roi les suivit : on fit encore quelques centaines de prisonniers sur leur arrière-garde, et l'on se campa devant Tamsel proche des ennemis. La perte de cette bataille obligea M. de Romanzow à quitter en hâte les environs de l'Oder et de Stargard, pour accélérer sa jonction avec M. de Fermor, qui bientôt se retira à Vietz, puis à Landsberg, où il rassembla toutes ses troupes. Le Roi le poursuivit jusqu'à Blumberg.

Pendant que l'armée prussienne étoit occupée contre les Russes, M. Laudon avoit traversé la Lusace, dans l'intention de les joindre ; et il l'auroit fait, s'il n'avoit trouvé le prince François de Bronswic dans son chemin ; le Roi l'avoit détaché à Beesko du camp de Tamsel. Ce prince, après lui avoir enlevé différens partis, obligea l'ennemi à se replier sur Lubben. Des raisons plus fortes que celle-là empêchèrent le Roi de pousser plus loin les avantages qu'il

avoit remportés sur les Russes ; il falloit accourir en Saxe au secours de S. A. R. le prince Henri. M. de Dohna, en conséquence de ce nouvel arrangement, resta vis-à-vis des Russes, et le Roi partit, pour se joindre au prince son frère, avec le même corps qu'il avoit amené dans l'électorat. L'éclaircissement des faits demande que nous rapportions succinctement ce qui s'étoit passé jusqu'alors en Saxe. Dès le mois
Juillet. de Juillet S. A. R. avoit occupé le camp de Tschopa, pour s'opposer aux troupes des cercles, commandées par le prince de Deux-ponts, auquel étoit joint un corps d'Autrichiens aux ordres de M. de Haddick. S. A. R. fit chasser un détachement des ennemis qui occupoit le Basberg ; et comme le gros corps des cercles ne s'étoit pas encore avancé, on se borna à la petite guerre, dans laquelle les Prussiens eurent l'avantage, faisant en différentes rencontres des prisonniers sur les ennemis, du nombre desquels M. de Mitrowsky, général des Autrichiens, fut le plus considérable.
Août, 2. S. A. R. ayant des nouvelles de l'approche d'un corps d'ennemis, commandé par M. Dombale, qui s'avançoit sur Zwickau, détacha M. de Fink

pour le déloger de la Saxe; ce qui réussit au point, qu'on l'obligea de se replier sur Reichenbach. Bientôt après, la présence du Prince devenant nécessaire aux environs de Dresde, à cause que le prince de Deuxponts prenoit par 6.
la Bohème le chemin de Tœplitz, l'armée marcha par Chemnitz, et s'établit à Dippoldiswalda, tenant M. de Hulsen avec un détachement à Freyberg, et M. de Knobloch à Maxen. Pendant ce temps un autre corps des cercles s'étant 20.
posté à Waldkirchen, il fut attaqué et battu par M. de Kleist. Mais comme M. de Haddick s'avançoit vers Cotta, S. A. R. changea sa position; elle prit le camp de Sedelitz proche de Pirna, et garnit devant elle les villages de Zehista et de Zuschendorf; de là l'armée prit le camp de Gamig, qui lui étoit plus convenable. Bientôt le prince de Deuxponts parut; il occupa les hauteurs de Struppen, tenant à sa gauche M. de Haddick, qui s'étendoit de Rothwernsdorf à Cotta. Il résolut de prendre le Sonnenstein, qui incommodoit sa position; il y fit avancer quelques mortiers, et M. de Grape, qui y commandoit, se rendit mal à propos et fut fait prisonnier de guerre. En même

temps le maréchal Daun s'étoit avancé en Lusace; il avoit laissé un détachement de 20,000 hommes, aux ordres de MM. de Harsch et de Ville, qui campoit entre Jægerndorf et Troppau. L'intention du Maréchal étoit de se servir de ce corps pour faire le siège de Neisse, dès que l'éloignement de l'armée prussienne pourroit permettre de tenter cette entreprise; il avoit espéré que l'invasion des Russes attireroit vers eux toutes les forces du Roi, et comme ses espérances se trouvèrent trompées de ce côté-là, il s'avança en Lusace, pour y attirer les Prussiens, et donner à M. de Harsch le temps d'achever son siège. Il s'étoit d'abord avancé jusqu'à Kœnigsbruck, où il apprit la défaite des Russes; sur quoi abandonnant les desseins qu'il pouvoit avoir sur Meissen ou sur Torgau, il se replia sur Stolpen. Bientôt il borda l'Elbe de différens détachemens, dans l'intention de passer ce fleuve à Pilnitz, et de prendre à dos la position des Prussiens à Gamig, pendant que le prince de Deuxponts et M. de Haddick les entameroient de front. Le prince Henri, qui étoit informé de ces projets, en donna avis au Roi; ce qui occasionna la marche rapide de

celui-ci, pour se joindre au prince son frère. D'abord le maréchal de Keith et le prince Charles eurent ordre de quitter la Silésie, pour se joindre en Lusace aux troupes du Roi. M. de Fouquet demeura à Landshut, et on lui commit la garde des débouchés de la Bohème. Le corps du Roi partit le 2 de Blumberg, et passant par Manchenau, Mulrose, Trebatz, Lubben, Doberbek, Elsterwerda, arriva le 9 à Dobritz près de Grossenhayn, où le maréchal Keith et le Margrave le joignirent, dont le corps avoit passé par Hartmansdorf, Priebus, Moska, Spremberg, Senftenberg. MM. de Werner et de Mœring avoient battu, chemin faisant, l'un à Priebus et l'autre à Spremberg, deux détachemens autrichiens, et leur avoient fait au-delà de 500 prisonniers. L'armée se campa le 12 entre Boksdorf et Reichenberg, d'où le Roi s'aboucha avec le prince son frère, pour prendre ensemble les mesures convenables aux circonstances présentes. Le même soir l'armée se mit en marche; il s'agissoit d'occuper les hauteurs de Weissig avant l'ennemi. Les Autrichiens avoient au Cerf blanc un poste qu'il falloit déloger; le Roi y marcha tout droit, et M. de Sept.

Wédel par un chemin qui vient de Radeberg, et qui tourne cette position; les Autrichiens furent forcés de se retirer, et dès que les têtes de l'armée eurent gagné les hauteurs de Weissig, elles donnèrent sur des housards et des dragons qui s'y étoient rendus dans l'intention de protéger le campement du maréchal Daun; celui-ci s'y étoit avancé, pour y tracer la position des troupes. Tous ces corps furent repliés, et l'armée du Roi prit le camp de Schœnfeld vis-à-vis du camp du maréchal Daun, qui s'étendoit de Lohmen par Stolpen vers Bischofswerder. On assura aussitôt la communication des deux armées prussiennes par des ponts sur l'Elbe. L'armée du Roi étoit arrivée à propos, car M. de Lascy étoit commandé avec tous les grenadiers autrichiens pour construire le pont de Pilnitz, et il faut avouer que le maréchal Daun auroit eu tout le temps d'exécuter ce dessein avant l'arrivée du Roi, s'il avoit été dans son caractère d'agir avec plus de vivacité et de promptitude. Le même jour que l'armée prit la position de Schœnfeld, le général de Retzow fut envoyé avec un détachement pour déloger M. Laudon de Rade-

berg ; l'Autrichien se retira sur Arnsdorf et Fischbach. On résolut de l'entamer de nouveau dans ce poste : pour cet effet le prince François avec quelques bataillons se présenta sur son front ; M. de Retzow le tourna par sa droite et le Roi par la gauche. Il est à présumer que ce corps auroit été ruiné, si tous les ressorts eussent bien joué en même temps ; mais il arrive d'ordinaire que de semblables projets ne réussissent qu'en partie : Laudon perdit cependant au-delà de 500 hommes dans cette affaire ; il se sauva par le bois et occupa 27.
les monticules de Harta, où il campa sous la protection du canon du maréchal Daun. Ces petits avantages ne décidoient rien ; un des objets principaux dans les circonstances où se trouvoient les armées, étoit d'éloigner l'armée impériale des bords de l'Elbe. Il étoit difficile d'y réussir autrement qu'en lui donnant de la jalousie sur les convois qu'elle tiroit de Zittau, afin d'obliger le maréchal Daun à faire les mouvemens qu'on désiroit. Le Roi quitta son camp de Schœnberg, et se porta avec son armée sur Ramnau ; par cette position les Prussiens s'approchoient du flanc de l'ennemi, et

pour lui causer plus d'inquiétude M. de Retzow se rendit à Bautzen, et s'y établit avec son corps. Laudon occupoit encore vis-à-vis de notre gauche proche de Bischofswerder une hauteur dont on résolut de se rendre maître. Pour cèt effet le prince de Wurtemberg tourna les Autrichiens à dos, et le Roi se présenta sur leur front. M. Laudon n'attendit point que l'affaire s'engageât, mais se replia en grande confusion au-delà de Bischofswerder; nous occupâmes son camp et la ville. Le maréchal Daun craignit à son tour que la position des Prussiens ne lui portât préjudice; il avoit renoncé dans ce moment aux projets qu'il avoit formés sur l'armée du prince Henri; il fut obligé de se rapprocher de ses vivres, et se proposa en même temps de choisir un poste par lequel il pût couper les Prussiens de la Silésie, pour donner à M. de Harsch le temps d'assiéger et de pren-
Octobre. dre Neisse. Ce fut enfin le 5 d'Octobre que le Maréchal abandonna les environs de l'Elbe, et que passant par Kruse et Neukirch, il se campa à Kitlitz sur les hauteurs de Lœbau jusqu'au Stremberg. Le prince de Durlach fut posté avec sa réserve de Reichenbach et Arns-

dorf vers Doberschutz. Sur ce mouvement de l'ennemi M. de Retzow fut envoyé occuper le Weissenberg. L'armée marcha à Bautzen, d'où M. de Wédel fut détaché avec 6 bataillons et quelque cavalerie, pour s'opposer aux Suédois, qui s'étoient avancés jusqu'à Pasewalk. De Bautzen l'armée du Roi s'avança vers l'en- 16.
nemi, et prit sa position entre Hochkirchen et Kottitz, le quartier général à Radewitz. L'armée se trouvoit alors affoiblie par le départ du détachement de M. de Wédel, et par la grosse garnison qu'il falloit tenir dans Bautzen, pour couvrir la boulangerie contre les entreprises de l'ennemi. Le projet du Roi étoit, en prenant le camp de Hochkirchen, de cacher aux Autrichiens son véritable dessein, qui étoit de se joindre à M. de Retzow posté à côté de notre flanc gauche, et de tomber conjointement sur le prince de Durlach du côté de Débitsch, ce qui ne pouvoit s'exécuter que la nuit du 14 au 15, à cause que l'approvisionnement des vivres pour l'armée ne pouvoit pas être arrangé plutôt. Cependant une partie du convoi nous joignit le 12. Le maréchal Keith, qui en étoit, fut attaqué en chemin par Laudon; l'ennemi

fut repoussé avec perte de 80 hommes. Un prince de Lichtenstein, lieutenant-colonel au régiment de Lœvenstein, fut du nombre des prisonniers. Après cette affaire Laudon, ayant rassemblé ses troupes dispersées, s'établit avec elles dans un bois qui étoit à un gros quart de lieue d'Allemagne au-delà de notre droite, vis-à-vis du village de Hochkirchen; un fond marécageux séparoit notre flanc droit de ces hauteurs. La bataille dont nous allons parler incessamment, nous oblige d'entrer dans un détail plus circonstancié du terrain que les deux armées occupoient. Le village de Hochkirchen, où s'appuyoit la droite du Roi, est situé sur une éminence; un cimetière d'une maçonnerie épaisse, capable de contenir un bataillon, domine sur toute la contrée; le village s'étend en long, et formoit le flanc naturel de l'armée: il étoit garni de 6 bataillons; une batterie de 15 canons étoit construite à l'angle du front et du flanc; devant la ligne du front coule un ruisseau entre des bords de rochers; aux pieds de la hauteur de Hochkirchen se trouvent un moulin et quelques cabanes, où l'on avoit placé un bataillon franc, pour défendre le passage;

ce qui étoit d'autant plus sûr, qu'il se trouvoit sous la protection de notre canon vers Radewitz, où étoit le quartier général. Une partie du camp passoit le ruisseau, à cause des hauteurs qu'il falloit nécessairement occuper, et de la communication avec le corps de M. de Retzow, qu'on assuroit et dont on abrégeoit le chemin par cette position. La droite du maréchal Daun, comme nous l'avons dit, s'appuyoit sur le Stremberg; son centre étoit sur des hauteurs inexpugnables; sa gauche tiroit vers Jauernick et Sornitz. Il fit préparer en secret des chemins pour 4 colonnes, qui conduisoient au bois dont M. Laudon avoit pris possession. Son projet étoit d'attaquer l'armée prussienne par 4 endroits à la fois, savoir par le poste de Laudon, par le moulin qu'occupoit le bataillon franc, par cette partie vers Kottitz qui se trouvoit au-delà du ruisseau; et la quatrième attaque devoit se faire par le prince de Durlach sur le poste du Weissenberg, où commandoit M. de Retzow. Ce fut la nuit du 13 au 14 d'Octobre que le maréchal Daun exécuta son dessein. L'attaque du moulin gardé par le bataillon franc fut la première:

les ennemis l'emportèrent sans grande peine. En même temps Laudon, ayant trouvé le moyen de se glisser avec ses pandours à dos de l'armée, mit le feu au village de Hochkirchen, ce qui obligea les bataillons qui le gardoient à l'abandonner. L'ennemi se saisit dans cette confusion de la batterie qui étoit à la pointe du village : en même temps le brave major Lange se jeta avec un bataillon du margrave Charles dans le cimetière de Hochkirchen. L'armée n'eut que le temps de prendre les armes, et non celui d'abattre les tentes. Le Roi entendit tirer le canon, et quoiqu'il ne fût averti de rien, il prit d'abord 3 brigades du centre, avec lesquelles il marcha à la droite; les ténèbres étoient si épaisses, qu'on ne voyoit pas à un pas devant soi. On s'apperçut d'abord que l'ennemi étoit maître de notre grande batterie, parce que les boulets de canon voloient dans le camp, et qu'il auroit été impossible qu'ils eussent pu y parvenir des batteries de l'ennemi. Le village de Hochkirchen en flammes fut le fanal qui éclaira nos dispositions. Le Roi prit par le derrière de son camp pour tourner ce village; dans la marche on donna sur

un corps de grenadiers autrichiens, dont 300 furent pris; mais dans la confusion du combat, n'ayant pas du monde de reste pour les garder, la plupart s'échappèrent. Notre infanterie tourna Hochkirchen, et commençoit à pousser les Autrichiens, lorsque quelques escadrons ennemis, qu'on ne pouvoit pas distinguer dans l'obscurité, la ramenèrent. Les gendarmes et le régiment de Vasold firent une charge fort vive; tout ce qu'ils rencontrèrent, plia devant eux; mais ne pouvant pas se diriger dans l'obscurité, ils donnèrent sur de l'infanterie postée à ce bois que Laudon avoit occupé dès la veille : tout le canon des Autrichiens y étoit, et l'infanterie bien et avantageusement établie; ce canon tirant à mitraille força la cavalerie prussienne à se retirer auprès de son infanterie. D'un autre côté le maréchal Keith et le prince Maurice d'Anhalt voulurent reprendre la batterie qui étoit perdue; ils se mirent à la tête de quelques bataillons, pour traverser le village de Hochkirchen; le chemin qui passe le village est étroit, à peine sept hommes de front pouvoient-ils y tenir, et ils trouvèrent, en voulant déboucher de là, que les Autri-

chiens les débordoient si considérablement, qu'ils ne purent jamais se former, pour mener leurs troupes à la charge; ils furent aussitôt contraints de se replier. Le maréchal Keith y fut tué, M. de Geist mortellement blessé et le prince Maurice dangereusement. Quoiqu'à différentes reprises on tentât de passer le village, il n'y eut pas moyen de réussir; l'incendie étoit trop considérable, et la bataille fut perdue. Pour couvrir la retraite, le Roi envoya des ordres à M. de Retzow de le joindre incessamment. Ce général avoit trois fois repoussé le prince de Durlach. Comme ce dernier ne pouvoit venir à lui qu'en traversant un défilé, M. de Retzow y laissa entrer le nombre d'ennemis qu'il lui plut, après quoi il les chargea et les culbuta avec une perte considérable dans le lieu dont ils avoient débouché; cette manœuvre s'étoit répétée à trois reprises, lorsqu'il fut obligé de rejoindre l'armée. Il vint à propos à notre gauche. Le Roi avoit été contraint de la dégarnir, pour porter des secours à sa droite; cependant il ne put pas arriver assez à temps pour empêcher que le bataillon de Kleist ne fût entouré par l'ennemi, et contraint de mettre

les armes bas. La droite de l'armée se soutenoit, quelque effort que fît l'ennemi pour dépasser le village de Hochkirchen. La bataille avoit commencé à 4 heures, à 10 le cimetière fut emporté, le village et la batterie étoient déjà perdus; l'ennemi se trouvoit trop bien établi pour qu'on pût le déloger; un gros corps de cavalerie venoit à dos de l'armée, M. de Retzow avoit abandonné le Weissenberg : dans ces circonstances la position de l'armée n'étoit plus soutenable, et il ne restoit d'autre parti à prendre que celui de la retraite. La cavalerie descendit la première des hauteurs dans la plaine, pour couvrir la marche de l'infanterie. La droite de l'infanterie prit alors le chemin de Doberschutz, où l'on marqua le camp, et le corps de M. de Retzow fit l'arrière-garde de l'armée. La cavalerie autrichienne attaqua la nôtre à différentes reprises, mais elle fut vigoureusement repoussée par M. de Seidlitz et par le prince de Wurtemberg. Le camp que l'armée prit étoit bon, proche de Bautzen, entouré d'un double fossé marécageux, et sur des collines qui n'étoient dominées d'aucun côté. Le maréchal Daun retourna le même jour dans son ancien

camp, et il ne parut pas qu'il eût gagné la victoire. Les Prussiens perdirent, comme nous en avons touché quelque chose, des personnes dignes par leur grand mérite d'être regrettées, le maréchal Keith, le prince François de Bronswic et M. de Geist; presque tous les Généraux eurent des contusions ou des blessures, ainsi que le Roi, le margrave Charles, et tant d'autres qu'il seroit trop long de nommer. Nous perdîmes 3,000 hommes, la plupart d'infanterie, et il ne nous resta du nombre des prisonniers que nous avions faits, qu'un général nommé Vitteleschi et 700 hommes.

Pendant que tout ceci se passoit en Lusace, MM. de Ville et de Harsch tenoient Neisse étroitement bloqué : on étoit informé qu'un train d'artillerie de 100 canons et de 40 mortiers devoit partir d'Olmutz pour se rendre en Silésie. En combinant avec ces préparatifs l'effet qu'une victoire gagnée devoit produire sur l'esprit des Autrichiens, il étoit facile de prévoir que le siège de Neisse en seroit la suite. Cette place étoit trop importante pour que le Roi n'employât pas tous les moyens imaginables de la sauver ; cependant on ne pouvoit en

faire lever le siège qu'en marchant en Silésie avec une armée. La difficulté étoit de ne point déranger les affaires d'un côté pour les rétablir de l'autre. Enfin sur la nouvelle que les Russes avoient abandonné Stargard, et dirigeoient leur marche par Reez et Calies sur la Pologne, le Roi prit les mesures suivantes : il attira à lui le Prince son frère avec 10 bataillons, et du canon pour remplacer celui que l'on avoit perdu; le comte de Dohna reçut ordre de se rendre en Saxe, et de ne laisser en Poméranie qu'un corps sous M. de Platen, pour secourir Colberg, que M. de Palmbach assiégeoit avec 15,000 Russes; il fut averti de diriger sa marche sur Torgau, pour pouvoir de là se tourner du côté qui auroit le plus besoin de sa présence; M. de Fink prit le commandement du reste du corps du prince Henri, qui tenoit le camp de Gamig. Tandis que ces ordres partoient, le maréchal Daun s'avança, et vint se camper proche de l'armée du Roi. Un détachement couvroit son flanc à Buchwald, sa droite s'appuyoit à Cannewitz, d'où la ligne prenoit par Belgern, Wurchen, Dressa, en forme de demi-cintre convexe par Grubschutz et Strela; sa

réserve prit le poste de Hochkirchen. Quelque formidable que fût l'aspect de ces troupes, les Prussiens en avoient d'autant moins à craindre, qu'à peine les Autrichiens eurent-ils pris cette position, qu'ils se retranchèrent jusqu'aux dents. Les deux points qui méritoient une attention sérieuse, étoient la conservation de Bautzen, où se trouvoient les vivres et la boulangerie de l'armée, et le moulin de Malschwitz, qui est sur une hauteur, dont il ne falloit pas souffrir que l'ennemi s'emparât. Le Roi garantit la ville de Bautzen contre les entreprises des Autrichiens par un corps intermédiaire, qu'il plaça entre cette ville et sa droite, et pour le moulin à l'extrémité de la gauche, il n'y mit que des vedettes de housards, pour que l'ennemi ne s'apperçût point de l'importance dont nous étoit ce poste. La raison d'en user ainsi étoit que le moulin se trouvoit à la distance d'un quart de mille de la gauche, de sorte qu'en gardant la position de l'armée, on ne pouvoit pas le soutenir à cause de son éloignement, et l'importance de ce moulin consistoit en ce que dans la marche que le Roi méditoit de faire, il ne pouvoit pas gagner Gœrlitz avant le maréchal

Daun, si les colonnes ne passoient au pied de ce moulin, de sorte qu'au cas que l'ennemi y eût placé des troupes, il falloit passer la Sprée derrière le camp et la repasser plus bas, ce qui faisoit un circuit de deux milles de détour pour les troupes. Le maréchal Daun de son côté supposoit que le Roi, lorsqu'il apprendroit le siège de Neisse, ne trouveroit aucun autre expédient pour se rendre en Silésie que celui de l'attaquer, et ce fut là la raison qui lui fit prendre cette position de Cannewitz et de Wurchen, et qui lui donna l'idée de se retrancher. Cela parut même par une lettre qu'il écrivit à M. de Harsch, dans laquelle il dit : » Faites » votre siège tranquillement; je tiens le Roi, » il est coupé de la Silésie, et s'il m'attaque, je » vous en rendrai bon compte. » Il en arriva tout différemment de ce que le Maréchal imaginoit. Le prince Henri partit avec son détachement de Gamig; il passa par Marienschein, et arriva le 21 à l'armée du Roi, sans rencontrer d'ennemis sur sa route. Tous les préparatifs de la marche ne purent être achevés que le 24, et le même soir l'armée se mit en mouvement. La garnison de Bautzen servit d'escorte aux

vivres de l'armée ; ce corps prit les devans dès la nuit précédente, et passa par Kumerau, Neudorf, Trauben et Culmen. L'armée marcha sur deux colonnes. On forma l'arrière-garde sur la hauteur du moulin à vent, d'où l'on prit par Leichnau, Ischmitz, tournant entièrement la droite de l'ennemi ; ensuite on se porta sur Weyersdorf, et de là sur Ullersdorf, où l'armée campa. M. de Mœring, qui avoit eu l'avant-garde du bagage, surprit près d'Ullersdorf 300 cavaliers autrichiens, dont peu se sauvèrent, et la colonne du Roi ayant donné près de Weyers-
25. dorf sur un bataillon de pandours qui ne se croyoit pas exposé à l'ennemi, ce bataillon fut totalement détruit. Le lendemain 26 l'armée devança le jour, pour gagner Gœrlitz avant le maréchal Daun. L'avant-garde, composée de housards et de dragons, y arriva la première ; elle trouva d'abord un corps de cavalerie posté derrière un défilé du côté de Rauchertswalde : il n'étoit pas possible de l'attaquer dans cette position avantageuse ; on fit en escarmouchant ce que l'on put pour l'engager à combattre, mais inutilement. On apprit enfin par un transfuge que c'étoit le corps des carabiniers et gre-

nadiers à cheval, commandé par un général espagnol nommé d'Ayassas, et sur cet éclaircissement on résolut de choquer la fierté espagnole, pour engager ce Général à passer le défilé et à se laisser battre : pour cet effet des housards le provoquèrent; il passa le défilé en fureur et fondit sur ceux dont il se croyoit insulté. Aussitôt les dragons le chargèrent et culbutèrent sa troupe dans le même défilé qu'il avoit passé avec tant d'imprudence. Il y perdit 800 hommes, que les Prussiens firent prisonniers, d'Ayassas se sauva sous la montagne de Landskron, où le prince de Durlach venoit d'arriver avec la réserve qu'il commandoit. L'infanterie de l'avant-garde prussienne arriva en même temps, on s'en servit pour s'emparer de Gœrlitz, qui se rendit sans grandes difficultés. L'armée du Roi y appuya sa gauche, sa droite fut poussée à Girbiesdorf et Ebersbach. Ce flanc étoit couvert par un ruisseau bourbeux, qui coule dans un fond dont le revers du côté des Prussiens étoit escarpé. Les Autrichiens arrivèrent l'après-midi; le maréchal Daun étendit son armée derrière la Landskron, d'Osseg vers Marckersdorf. Le Roi fut obligé de rester dans

ce camp, pour donner quelques jours à l'arrangement des vivres, de sorte que l'armée ne put se mettre en marche que le 30. Les troupes décampèrent de nuit, pour passer la Neisse avant que l'ennemi en pût être informé. On trouva M. Laudon embusqué dans le bois de Schœnberg. Les Prussiens faisoient cette marche légèrement, parce que les bagages et les vivres avoient pris la route de Naumbourg-am-Queis. L'arrière-garde fut toutefois attaquée proche de Schœnberg, et ce ne fut qu'une bataille durant toute la route : M. Laudon y étoit encouragé par un renfort de 12,000 hommes que le maréchal Daun lui avoit envoyé; de son côté S. A. R. le prince Henri, qui commandoit cette arrière-garde, fit de si bonnes dispositions en soutenant les brigades réciproquement, en posta d'autres si à propos, afin de recevoir celles qui se retiroient pour continuer leur chemin, qu'il n'y eut que du temps de perdu. A la vérité, M. de Bulow, lieutenant-général et environ 200 soldats furent blessés; il n'y eut d'ailleurs de tués que 15 hommes tout au plus. A Lauban il fallut préparer des ponts sur le Queis, ce qui fit perdre un jour. Le 1 de Novembre l'armée

prit la route de la Silésie; on se prépara surtout à bien recevoir l'ennemi à l'arrière-garde, car sa force se trouvoit assez considérable pour mériter cette attention. Le camp prussien avoit ses deux ailes sur deux croupes de montagnes, qui aboutissoient chacune vers le Queis; plus on approchoit de Lauban, plus les hauteurs dominoient celle du camp. On forma sûr chacune de ces hauteurs une arrière-garde séparée. Le Roi se trouvoit à la croupe de la droite, le Margrave à celle de la gauche, des housards furent placés dans le fond entre ces deux corps d'infanterie pour agir selon le besoin. Derrière ces premiers corps, des brigades d'infanterie et d'artillerie en échelons occupoient les hauteurs dominantes, pour que chaque corps qui se replioit, pût se retirer sous la protection d'un autre. Au premier mouvement rétrograde que firent les troupes prussiennes, M. Laudon accourut plein d'ardeur pour entamer cette arrière-garde; il ne s'en fallut presque rien que les housards ne le fissent prisonnier. Il voulut occuper le premier emplacement que le Roi venoit de quitter, il y menoit déjà son artillerie, mais le feu préparé des batteries prussien- Novembre.

nes démonta son canon, mit son infanterie en désordre, et l'obligea de s'enfuir. Il tâcha de renouveler cette manœuvre à trois reprises, et toujours inutilement, car des feux préparés de même que le premier lui firent essuyer la même chose. Les housards de Puttkammer, embusqués dans un bois, donnèrent enfin sur son monde, et le dégoûtèrent pour ce jour-là d'inquiéter la marche des Prussiens. S. A. R., qui s'étoit postée à l'autre bord du Queis, y reçut l'arrière-garde, après quoi le Roi et son frère se séparèrent; le Roi marcha par Lœwenberg, Pombsen, Jauernick et Girelsdorf à Nos-
6. sen, le prince Henri se rendit à Landshut, où il releva M. de Fouquet, qui vint joindre le Roi sur la route de Neisse.

M. de Harsch assiégeoit Neisse depuis le 20 d'Octobre. Son attaque étoit dirigée sur le fort de Prusse du côté de Heidersdorf. La seconde parallèle achevée se trouvoit à 30 toises du chemin couvert, et toutes les batteries étoient montées. Quoique le maréchal Daun y eût envoyé des secours par le chemin de Silberberg, sur le bruit répandu de l'approche du Roi les Autrichiens levèrent le siège. M. de

Treskow, commandant de la place, saisit ce moment, et fit une sortie où l'ennemi perdit 800 hommes; MM. de Harsch et de Ville se retirèrent en hâte, ils passèrent la Neisse et se replièrent par Ziegenhals à Jægerndorf, en abandonnant aux environs de Neisse des amas considérables de munitions de guerre, qu'on ne leur donna pas le temps de transporter.

M. de Fouquet suivit les ennemis dans la haute Silésie, et s'établit à Neustadt, d'où il pouvoit le mieux les observer. A peine les troupes furent-elles arrivées près de Neisse, que le Roi entreprit une nouvelle expédition. Après le départ des Prussiens de la Lusace, le maréchal Daun avoit pris le 4 d'Octobre le chemin de l'Elbe; le 7 il passa cette rivière à Lohmen, et prit le camp de Pirna: M. de Finck, qui étoit demeuré à Gémich (Gamig) depuis l'absence de S. A. R., ne put maintenir cette position contre un nombre aussi supérieur d'ennemis; il se replia sur le Windberg, et de là sur Kesselsdorf, pendant que le maréchal Daun détacha les troupes des cercles vers Eulenbourg, Torgau et Leipsic. Le comte de Dohna étoit en marche de ce côté-là. Les Russes,

comme nous l'avons dit, avoient pris le chemin de la Pologne, à l'exception de M. de Palmbach, qui, avec un détachement de quelques milliers d'hommes avoit entrepris le siège de Colberg. Ce général russe avoit poussé ses travaux avec force le 26 et le 27 d'Octobre, il donna des assauts consécutifs au chemin couvert de la place, et fut chaque fois vigoureusement repoussé; il préparoit un nouvel assaut pour le 29, et les Russes avoient même arrangé des bâteaux, au moyen desquels ils se flattoient de passer le fossé capital, pour emporter la place d'emblée. Le comte de Dohna ayant envoyé M. de Platen au secours de Colberg, ce Général battit auprès de Greiffenberg un corps d'observation que les Russes y avoient placé, après quoi il s'avança jusqu'à Treptow. Son arrivée dégoûta M. de Palmbach de sièges et d'assauts; il se retira par Cœsslin et par Bublitz en Pologne. La tranchée fut ouverte le 3 et la place dégagée le 29 d'Octobre. Le sieur de Heyden, commandant de la place, se distingua durant ce siège par ses bonnes dispositions, sa vigilance et sa fermeté. Le comte de Dohna attira à lui M. de Wédel, qui avoit agi contre les

Suédois,

Suédois, qui les avoit battus à Fehrbellin, poussé par Ruppin au-delà de Prenzlow, qui avoit enlevé le détachement entier de Hessenstein dans la seigneurie de M. d'Arnim, et que la victoire avoit suivi partout. M. de Manteufel le releva avec moins de troupes, et pendant la marche de la Saxe M. de Wédel conduisit l'avant-garde du comte de Dohna. Lorsque M. de Haddick arriva près de Torgau, 12
l'avant-garde prussienne y parut en même temps; M. de Haddick se replia par le bois sur 15.
Eulenbourg; M. de Wédel le suivit à la trace, et quoique les ponts de l'Elster fussent rompus, la cavalerie prussienne passa la rivière à gué, et donna si à propos sur l'ennemi, que M. de Haddick perdit 200 hommes et 3 canons. Le comte de Dohna suivit M. de Wédel d'Eulenbourg; il s'avança vers Leipsic, que l'armée des cercles avoit investi. Le prince de Deux-ponts, intimidé par l'échec que M. de Haddick venoit d'essuyer, n'attendit pas l'approche des Prussiens; le siège fut levé : il se retira en hâte sur Colditz; de là il tourna vers Plauen, et alla prendre dans l'Empire des quartiers du côté de Hof et de Bareuth.

Pendant que le prince de Deuxponts et M. de Haddick fuyoient vers l'Empire, le maréchal Daun s'approchoit de Dresde. Le corps prussien, trop exposé à Kesselsdorf, passa l'Elbe, et se campa au faubourg du nouveau Dresde, entre le Fischhaus et les Scheunen. M. de Schmettau, qui étoit commandant de Dresde, voyant que les Autrichiens se préparoient à s'emparer du faubourg de Pirna, y fit mettre le feu. Le maréchal Daun ménageoit la jeune cour qui étoit dans la ville; il est à présumer que sans elle il auroit été plus entreprenant; cependant les fossés de la place étoient bons. Le Roi avoit quitté la Silésie; son avant-garde se trouvoit au Weissenberg, de sorte que le Commandant pouvoit en toute sureté attendre l'arrivée de ce secours. Le retour du Roi acheva de déranger les projets du maréchal Daun. Le comte de Dohna avoit expédié l'armée des cercles; la saison étoit avancée, et l'armée du Roi pouvoit dans trois marches être à Dresde : toutes ces considérations inspirèrent au maréchal Daun le dessein de se retirer. Il décampa le 15 de Grunau et de Leibnitz, et rentra en Bohème, où il mit ses troupes en quartiers

d'hiver. Sur la nouvelle de son départ, le margrave Charles, qui étoit avec le gros de l'armée à Gœrlitz, reçut ordre de ramener les troupes en Silésie. Le Roi, qui étoit au Weissenberg, poussa jusqu'à Dresde, où les arrangemens se firent pour les quartiers d'hiver. Le comte de Dohna retourna dans la Poméranie et le Mecklenbourg; M. de Hulsen s'établit à Freyberg sur les frontières de la Bohème; M. d'Itzenplitz commanda à Zwickau; et en Silésie on tira un cordon le long des frontières de la Bohème, de Greifenberg à Glatz; pour M. de Fouquet, il occupa Jægerndorf, Léobschutz, Neustadt et les environs.

Nous n'avons fait qu'une légère mention de la campagne des Suédois, auxquels on n'avoit opposé que des détachemens de la garnison de Stettin, jusqu'à ce que le Roi détacha M. de Wédel du camp de Ramnau en Lusace. Les prouesses des Suédois consistoient à pénétrer dans le plat pays, lorsqu'ils n'y trouvoient aucune opposition; un foible détachement les réduisoit à la défensive, et bien loin d'avoir fait des conquêtes, ils se trouvèrent trop heureux qu'on leur permît pendant l'hiver de se can-

tonner aux environs de Stralsund. Nous avons également passé sous silence quelques détachemens que S. A. R. fit au commencement du printemps vers Bareuth et Bamberg; MM. de Driesen et Meyer furent chargés de ces petites expéditions, dont le but étoit de ralentir les opérations de l'armée des cercles, et de répandre la terreur chez les princes d'Allemagne qui s'étoient déclarés contre le Roi.

Vous trouverez, en considérant le total de cette campagne, qu'elle se distingue des autres par la quantité des sièges qui furent levés; il n'y eut que deux places de prises, Schweidnitz par les Prussiens, et le Sonnenstein par les troupes de l'Empire. D'ailleurs le Roi leva le siège d'Olmutz, les Russes ceux de Kustrin et de Colberg, les Autrichiens ceux de Neisse et de Dresde, et les troupes des cercles ceux de Torgau et de Leipsic.

Après la fin de cette longue et fatigante campagne le Roi ayant fait raser les ouvrages du Sonnenstein, retourna en Silésie, où il établit son quartier général à Breslau.

CHAPITRE IX.

De l'hiver de 1758 *à* 1759.

La famille royale perdit cette année deux personnes illustres; l'une fut le prince de Prusse, tombé en langueur, qui fut emporté dès le commencement de Juin par un catarre suffocatif, dans le temps que les Prussiens assiégeoient Olmutz. Son bon cœur et ses connoissances, qui annonçoient pour l'avenir un gouvernement doux et heureux, le firent regretter. La margrave de Bareuth fut la seconde. C'étoit une princesse d'un rare mérite; elle avoit l'esprit cultivé et orné des plus belles connoissances, un génie propre à tout, et un talent singulier pour tous les arts. Ces heureux dons de la nature faisoient cependant la moindre partie de son éloge. La bonté de son cœur, ses inclinations généreuses et bienfaisantes, la noblesse et l'élévation de son ame, la douceur de son caractère, réunissoient en elle les avantages brillans de l'esprit à un fond de vertu solide,

qui ne se démentit jamais. Elle éprouva souvent l'ingratitude de ceux qu'elle avoit comblés de biens et de faveurs, sans qu'on pût citer un exemple qu'elle eût jamais manqué à personne. La plus tendre, la plus constante amitié unissoit le Roi et cette digne sœur. Ces liens s'étoient formés dès leur première enfance; la même éducation et les mêmes sentimens les avoient resserrés; une fidélité à toute épreuve des deux parts les rendit indissolubles. Cette princesse, dont la santé étoit foible, prit si fort à cœur les dangers qui menaçoient sa famille, que le chagrin acheva de ruiner son tempérament. Son mal se déclara bientôt; les médecins reconnurent que c'étoit une hydropisie formée; leurs remèdes ne purent point la sauver; elle mou-
1758. rut le 14 d'Octobre avec un courage et une fermeté d'ame digne des plus intrépides philosophes. Ce fut le jour même où le Roi fut battu à Hochkirchen par les Autrichiens. Les Romains n'auroient pas manqué d'attribuer à ce jour une fatalité, à cause de deux coups aussi sensibles dont le Roi fut frappé en même temps. Dans ce siècle éclairé on est revenu de ces stupides erreurs qui faisoient croire à des

jours heureux ou sinistres. La vie des hommes ne tient qu'à un cheveu; le gain ou la perte d'une bataille ne dépend que d'une bagatelle. Nos destins sont une suite de l'enchaînement général des causes secondes, qui dans la foule des évènemens qu'elles amènent en doivent nécessairement produire d'avantageux et de funestes. La même année termina le pontificat du pape Benoît, le moins superstitieux et le plus éclairé des pontifes qui depuis long-temps eussent occupé le siège de Rome. Les factions françoise, espagnole et autrichienne lui donnèrent pour successeur le Vénitien Rezzonico, qui prit le nom de Clément XIII. La différence du génie de ces deux papes frappa d'autant plus le public, que Clément, peut-être bon prêtre, manquoit des talens nécessaires aux souverains de Rome pour gouverner leurs États et l'Église universelle. Ses premiers pas dans le gourvernement pontifical furent de fausses démarches; il envoya au maréchal Daun une toque et une épée bénites, pour avoir battu les Prussiens à Hochkirchen, quoique de tels présens, selon l'usage de la cour romaine, ne se fassent qu'à des généraux qui ont vaincu

des nations infidèles, ou dompté des peuples barbares. Cette conduite le brouilloit donc nécessairement avec le roi de Prusse, qu'il devoit ménager à cause du grand nombre des sujets catholiques établis dans les États de sa domination. Ce Pape eut avec le Roi de Portugal des démêlés plus importans au sujet des Jésuites. Ces pères avoient fait la guerre aux Espagnols et aux Purtugais dans le Paraguay, et les avoient même battus. Depuis ces brouilleries le roi de Portugal ne jugea plus convenable de confier les secrets de sa conscience et de son gouvernement à des membres d'une société qui avoit agi comme ennemie de son royaume. Il renvoya le Jésuite dont il s'étoit servi, et choisit un confesseur d'un autre ordre de religieux. Les Jésuites, pour se venger de cet affront, qui tiroit d'autant plus à conséquence que la conduite du Roi pouvoit être imitée par d'autres souverains, cabalèrent dans l'État et excitèrent contre le gouvernement tous les grands du royaume sur lesquels ils avoient du crédit. Le père Malagrida, animé d'un zèle plus ardent, d'une haine théologale plus vive que ses confrères, parvint par ses intrigues à tramer une conspiration contre la

personne du Roi, dont le duc d'Aveiros se déclara le chef. Ce duc, sachant que le Roi devoit se promener en carosse, embusqua des conjurés sur le chemin où le prince devoit passer. Le cocher fut tué du premier coup, et du second le Roi eut le bras cassé. Long-temps après, le secret de la conjuration fut découvert par des lettres que les chefs du parti écrivoient au Brésil pour y causer un soulèvement. Le duc d'Aveiros et ses complices furent arrêtés; ils déposèrent unanimement que cet attentat leur avoit été suggéré par les Jésuites, instigateurs de tout ce qui venoit d'arriver. Le Roi voulut faire une punition exemplaire des auteurs de cet abominable complot. Son juste ressentiment, armé des lois, soutenu par les tribunaux, devoit éclater contre les Jésuites. Le Pape prit leur défense et s'y opposa ouvertement. Toutefois ces pères furent bannis du royaume; ils allèrent à Rome, où ils furent recueillis non comme des rebelles et des traîtres, mais comme des martyrs qui avoient souffert héroïquement pour la foi. Jamais la cour de Rome n'avoit donné un tel scandale. Quelque vicieux que fussent les pontifes que

les siècles précédens avoient détestés, aucun d'eux cependant ne s'étoit ouvertement déclaré le protecteur du crime et des assassinats. La conduite peu judicieuse du Pape parut influer sur tout le clergé; la toque bénite qu'il avoit envoyée au maréchal Daun excita une effervescence de zèle bizarre chez les souverains ecclésiastiques d'Allemagne. L'électeur de Cologne entr'autres publia un édit dans ses États, par lequel il défendoit à ses sujets protestans, sous de grièves peines, de se réjouir des avantages que les Prussiens ou les alliés pourroient remporter sur leurs ennemis. Ce fait, qui par lui-même mérite peu d'être rapporté, doit pourtant être cité, parce qu'il caractérise l'absurdité des mœurs d'un siècle dans lequel la raison a fait d'ailleurs tant de progrès. Mais ces farces, qui se passoient aux petites cours, n'attiroient sur elles que les sifflets du public, au lieu que les passions qui agitoient les grandes cours de l'Europe, produisoient des scènes plus funestes et plus tragiques. Nous avons vu, il n'y a pas long-temps, à Versailles l'abbé de Bernis devenir ministre des affaires étrangères, et bientôt cardinal, pour avoir signé le traité de Vienne.

Tant qu'il fut question d'établir sa fortune, toutes les voies lui furent égales pour y parvenir; mais aussitôt qu'il se vit établi, il tâcha de se maintenir dans ses emplois en se conduisant par des principes moins variables et plus conformes aux intérêts permanens de l'État. Ses vues se tournèrent toutes du côté de la paix, afin de terminer d'une part une guerre dont il ne prévoyoit que des désavantages, et d'une autre pour tirer sa nation d'une alliance contrainte et forcée, dont la France portoit le fardeau, et dont la maison d'Autriche devoit seule retirer tout le fruit et toute l'utilité. S'adressant à l'Angleterre par des voies sourdes et secrètes, il y entama une négociation pour la paix; mais la marquise de Pompadour étoit d'un sentiment contraire, et aussitôt il se vit arrêté dans ses mesures. Ses actions imprudentes l'élevèrent, ses vues sages le perdirent; il fut disgracié pour avoir parlé de paix, et envoyé en exil dans l'évêché d'Aix. M. de Choiseul, lorrain de nation, ambassadeur de France à la cour de Vienne, fils de M. de Stainville, ambassadeur de l'Empereur à Paris, devint ministre des affaires étrangères à la place du Car-

dinal disgracié. Il signala son entrée dans le ministère par un nouveau traité d'alliance qu'il conclut avec la cour de Vienne, et dont nous donnons la copie à la fin de ce chapitre, pour ne point interrompre le tableau général que nous offrons au lecteur. En le parcourant vous vous appercevrez de l'ascendant que la cour de Vienne avoit pris sur celle de Versailles, et qui n'alla depuis qu'en augmentant. M. de Choiseul, non content du traité désavantageux qu'il venoit de conclure avec l'Impératrice-reine, ordonna au nom du Roi à l'académie des inscriptions de frapper une médaille qui éternisât la mémoire de cet évènement. Ces deux cours ne s'en tinrent pas là : elles employèrent leur commun crédit à la cour de Péterbourg pour ranimer la haine de l'impératrice Élisabeth contre le roi de Prusse; elles lui représentèrent qu'il convenoit de laver la tache que ses troupes avoient reçue à Zorndorf, en mettant le printemps prochain une armée plus nombreuse en campagne. Son favori ne cessoit de lui répéter que pour changer en terreur le mépris des Prussiens pour les Russes, il falloit ordonner aux généraux qui commanderoient ces

troupes, d'agir avec la plus grande vigueur, et de suivre en tout les impulsions qu'ils recevroient des puissances alliées. Toutes ces insinuations menoient au but qu'avoit la cour de Vienne, de charger ses alliés des hazards de la guerre, et de se ménager pour en retirer seule l'avantage.

Le roi de Pologne étoit mêlé dans toutes ces intrigues; non seulement il aigrissoit la cour de Péterbourg contre celle de Berlin, mais voulant encore tirer de l'amitié de l'impératrice Élisabeth des avantages pour sa famille, il la sollicita de procurer par son assistance le duché de Courlande à son troisième fils, le prince Charles. L'Impératrice, favorable aux Saxons, consentit à cet établissement, et Auguste II investit son fils de ce duché. Le nouveau duc alla à Péterbourg, pour remercier l'Impératrice de cette faveur. Ce prince inquiet et ardent prit part à toutes les intrigues de la cour; ses procédés le brouillèrent avec le Grand-duc et son épouse; il s'attira leur inimitié, et cette haine le perdit dans la suite.

Tandis que l'impératrice de Russie donnoit des duchés et s'approprioit des royaumes, elle

n'étoit pas elle-même sans appréhension; elle craignoit que les Anglois, alliés des Prussiens et mécontens de la conduite des Russes envers eux depuis le commencement de la guerre, n'envoyassent une flotte dans la Baltique, pour brûler le port de Cronschlott. Pour prévenir de pareilles entreprises, ses ministres négocièrent un traité d'association avec les couronnes de Suède et de Danemarck, afin d'interdire le passage du Sund aux flottes étrangères. Cette convention, où les Suédois trouvoient leur compte, et à laquelle les subsides de la France obligeoient les Danois de se conformer, fut promptement conclue entre ces trois puissances. L'Angleterre ne s'embarrassoit guères des mesures que prenoient les puissances du Nord, pour défendre à ses escadres l'entrée de la Baltique; elle dominoit sur l'Océan et sur toutes les autres mers, sans s'inquiéter de la Baltique, ni du Sund. Ses amiraux Bocscawen et Amhorst avoient pris Cap Breton : le S^r. Keppel s'étoit rendu maître de l'île de Gorée sur les côtes d'Afrique. Les Indes leur offroient des conquêtes; les côtes du Danemarck, de la Suède, de la Russie ne leur en offroient aucune. Ces grands progrès des

Anglois ne soulageoient point le Roi du fardeau qu'il portoit et des risques que sa couronne avoit à courir. Il avoit demandé en vain aux Anglois une escadre, pour couvrir ses ports de la Baltique, menacés par les armemens des flottes russes et suédoises. Le sieur de Rexin, ministre du Roi à la Porte, fut sans cesse traversé dans sa négociation par le sieur Porter, ministre de la Grande-Bretagne. D'ailleurs, le nouvel empereur des Turcs, sans éducation, étoit ignorant dans les affaires, et d'une timidité extrême, tant par la crainte d'être détrôné que par celle du mauvais succès de ses armes, s'il s'engageoit dans une guerre avec la maison d'Autriche. Quelque grandes que fussent les sommes qui passoient à cette cour, quelque voie de corruption qu'on tentât, les affaires n'en furent guères avancées, à cause que les Autrichiens et les François répandoient de l'argent et faisoient des largesses avec la même profusion, et que les Turcs trouvoient plus leur compte à recevoir des récompenses pour ne rien faire que pour entrer en action. Les efforts inutiles que le Roi avoit faits à la Porte, le persuadèrent de plus en plus que

n'ayant aucun secours étranger à attendre, il ne devoit recourir qu'à ses propres ressources. Son attention se tourna uniquement sur son armée; on leva autant de monde que l'on put, on arma, on remonta, on approvisionna les troupes, afin de s'opposer dans la campagne prochaine avec une armée bien conditionnée et nombreuse, à la multitude d'ennemis que les Prussiens auroient à combattre.

EXTRAIT du traité d'alliance conclu à Versailles le 30 Décembre 1758 entre l'Impératrice-reine et le roi de France.

Ce traité paroît avoir été conclu en opposition de la convention de subsides qui avoit été signée le 11 Avril de la même année entre les cours de Prusse et d'Angleterre. Il en est fait mention dans le préambule, et il y est dit en autant de termes : *Que comme on ne pouvoit espérer de rétablir la tranquillité de l'Allemagne que par l'affoiblissement de la puissance pernicieuse du roi de Prusse, le roi très-Chrétien et l'Impératrice-reine avoient jugé à propos de resserrer les nœuds de leur union par un traité de*

confirmatif du traité de Versailles du 1 de Mai 1756, et de convenir des moyens les plus propres pour forcer l'agresseur de donner satisfaction aux lésés et sureté pour l'avenir, et pour établir solidement le repos de l'Allemagne, en réduisant le roi de Prusse dans des bornes qui ne lui permissent plus de troubler, au gré de son ambition et de celle de l'Angleterre, la tranquillité générale et celle de ses voisins. On passe ensuite au traité même, qui contient les articles suivans:

ART. 1. Les deux parties confirment le traité de Versailles du 1 Mai 1756, et le prennent pour base de la présente convention.

2. Le roi de France promet de fournir à l'Impératrice-reine, pendant tout le cours de la présente guerre, un secours de 18,000 hommes d'infanterie et de 6,000 hommes de cavalerie, soit en troupes, soit en argent, au choix de l'Impératrice-reine.

3. Ce secours en argent est évalué à 3 millions 456,000 florins par an.

4. Le roi de France se charge seul du subside à payer à la Suède.

5. Il promet de soudoyer le corps des troupes saxonnes, et de le renvoyer à la disposition

de l'Impératrice-reine, dès qu'elle le demandera.

6. Les deux parties s'engagent de procurer au roi de Pologne, électeur de Saxe, non seulement la restitution de ses États, mais aussi un dédommagement proportionné.

7. Le roi de France promet d'employer cent mille hommes en Allemagne, pour couvrir les Pays-bas autrichiens et les États de l'empire.

8. La sureté des côtes de Flandres ayant exigé que les places d'Ostende et de Nieuport fussent mises à l'abri de toute insulte, et le Roi très-Chrétien ayant voulu se charger de la défense de ces deux places, elles demeureront confiées à la garde de ses troupes pendant tout le temps que durera la présente guerre entre la France et l'Angleterre; mais cet arrangement, uniquement relatif à la sureté desdites places, ne doit porter aucun préjudice au droit de souveraineté de l'Impératrice-reine.

9. Le roi de France promet cependant de restituer les places de Nieuport et d'Ostende, même avant sa paix avec l'Angleterre, si on en convenoit ultérieurement.

10. Les pays conquis sur le roi de Prusse seront gouvernés et administrés au nom et par les commissaires de l'Impératrice-reine ; mais les revenus publics appartiendront au Roi très-Chrétien, à l'exception de 40,000 florins prélevables pour les frais de l'administration.

11. Les deux parties s'engagent à terminer à l'amiable les discussions particulières qu'elles pourroient avoir.

12. Le Roi très-Chrétien promet de faire tous ses efforts pendant la guerre, et d'employer aux conférences pour la paix ses bons offices les plus efficaces, pour qu'au traité à conclure entre l'Impératrice-reine et le roi de Prusse, le duché de Silésie et le comté de Glatz soient cédés et assurés à la maison d'Autriche, et il se charge d'avance de la garantie de tout ce qui sera stipulé à cet égard entre l'Impératrice-reine et le roi de Prusse.

13. Les deux parties s'engagent à ne faire ni paix ni trève avec leurs ennemis communs, que d'un parfait concert. Le roi de France promet de ne faire ni paix ni trève avec le roi d'Angleterre, sans convenir avec lui qu'il fera tous ses efforts pour engager le roi de Prusse

à accorder à Sa Majesté impériale des conditions justes et honorables, ou du moins sans obliger le roi d'Angleterre à promettre qu'il ne donnera plus de secours au roi de Prusse; et l'Impératrice-reine s'engage à ne faire ni paix ni trève avec le roi de Prusse qu'aux mêmes conditions.

14. Pour rassurer les États protestans, on confirme le traité de Westphalie, et on s'accorde d'inviter la couronne de Suède d'accéder au présent traité.

15. L'Impératrice-reine renonce à son droit de réversion des duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalle, en faveur des descendans mâles de l'Infant Don Philippe.

16. Les deux parties s'engagent d'agir de concert avec le duc de Parme auprès du roi des deux Siciles, pour fixer l'ordre de succession dans le royaume des deux Siciles.

17. En retour de la renonciation énoncée dans l'article 15, le Roi très-Chrétien promet d'employer ses bons offices pour déterminer le roi de Naples à céder à l'Empereur ses prétentions sur les biens allodiaux des maisons de Médicis et de Farnèse.

18. L'Infant duc de Parme renonce à ses prétentions sur les biens allodiaux des maisons de Médicis et de Farnèse, aussi bien que sur les villes de Bozzolo et de Sabionetta.

19. Le Roi très-Chrétien promet de concourir par ses bons offices pour que l'archiduc Joseph soit élu roi des Romains, d'une manière conforme aux constitutions de l'Empire.

20. Les deux parties conviennent de ne prendre aucunes mesures par rapport à la future élection d'un roi de Pologne, que d'un concert commun; et leur but n'étant que de maintenir la liberté de la nation polonoise, elles déclarent dès-à-présent, que si le choix libre de la république venoit à tomber sur un prince de la maison de Saxe, elles l'appuieront de leur mieux.

21. L'Impératrice-reine étant convenue avec le duc de Modène du mariage de l'archiduc Léopold avec la princesse de Modène, et voulant demander à l'Empereur et à l'Empire l'expectative à la succession féodale de Modène en faveur de l'archiduc Léopold, à condition que les États de Modène ne soient jamais unis à la masse des États de la maison d'Autriche,

le roi de France promet d'y concourir par ses bons offices.

22. On invitera d'accéder à ce traité, l'Empereur, l'impératrice de Russie, et les rois de Suède et de Pologne.

Les deux derniers articles, ainsi que les trois articles séparés, ne roulent que sur de simples formalités.